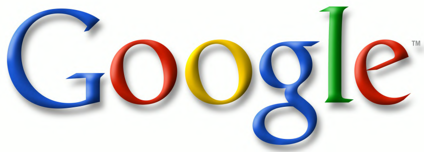
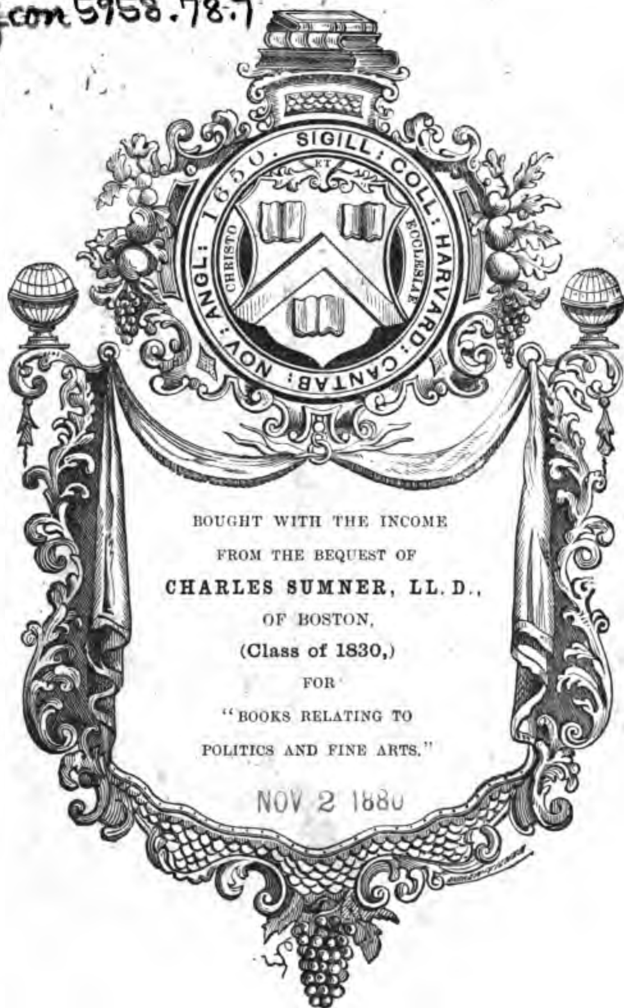
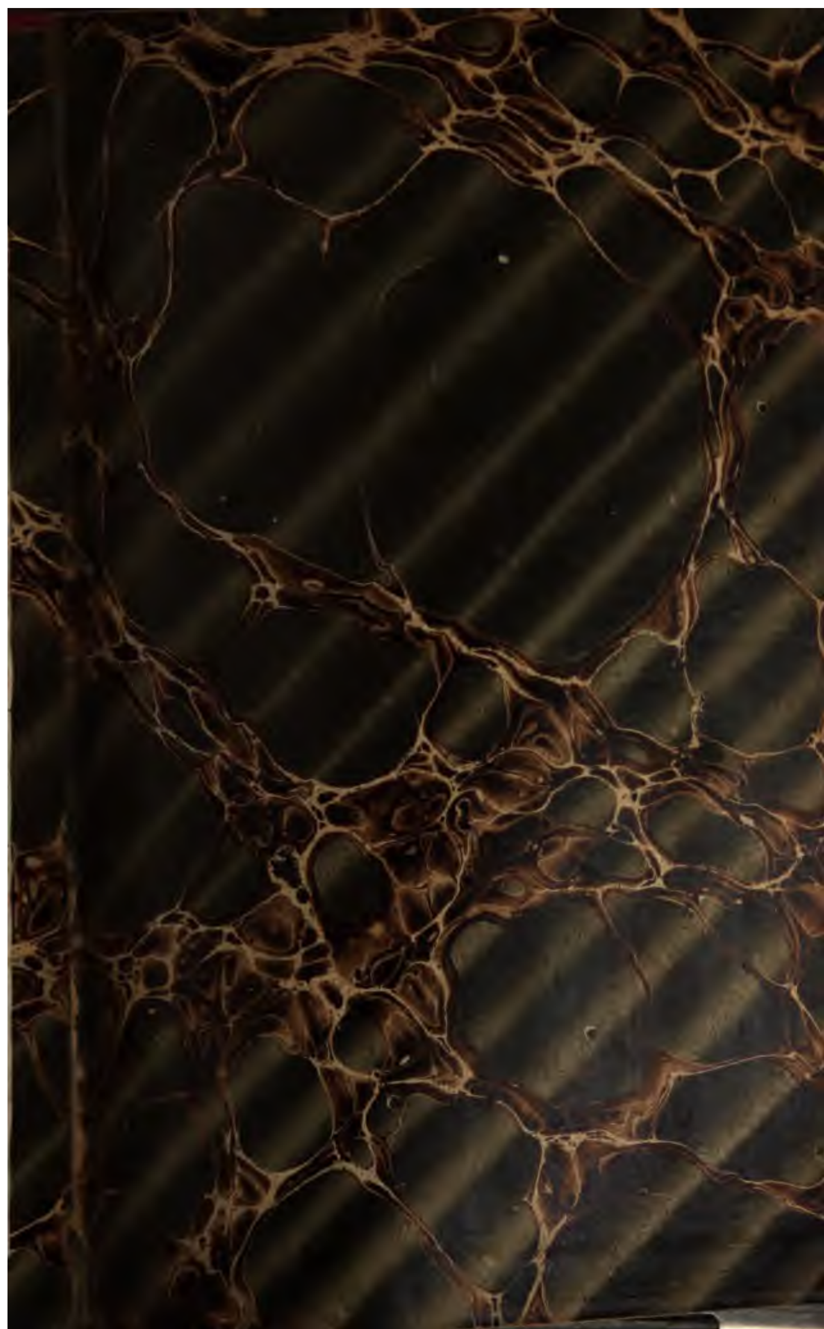



3 2044 010 102 03


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



L'ESPAGNE

ET L'EXPOSITION DE 1878

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR SEINE. — JEANNE ROBERT

LES PAYS ÉTRANGERS & L'EXPOSITION DE 1878

L'ESPAGNE

ET L'EXPOSITION DE 1878

PAR

CLOVIS LAMARRE
Docteur ès-lettres,
Administrateur de Sainte-Barbe.

L. LOUIS-LANDE
Agrégé,
Professeur de rhétorique à Sainte-Barbe.



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1878

LES PAYS ÉTRANGERS

ET

L'EXPOSITION DE 1878

AVANT-PROPOS

Les Français, en aucun temps, ne se sont expatriés facilement, et jamais, sauf de rares exceptions, les grands voyages, les séjours de longue durée dans les pays étrangers ne les ont beaucoup tentés : la beauté, le climat tempéré, la civilisation et les richesses de la France les y retiennent naturellement fixés.

Cependant, au milieu du siècle où nous vivons, alors que la vapeur et l'électricité viennent de triompher de l'espace et du temps et que, par suite de cette révolution universelle, la rapidité toute récente des relations fait tomber l'une après l'autre les anciennes barrières qui séparaient les peuples, il semble s'être glissé tout à coup au cœur de l'humanité un immense désir de s'étudier elle-même et de se connaître tout entière. Le succès inouï de l'Exposition de 1878 n'est-il pas la preuve la plus manifeste de cette tendance qu'ont aujourd'hui toutes les nations à mettre en commun leurs industries, leurs sciences, leurs arts, leurs pensées, pour faire vivre la grande famille humaine d'une seule et même vie? Et dans cet ensemble merveilleux, que n'auraient

pu rêver les esprits les plus utopistes du siècle dernier, n'est-il pas probable que l'avenir réservera le premier rang, avec la plus grande prospérité, à celui des peuples de la terre qui en sera le plus savant, à celui qui aura le mieux étudié et compris tous les autres?

Aussi avec quel soin scrupuleux, dans ces dernières années, n'a-t-on pas dirigé la jeunesse française vers l'étude des pays étrangers! Des ministres de l'instruction publique, aux idées les plus larges, M. Duruy, M. J. Simon, M. Waddington, M. Bardoux n'ont rien négligé pour inspirer aux jeunes gens de nos écoles le goût des langues vivantes et de la géographie, qui doit amener celui des voyages et qui précède nécessairement l'étude approfondie des caractères et des institutions des peuples. A tous ces chefs de l'enseignement de l'État se sont vivement unis les directeurs les plus éminents de l'enseignement libre. En ce moment même, l'heureuse innovation introduite par M. Dubief dans le plus grand et le plus florissant des établissements libres et laïques, permet à des divisions entières d'élèves barbistes d'aller passer, chaque année, plusieurs mois consécutifs dans certaines villes d'Allemagne et d'Angleterre; en même temps qu'ils y apprennent par la pratique les idiomes dont ils ont vu la grammaire, ils acquièrent, dans la familiarité de la vie quotidienne, certaines notions exactes sur les peuples au milieu desquels ils vivent momentanément; des horizons nouveaux s'ouvrent à leurs esprits; ils sont étonnés d'apprendre beaucoup hors du pays natal, et ils comprennent déjà que la satisfaction intime qu'éprouve tout homme qui s'instruit, leur deviendra dans la suite d'autant plus sensible qu'ils la rechercheront plus souvent.

L'œuvre à laquelle travaillent ainsi les maîtres les plus autorisés de l'instruction publique, est une œuvre essentiellement nationale. La France vient de montrer, durant plusieurs années, dans la gestion de ses affaires intérieures, un sang-froid, une prudence, un esprit de conduite qu'on ne lui connaissait pas; la jeunesse, que

prépare son enseignement progressif, peut encore être dotée de qualités nouvelles pour la vie extérieure, afin de se tenir prête à profiter des grandes relations internationales que réserve aux peuples qui travaillent un temps tout à fait prochain.

Le caractère patriotique d'une telle œuvre nous a profondément ému, et dans la mesure modeste de nos forces, nous avons voulu essayer d'y contribuer pour notre faible part. Il nous a semblé que l'Exposition universelle fournissait une excellente occasion d'offrir à la jeunesse studieuse, dans un cadre relativement restreint, toute une encyclopédie des pays étrangers.

Prendre chaque nation en particulier et l'examiner sous toutes les faces; exposer un aperçu général de son histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours en nous attachant surtout à la liaison rationnelle des grands faits qui se sont succédé; étudier ses institutions, son gouvernement, sa statistique, décrire le sol qu'elle occupe, les provinces qui la composent, les villes où se sont concentrées et sa force commerciale et sa vie intellectuelle; montrer, par la part qu'elle prend à l'Exposition, le degré plus ou moins élevé de perfection qu'ont atteint chez elle les beaux-arts, l'enseignement public, les produits de la science et de l'activité de l'homme : voilà le plan qui se déroulait devant nous. Et l'ensemble de notre travail embrassait du même coup l'histoire universelle des peuples, la description détaillée du globe, le spectacle grandiose de toutes les richesses de la terre réunies aux découvertes et à toutes les manifestations de l'esprit humain!

Il fallait résumer le développement de ce programme en une vingtaine de volumes d'une lecture aussi facile que possible. Nous voulions en outre les terminer assez tôt pour que nos lecteurs les reçussent au complet dans le temps même de l'Exposition et pussent alors entreprendre, avec nous, un voyage instructif autour du Trocadéro.

Dans de telles conditions une pareille tâche nous eût

certainement effrayé, si nous n'avions eu la bonne fortune de trouver des collaborateurs intelligents et pleins d'ardeur, ayant fait de longue date une étude spéciale des matières qu'il s'agissait de traiter. Des professeurs agrégés de l'Université, anciens élèves de l'École normale supérieure; des écrivains de la *Revue des Deux-Mondes*, connus par leurs sérieuses publications; des savants, ayant acquis par l'intelligence des langues et par leurs longs voyages, la connaissance exacte des pays les plus lointains, ont bien voulu nous prêter leur précieux concours. En même temps, la bienveillance que nous avons rencontrée partout, les documents que nous ont fournis les ambassades, les consulats, les commissariats des sections étrangères de l'Exposition, nous ont été d'une aide inappréciable dans les nombreuses recherches que nécessitait notre travail. Enfin, un éditeur actif qui s'est offert à nous spontanément, nous a rendu le service de triompher des difficultés imprévues que créait la grève des ouvriers de l'imprimerie parisienne.

Puissent nos intentions et tant de bonnes volontés ne pas rester stériles! Puissions-nous atteindre le but que nous nous sommes proposé, donner à nos lecteurs, aux jeunes gens des écoles surtout, une idée assez nette des nations étrangères, pour qu'ils en apprécient désormais les divers mérites, et qu'ils se sentent, après nous avoir lu, un désir beaucoup plus vif de les voir, de les étudier de les connaître par eux-mêmes!

CLOVIS LAMARRE.

Le 31 mai 1878.

L'ESPAGNE

ET L'EXPOSITION DE 1878

INTRODUCTION

SUR LE GOUVERNEMENT ET LA STATISTIQUE

Famille royale. — Don *Alphonse XII*, roi d'Espagne, né le 28 novembre 1857, fils de la reine Dª Isabelle et de l'infant D. François d'Assise; proclamé roi à Madrid, le 31 décembre 1874; a épousé le 23 janvier 1878 la princesse Dª *Maria de las Mercedes,* née le 24 juin 1860, fille du prince Antoine d'Orléans, duc de Montpensier.

L'ex-reine Doña *Isabelle*, mère du roi, née le 10 octobre 1830, fille aînée du roi Ferdinand VII, montée sur le trône sous le nom d'Isabelle II 29 septembre 1833; déclarée majeure le 8 novembre 1843; exilée le 30 septembre 1868; abdique en faveur de son fils le 25 juin 1870; mariée le 10 octobre 1846 à son cousin l'infant D. *François d'Assise,* né le 13 mai 1822.

Les infantes, D[a] *Isabelle*, princesse des Asturies, née le 20 décembre 1831, mariée en 1851 à S. A. R. Gaetan, comte de Girgenti, veuve en 1871. — D[a] *Maria del Pilar*, née en 1851. — D[a] *Maria de la Paz*, née en 1862. — D[a] *Eulalie*, née en 1864 : sœurs du roi.

L'infante Doña *Luisa-Fernanda*, tante du roi, née le 30 janvier 1832, seconde fille du roi Ferdinand VII; mariée le 10 octobre 1846 au prince *Antoine d'Orléans*, duc de Montpensier, sixième fils de Louis-Philippe I[er], roi des Français. De ce mariage sont sortis trois filles et un fils : La princesse *Isabelle*, née en 1848, mariée en 1864 au prince Louis-Philippe, comte de Paris, né en 1838, fils aîné du prince Ferdinand, duc d'Orléans; — la princesse *Christine*, née en 1852; — la princesse *Maria de las Mercedes*, née en 1860, aujourd'hui reine d'Espagne; — le prince *Antoine*, né le 23 février 1866.

L'infant Don *Carlos-Maria de las Dolores*, cousin du roi, prétendant au trône d'Espagne sous le nom de Charles VII, né le 30 mars 1848, fils aîné de l'infant D. *Carlos-Antoine*, né le 15 mai 1822, qui abdiqua en faveur de son fils ses prétentions à la couronne le 3 octobre 1868, marié le 4 février 1867 à la princesse *Marguerite de Bourbon*, fille du duc Charles III de Parme. De ce mariage sont sortis deux filles et un fils : *Blanche*, née en 1868; *Joaquin*, né en 1870; *Elvira*, née en 1871.

La liste civile allouée au roi s'élève à 7 millions de francs, plus 3 millions pour les divers membres de la famille royale.

Gouvernement et Constitution. — La Constitution actuelle de l'Espagne, proclamée le 30 juin 1876, se compose de soixante-dix-neuf articles. Le premier déclare que l'Espagne veut être une monarchie constitutionnelle; le pouvoir exécutif est confié au roi; le pouvoir législatif appartient aux *cortès* de concert avec le roi. Les cortès se composent d'un sénat et d'un congrès égaux en autorité. Il y a trois classes de sénateurs : les sénateurs de droit, cent sénateurs à vie, nommés par la couronne, cent trente sénateurs élus par les corporations de l'Etat et les principaux contribuables. Ces derniers doivent être renouvelés par moitié tous les quatre ans. Les membres de la chambre des députés sont nommés dans des juntes électorales pour cinq ans, à raison d'un député par 50,000 habitants. Les cortès siégent chaque année. Le roi peut convoquer, suspendre, dissoudre simultanément ou séparément la chambre des députés et la moitié élue du sénat, à la condition de faire procéder à de nouvelles élections dans un délai de trois mois.

La Constitution ajoute que le roi est inviolable, mais ses ministres sont responsables et tous ses décrets doivent être contresignés par l'un deux. Son mariage doit être soumis à l'approbation des cortès.

La succession suit l'ordre régulier de primogéniture, sans exclusion des femmes.

En dessous du roi, le pouvoir exécutif est confié à un conseil des ministres composé de neuf membres. Ce sont actuellement :

Président du conseil : D. Antonio Canovas del Castillo.

Affaires étrangères : D. Calderon y Collantes.

Finances : D. Jose Barzanallana.

Intérieur : D. Francisco Romero y Robledo.

Justice : D. Martin de Herrera.

Commerce et travaux publics : D. Boria Queipo de Llano, comte de Toreno.

Guerre : Lieutenant-général Caballos y Vargas.

Marine : Vice-amiral Juan-Bautista Antequera.

Colonies : D. Abelardo Lopez de Ayala.

Divisions politiques et administratives. — Un décret de 1841, a partagé l'Espagne en quarante-huit provinces (quarante-neuf avec les Canaries) répondant à nos départements français et qui ont été formées des quatorze anciennes provinces. Chacune d'elles est administrée par un gouvernement civil dont les attributions sont assez semblables à celles de nos préfets et qui est assisté d'un conseil provincial (conseil de préfecture) et d'une députation provinciale (conseil général). Les provinces sont divisées en sept ou huit districts et ceux-ci en communes; chaque commune est administrée par un

alcade ou maire qu'assiste un conseil municipal ou *ayuntamiento*.

	ANCIENNES PROVINCES.	PROVINCES ACTUELLES.
Au Nord..	La Catalogne...........	Barcelone. Tarragone. Lérida. Gérone.
	L'Aragon...............	Saragosse. Huesca. Teruel.
	La Navarre.............	Navarre.
	Les Provinces Basques..	Bizcaye. Guipuzcoa. Alava.
	Les Asturies.............	Oviedo.
	La Galice...............	La Corogne. Lugo. Orense. Pontevedra.
Au Centre.	Le Royaume de Léon...	Valencia. Valladolid. Léon. Zamora. Salamanque.
	La Vieille-Castille.......	Burgos. Logroño. Santander. Soria. Ségovie. Avila.
	La Nouvelle-Castille.....	Madrid. Tolède. Guadalajara. Cuenca. Ciudad-Réal.
	L'Estremadure..........	Badajoz. Caceres.

	ANCIENNES PROVINCES.	PROVINCES ACTUELLES.
Au Sud...	L'Andalousie............	Séville. Cadiz. Huelva. Cordoue. Jaca.
	Le Royaume de Grenade.	Grenade. Almeria. Malaga.
	Le Royaume de Murcie..	Murcie. Albacete.
A l'Est...	Le Royaume de Valence.	Valence. Alicanté. Castillon de la Plana.
	Les Iles Baléares........	Iles Baléares.

Presque toutes les provinces actuelles portent le nom de leur chef-lieu.

Culte. — La religion catholique est celle de l'Etat, et les autres cultes ne sont que tolérés; du reste c'est à peine s'ils comptent ensemble 60,000 adhérents. Le clergé de l'Eglise établie est entretenu par l'Etat. En 1835, les cortès ayant supprimé les maisons religieuses et confisqué leurs propriétés au profit de la nation, de longs débats s'ensuivirent avec la cour de Rome; enfin un concordat conclu en 1859, a autorisé le gouvernement à vendre les biens ecclésiastiques, sauf les églises et les presbytères, à charge d'inscrire sur le livre de la dette au profit du clergé une somme équivalente au prix de la vente en rentes inaliénables à trois pour cent.

Nul pays ne fut jadis autant que l'Espagne peuplé de moines et de religieux; à la fin du siècle dernier, le nombre des ecclésiastiques s'y élevait à plus de 250,000, dont 71,000 moines, 35,000 nonnes et près de 3,000 inquisiteurs; aujourd'hui, grâce à la suppression presque complète des maisons religieuses, ce chiffre n'est plus que de 40,000; mais le clergé a gardé une grande influence. La hiérarchie de l'Eglise d'Espagne comprend, en dehors des colonies, neuf archevêchés, quarante-six évêchés, plus deux évêchés auxiliaires (Ceuta et Ténérife) et un prieuré des ordres militaires. L'archevêque de Tolède a le titre de primat d'Espagne.

Justice. — L'administration judiciaire est à peu près conforme à celle de la France : elle compte environ cinq cents justices de paix, une par commune, près de cinq cents tribunaux de première instance, quinze cours d'appel et une cour suprême siégeant à Madrid. Du reste tout ce qui concerne la justice aurait besoin de grandes réformes, et sans parler du personnel de la magistrature qui gagnerait à être épuré, dans la procédure, dans la police, dans le système des prisons, il s'est introduit une foule d'abus qu'on aura de la peine à extirper.

Instruction. — Jusqu'à ces derniers temps la misère, la difficulté des communications, le despotisme étroit de la monarchie et du clergé, tout con-

tribuait à la fois à maintenir parmi les populations une extrême ignorance. Savoir lire pour une femme était chose immorale. Avant 1808 encore, l'instruction publique était entièrement aux mains des ecclésiastiques; plus tard, l'Etat a voulu la prendre à sa charge, mais faute d'argent, il laisse encore peser la plus grande partie des dépenses sur les communes et les parents; du moins exerce-t-il la haute surveillance sur les matières d'éducation. Le dernier recensement général daté de 1860 donnait les chiffres suivants :

	Sachant lire et écrire.	Sachant lire seulement.	Ne sachant ni l'un ni l'autre.
Hommes.	2,414,000	317,000	5,035,000
Femmes	616,000	389,000	6,803,000
Total. .	3,130,000	706,000	11,838,000

Depuis lors, il s'est fait assurément un certain progrès, mais qu'on ne peut apprécier exactement, car ici comme en toutes les autres branches, à cause du trop long désordre causé en Espagne par les événements politiques, les statistiques précises font défaut. A la même date l'instruction secondaire était donnée dans cinquante-huit colléges publics par sept cent cinquante-sept professeurs à 13,881 élèves. L'instruction supérieure comptait dix facultés de littérature et de philosophie, six de théologie, sept de sciences, dix de droit, sept de médecine, quatre de pharmacie, suivies par 6,181 élè-

ves sur lesquels les étudiants en droit fournissaient plus de la moitié.

Budget. Recettes et dépenses. — Les comptes véritables des recettes et des dépenses n'ont pas été publiés depuis l'année 1870-71 ; on ne connaît que les évaluations du budget et ces évaluations diffèrent à tel point d'une année à l'autre qu'il est à peine permis de donner de l'état du trésor espagnol une idée approximative. Ainsi, de 1875 à 1878, l'écart pour les recettes va de 545 millions à 736 et pour les dépenses de 520 à 755, soit en deux ans près de 200 millions.

La guerre carliste et la guerre de Cuba ont énormément coûté; vint un moment, en 1875, où le ministère de la guerre absorbait à lui seul près de la moitié du revenu total qu'on espérait réunir, 246 millions. Mais les déficits annuels dataient de loin déjà ; ils avaient commencé sous le règne d'Isabelle et n'avaient cessé de grandir; on essaya de les couvrir en partie par des emprunts, en partie par des taxes extraordinaires, comme l'exemption du service militaire, en partie par la vente des biens de l'Eglise. Ces biens sont encore d'une valeur immense, mais jusqu'en 1858, par scrupule religieux, bon nombre de personnes hésitaient à les acheter; depuis le concordat, la vente s'est poursuivie plus activement.

Pourtant la proportion constante des dépenses

sur les recettes devait créer à la longue une dette nationale fort lourde. D'après un aveu semi-officiel publié dans un journal de Madrid, la dette publique se serait élevée en juin 1877 à 55 milliards de réaux, soit près de 14 milliards de francs. En effet depuis le commencement de 1872, le gouvernement a pourvu à ses besoins surtout par des emprunts temporaires faits à un taux usuraire et dont la valeur nominale a servi à accroître la dette jusqu'à ces énormes proportions. Dans un tel état de choses et à moins de circonstances tout à fait imprévues, il n'est guère probable que l'Espagne puisse d'ici longtemps satisfaire à l'intérêt de sa dette.

Armée.—L'armée espagnole se compose d'une armée permanente, d'une première réserve ou réserve active, d'une deuxième réserve ou réserve sédentaire. Tous les Espagnols au-dessus de vingt ans sont tenus de servir dans l'armée à l'exception de ceux qui fournissent un remplaçant, mais le chiffre de la levée annuelle varie selon les besoins. La durée du service est de quatre ans dans l'armée active, et tout soldat doit être libéré après avoir servi huit ans soit dans l'armée active, soit dans la réserve. La force nominale des armées espagnoles, y compris les troupes de Cuba, était fixée à 180,000 hommes, pour 1877 ; dans ce nombre rentrent les *carabineros* (douaniers) et les *guardias civiles* (gendarmes).

Pour les affaires militaires le royaume est divisé

en douze districts ou capitaineries générales, qui se subdivisent elles-mêmes en commandements militaires; il faut y ajouter les trois capitaineries d'outre-mer : Cuba, Puerto-Rico et Philippines.

Le soldat espagnol est sobre, patient, d'un courage et d'une solidité à toute épreuve; comme marcheur il n'a point son pareil dans aucune armée de l'Europe. Par contre le corps des officiers, beaucoup trop nombreux, n'est pas aussi bien composé qu'il pourrait l'être; très-braves eux aussi, ils sont sortis trop jeunes des écoles, ils n'ont pas assez étudié et, sauf quelques brillantes exceptions, manquent des connaissances toutes spéciales qu'exige la guerre moderne.

Marine militaire. — La marine espagnole comptait à la fin de juin 1877, soit à flot soit en construction : 63 vapeurs à hélice dont 10 vaisseaux cuirassés; 18 vaisseaux à aubes et 8 vaisseaux à voiles portant ensemble près de mille canons. Les dix cuirassés ont été construits en France et en Angleterre. Pour défendre les côtes de Cuba et de Puerto-Rico, l'Espagne a fait aussi construire aux Etats-Unis une flotille de plus de 30 canonnières à hélice, mesurant 107 pieds de long sur 22 et demi de large et portant chacune un gros canon sur pivot. Les équipages de la flotte se composent de 10,000 matelots et de 6,000 soldats de marine environ; là encore le nombre des officiers est hors de proportion avec

celui des hommes. Comme l'armée de terre, la marine se recrute par la conscription ; pour cela les côtes sont divisées en districts maritimes ; en 1875 le chiffre des hommes inscrits aux registres de la marine était de 72,000 entre dix-huit et trente ans.

Population et superficie. — En 1768, l'Espagne comptait seulement 9 millions d'habitants et 12 millions en 1842. Le recensement de 1860, le plus récent que l'on puisse citer, indiquait déjà 16,301,851 pour une superficie évaluée à 499,763 kilomètres carrés. D'autre part, des calculs faits à la fin de 1870, d'après les naissances et les décès, porteraient le chiffre de la population à 16,835,506, ce qui ne donne qu'un accroissement assez faible sur le cens de 1860. La proportion est en moyenne de 33 habitants par kilomètre carré ; dans le Guipuzcoa, dans la Galice, elle monte jusqu'à 96 et même au delà de 100 ; en revanche, dans la Manche, dans la Nouvelle-Castille et le royaume de Murcie elle descend à 14 et 15. Près des deux tiers du pays sont encore sans culture. 3 millions de personnes environ payent l'impôt sur la propriété ; cette subdivision de la terre est l'ouvrage de ces dernières années, car en 1800 le nombre des fermes n'était que de 677,520 aux mains de 273,750 propriétaires et de 403,760 fermiers.

Commerce, Agriculture, Industrie. — L'im-

portation en Espagne, calculée sur une période de dix ans, s'est élevée en moyenne à 400 millions par an et l'exportation à 300 millions et plus. Parmi les pays qui importent, la France a le premier rang et l'Angleterre parmi ceux qui exportent. La marine marchande était au 1er janvier 1876, de 3,098 bâtiments d'une capacité de 740, 691 tonnes dont 212 bâtiments à vapeur pour 115,428 tonnes.

Depuis 1850, malgré l'instabilité du gouvernement, l'Espagne a fait de réels progrès au point de vue matériel; le malheur est qu'en l'absence de toute donnée sérieuse, on ne peut, une fois de plus, avancer que des chiffres approximatifs : 2 milliards par an pour la production agricole, 1,500 millions pour la production industrielle; encore semblent-ils un peu exagérés. La récolte des céréales est évaluée à plus de 100 millions d'hectolitres par an ; celle des vins à 12 millions. Comme richesse animale l'Espagne possède 700,000 chevaux, 1 million de mulets, 1,200,000 ânes, 3 millions de bêtes à cornes, 22 millions de moutons, 4 millions de chèvres et autant de porcs. Les branches principales de l'industrie sont : les laines, le coton, les farines, les huiles, les cuirs et les fontes. Enfin les mines, exploitées surtout au compte de l'Angleterre, ont donné en 1871 un revenu qui n'a pas été inférieur à 156 millions.

Les routes sont peu nombreuses, insuffisantes et en général mal entretenues, sauf dans quelques

provinces privilégiées ; il y a deux causes à cet état de choses si préjudiciable au commerce : d'abord les embarras déjà lointains du trésor, puis les difficultés presque insurmontables que présente un pays montagneux, tout coupé de torrents, de fondrières et de ravins.

La longueur des chemins de fer, au 1er janvier 1876, était de 5,457 kilomètres terminés et de 2,000 kilomètres en construction ; ils appartiennent à des compagnies privées, qui toutes ont obtenu du gouvernement des garanties ou des subventions. Le réseau des chemins de fer de l'Espagne a son centre à Madrid et de là rayonne vers dix cités du littoral : Barcelone, Valence, Alicante, Carthagène, Malaga, Cadiz, Lisbonne, Santander, Bilbao, Saint-Sébastien; il se rattache à la France par deux côtés, par Irun à Bayonne et par Gérone à Perpignan, aux deux extrémités de la chaîne des Pyrénées.

Quant aux canaux, beaucoup trop peu nombreux et qui servent plus encore à l'irrigation qu'à la navigation, on distingue surtout : le canal impérial d'Aragon, ainsi nommé parce qu'il a été commencé sous Charles-Quint, qui longe la rive droite de l'Ebre depuis Tudela jusqu'au-dessous de Saragosse (130 kilomètres) — on travaille à le continuer jusqu'à la mer (368 kilomètres) et déjà la majeure partie de cette œuvre gigantesque a été accomplie ; — le canal de Castille, d'une longueur de 152 kilomètres et se partageant en deux branches ; le Guadalquivir ca-

nalisé entre Séville et la mer; le Tage canalisé vers la frontière du Portugal.

L'administration des postes a porté 7,530,000 lettres pendant l'année 1874 et il y avait 2,375 bureaux de poste au 1er janvier 1875. La longueur des lignes télégraphiques en Espagne le 1er janvier 1876 était de 12,298 kilomètres et celle du fil de 29,614. Dans l'année 1875 le nombre total des télégrammes expédiés a été de 1,590,820, dont un tiers administratifs.

Un décret royal du 15 avril 1840 a régularisé le système des anciennes monnaies de la manière suivante : *Or* : le doublon d'Isabelle qui vaut 100 réaux ou 26 francs et quelques centimes de notre monnaie. *Argent* : le douro qui vaut 20 réaux, soit 5 francs 25. — Le medio-douro, appelé aussi escudo. — Le peseta qui vaut 4 réaux, soit un peu plus de 1 franc. — La media-peseta qui vaut 2 réaux. — Le réal, unité monétaire valant 26 centimes environ et qui est divisé fictivement en 34 maravédis. *Cuivre* : la pièce de 2 cuartos : il en faut 4, plus 1 ochavo, pour faire un réal, — le cuarto valant 4 maravédis, — l'ochavo valant 2 maravédis. Du reste comme on n'a pas démonétisé les vieilles pièces qui sont toujours en circulation, la confusion est grande pour l'étranger.

De même le système métrique français des poids et mesures a été introduit en Espagne dès 1859 sans autre changement qu'une légère altération des

noms : el metro el litro, etc. ; pourtant les autres mesures sont souvent employées et comme elles varient avec les localités, cela encore prête à la confusion.

Colonies. — Les colonies espagnoles qui comprenaient autrefois presque toute l'Amérique, ont encore, quoique bien réduites, une certaine importance. Ce sont :

		SUPERFICIE.	POPULATION
		k. c.	h.
En Afrique.	Les Canaries qui comptent pour une province......	7,273	284,000
	Ceuta et les Presidios ou *bagnes* de la côte marocaine. Fernando-Po............. Annobon................. Colonies de Guinée.......	1,266	35,000
En Amérique.	Cuba.....................	118,833	1,414,500
	Puerto-Rico..............	9,314	646,360
En Océanie.	Philippines..............	170,600	7,500,000
	Carolines et Palaos........	2,374	28,000
	Mariannes................	1,079	5,000
	Total.............	310,639	9,913,470

PREMIÈRE PARTIE

L'ESPAGNE

I. APERÇU GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE.

II. DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DU ROYAUME.

APERÇU GÉNÉRAL

DE

L'HISTOIRE DE L'ESPAGNE

L'histoire de l'Espagne peut se diviser en six périodes principales : 1. Domination des Carthaginois et des Romains jusqu'à l'invasion des Barbares ; 2. Domination des Goths jusqu'à l'invasion des Arabes ; 3. Domination des Arabes jusqu'à la chute des Califes Ommiades ; 4. Progrès de la conquête chrétienne jusqu'à la prise de Grenade ; 5. Princes de la maison d'Autriche ; 6. Princes de la maison de Bourbon jusqu'à nos jours.

Ire ÉPOQUE

Domination des Carthaginois et des Romains.

On ne sait rien de positif sur les peuples qui primitivement habitèrent la Péninsule. Suivant la tra-

dition, les Ibères, partis probablement du fond de l'Asie, vinrent s'y établir à une époque qu'on ne peut préciser; ils furent suivis par les Celtes, également originaires de l'Orient. Les deux peuples, non sans luttes, se partagèrent le pays qui prit alors le nom de *Celtibérie* sous lequel il a été longtemps connu. Il semble hors de doute aujourd'hui que la langue parlée par les Basques français et espagnols est celle des anciens Ibères, de même que le bas-breton passe pour l'antique idiome des Celtes.

Vers le xv[e] siècle avant Jésus-Christ apparaissent les Phéniciens, les mêmes que l'Ecriture sainte appelle Philistins; peuple actif et intelligent, refoulés par des voisins plus nombreux jusque sur les bords de la Méditerranée, ils avaient, selon l'expression d'Hérodote, adopté la mer pour patrie. Ils s'établirent d'abord dans l'Andalousie où la richesse des mines et tant d'autres avantages les attiraient, et y fondèrent Cadiz; en même temps s'installaient des colonies grecques: Sagonte, Rosas, Emporium. Cependant Carthage, devenue la plus puissante des colonies phéniciennes, avait détrôné la mère-patrie, et par sa position même en face de la péninsule ibérique, devait être tout naturellement tentée de l'adjoindre à ses possessions; Barcelone, Port-Mahon, Gibraltar, sont des colonies carthaginoises; pourtant ce n'est qu'en 230 avant notre ère qu'Amilcar, père d'Annibal, après neuf ans de guerres, soumit à Carthage la plus grande partie des peuples ibères et

celtes, trop divisés entre eux pour lui opposer une résistance victorieuse.

Asdrubal, gendre d'Amilcar et son successeur dans le gouvernement de l'Espagne, fonda Carthagène ou Carthage la Neuve dans une admirable situation; il songeait à faire de la Péninsule le camp retranché et comme la pépinière des armées de Carthage contre Rome, lorsqu'il mourut assassiné. Les Romains avaient dès lors pénétré en Espagne appelés par les peuples originaires de Grèce qui habitaient les côtes de la Méditerranée et qui souffraient de la domination avide et cruelle des Carthaginois. Annibal, fils d'Asdrubal, à peine âgé de ving-cinq ans, reprenant les projets de son père, après avoir sévèrement châtié autour de lui les résistances des peuplades indigènes, osa au mépris des traités s'attaquer à Sagonte, l'alliée des Romains. Après huit mois de siége, comme la famine sévissait et que les Romains n'arrivaient pas, les Sagontins s'ensevelirent sous les ruines de leur ville plutôt que de se rendre.

Les années suivantes, tandis qu'Annibal, passé en Italie avec une armée d'Espagnols et de Gaulois, mettait Rome à deux doigts de sa perte, les forces romaines sous Publius et Cnéius Scipion firent en Espagne de rapides progrès; ces succès, bientôt compensés par de grands désastres où les deux Scipions perdirent la vie, n'étaient que le prélude de la véritable conquête de la Péninsule par le jeune Publius Scipion, fils et neveu des précédents, qui

porta plus tard le surnom d'Africain. Ayant perdu Carthagène, leur principale forteresse, partout battus, découragés, les Carthaginois se virent contraints de quitter la place et l'Espagne devint définitivement une province romaine. Par malheur pour les indigènes, les prêteurs romains ne valaient pas mieux que les marchands de Carthage ; des révoltes éclatèrent, difficilement réprimées ; peu s'en fallut même que Viriate, un simple pâtre lusitanien, ne parvînt par son courage et son habileté à rendre leur indépendance à ses compatriotes ; il triompha plusieurs fois des légions en bataille rangée ; les Romains, pour se débarrasser de lui, le firent assassiner. Puis, comme Numance, ville puissante des Celtibériens, à courte distance de la moderne Soria, manifestait des dispositions hostiles, Scipion l'Africain, le destructeur de Carthage, vint l'assiéger avec de grandes forces. Digne rivale de Sagonte, la ville ne céda pas avant que d'être entièrement détruite et tous ses habitants morts jusqu'au dernier.

Quarante ans après, Q. Sertorius, l'élève de Marius, pour tenir tête au parti de Sylla, imagina de mettre à profit les sourdes rancunes qui grondaient encore au cœur des vaincus. Bon général, habile à se concilier l'affection des siens, il voulut non seulement armer et discipliner ses nouvelles troupes à la manière des Romains, mais encore établir un gouvernement semblable à celui de Rome ; le poignard d'un assassin l'arrêta dans ses vastes projets. L'Espa-

gne devint ensuite un des théâtres de la guerre entre César et Pompée ; celui-ci n'y fut pas heureux, et après sa mort, ses deux fils, ayant essayé de continuer la lutte, furent écrasés à Munda, aujourd'hui Montilla. Auguste resté seul maître de l'Empire romain, imposa à l'Espagne un tribut perpétuel; pourtant quelques peuplades du Nord, les Astures, les Cantabres, tenaient encore dans leurs montagnes; Auguste partit en personne pour les soumettre et n'y réussit qu'au prix des plus grands efforts. Ainsi l'Espagne fut entièrement conquise après deux cents années de guerres qui avaient mis plus d'une fois en péril la puissance romaine.

A ces luttes succède pour la Péninsule une longue période de tranquillité; le règne de Néron passe pour elle inaperçu grâce à l'administration honnête et sage de Galba ; Vespasien améliore son sort, en lui accordant les privilèges du Latium ; des colonies romaines sont partout fondées, Saragosse, Cordoue, Merida, Badajoz, qui deviennent bientôt florissantes ; en même temps prennent racine les lois, les mœurs, la langue des vainqueurs; l'ancien esprit d'indépendance et de révolte est complétement éteint; l'Espagne est si bien entrée dans la vie, et si l'on peut dire, dans le mouvement du monde romain, qu'elle lui fournit des consuls comme les *Balbus*, des écrivains comme *Florus*, *Sénèque*, *Lucain*, *Quintilien*, *Martial*, *Columelle*, des empereurs comme *Trajan*, *Adrien* et *Théodose II*. Trajan sur-

tout favorisa le pays où il était né; il le sillonna de routes indestructibles et l'orna de nombreux monuments dont une grande partie subsiste encore. Pendant ce temps et malgré de cruelles persécutions, le christianisme faisait en Espagne de rapides progrès ; à la fin du IVe siècle, la plupart des habitants étaient déjà chrétiens.

IIe ÉPOQUE

Domination des Goths.

De grands événements se préparaient. En 406 après Jésus-Christ, un flot de Barbares du Nord, composé principalement de Vandales, de Suèves et d'Alains, envahit et ravagea la Gaule; l'autorité de Rome existait à peine de nom dans toute la partie occidentale de l'empire, où un certain Constantin, proclamé empereur par les légions de la Grande-Bretagne, s'était emparé du pouvoir. Constantin ne tenta pas sérieusement de repousser les envahisseurs. Ils franchirent les Pyrénées et se ruèrent sur l'Espagne qu'ils mirent à feu et à sang. Soit impuissance, soit plutôt que la corruption de l'empire à son déclin eût brisé toutes les énergies, les populations ne se soulevèrent point pour résister aux Barbares, et lorsque ceux-ci fatigués de leurs courses aventureuses, songèrent à s'établir définitivement

en Espagne, le pays parut accepter sans difficulté ses nouveaux maîtres. Le partage se fit par la voie du sort; les Vandales eurent la Bétique qui a gardé de leur séjour le nom d'Andalousie; les Alains eurent la Lusitanie, le Portugal d'aujourd'hui; la Galice, le Léon et les Castilles échurent aux Suèves; l'empire romain conserva cependant un lambeau du territoire dont Tarragone était le chef-lieu.

Le repos de la Péninsule ne fut pas de longue durée. Les Visigoths, d'abord comme alliés des Romains, envahirent l'Espagne à leur tour; ils eurent longtemps à lutter contre les Suèves devenus très-puissants par le départ volontaire des Vandales qui étaient allés fonder un royaume dans l'Afrique romaine. Enfin leur roi Euric, successeur de Théodoric II, remporta sur les Suèves des avantages considérables et les réduisit à la seule Galice; du reste il n'occupa point l'Espagne et continua de résider dans le midi de la Gaule où son peuple était fortement établi. Quand les Francs, conduits par Clovis, leur eurent rendu difficile la conservation de leurs possessions dans la Gaule qui commençait à porter le nom de France, alors seulement les Visigoths vinrent chercher en Espagne une nouvelle patrie. Les Francs les y suivirent bientôt et vengèrent dans le sang du roi Amalaric les outrages qu'il avait fait subir à sa femme Clotilde, fille de Clovis et sœur de Clotaire et de Childebert, mais ils ne s'attardèrent pas dans le pays. Leugewilde, un des successeurs

d'Amalaric, profitant des dissensions des Suèves, leur enleva la Galice et mit fin ainsi à leur monarchie qui avait duré en Espagne avec des fortunes diverses depuis près de deux siècles, de 409 à 585. Il battit aussi les Grecs byzantins qui possédaient une partie des côtes au nom des empereurs de Constantinople, et fut ainsi le vrai fondateur de la domination visigothe.

Récarède, fils et successeur de Leugewilde, s'étant converti au catholicisme, les Visigoths qui jusqu'alors avaient professé l'hérésie d'Arius, suivirent l'exemple de leur roi; cette conversion, plus encore que la force des armes, consolida leur puissance sur les peuples de la Péninsule toujours fort attachés à l'orthodoxie. Par malheur, ils n'eurent guère que de mauvais princes. Wamba, il est vrai, se fit remarquer par ses talents politiques et militaires; mais les autres pour la plupart, faibles et cruels tout ensemble, n'ayant comme moyen de gouvernement que la corruption ou la violence, amenèrent rapidement la ruine de la monarchie. Au commencement du VIIIe siècle, la couronne avait passé à Rodrigue, prince très-diversement jugé par les historiens. Les Arabes venaient de conquérir tout le nord de l'Afrique et d'y fonder un puissant empire; ils commencèrent à tourner leurs vues du côté de l'Espagne. Malgré les vexations et les exigences des gouvernants, les campagnes de la Péninsule étaient toujours admirablement culti-

vées; les villes, nombreuses et bien peuplées, s'étaient enrichies par le commerce et l'industrie; d'autre part l'ancien esprit guerrier s'était affaibli peu à peu, aussi bien chez les Visigoths eux-mêmes que chez les descendants des Romains et des indigènes depuis si longtemps soumis; personne ne voulait plus être soldat; une haute noblesse, inquiète et remuante, ne songeait qu'à troubler l'Etat pour miner plus sûrement le pouvoir royal. Le moment était bien choisi pour une invasion. Le comte Julien, d'origine espagnole ou romaine, comme l'indique son nom, gouvernait alors au nom de Rodrigue les possessions que ce prince conservait encore en Afrique; furieux que le roi eut profité de son absence pour séduire sa fille Florinde, il résolut de se venger ; ainsi raconte la légende ; le fait certain, c'est que le comte Julien appela les Arabes et facilita leur débarquement sur les côtes d'Espagne. A la première nouvelle de sa trahison, Rodrigue était accouru avec toutes les troupes qu'il avait pu réunir; le choc eut lieu dans les champs de Jerez de la Frontera; peu de batailles furent aussi acharnées; on lutta presque sans interruption pendant huit jours, du dimanche 17 juillet 711, jusqu'au dimanche suivant; le roi Rodrigue s'étant noyé, selon l'opinion la plus vraisemblable, dans le Guadalète, perdit tout à la fois la couronne et la vie; avec lui périssait la puissance même des Visigoths.

Au lieu que les Romains avaient surtout doté l'Espagne de monuments et d'établissements publics, les lois, les institutions, les usages, la forme même du gouvernement lui vinrent principalement des Visigoths; les lois de ce peuple en effet étaient remarquables par un caractère chevaleresque et évangélique qui, réunissant à quelques parties du droit romain la morale chrétienne, formait un code de législation beaucoup plus parfait que tous ceux alors en usage. Du reste on reproche aux Visigoths d'avoir porté dans la défense et la propagation de leur nouvelle religion, le même fanatisme qu'ils avaient mis à soutenir l'arianisme; les Juifs surtout furent victimes d'effroyables persécutions, et un décret royal alla même jusqu'à ordonner à tous ces malheureux d'accepter le baptême sous peine de mort. Les conciles de Tolède sont restés célèbres dans l'histoire de l'Eglise; c'est alors que fleurirent d'éminents docteurs : *Paul Orose*, connu pour ses nombreux écrits en défense de la religion catholique; *saint Léandre* et *saint Isidore*, archevêques de Séville, le dernier auteur d'une « Chronique des rois goths, vandales et suèves. »

IIIe ÉPOQUE

Domination des Arabes jusqu'à la chute de la dynastie Ommiade.

I

La conquête de l'Espagne proposée à Walid, calife de Damas, par Muza qui gouvernait pour lui les contrées du nord de l'Afrique, avait été commencée par Tarik, un des généraux aux ordres de Muza. Ce fut Tarik qui gagna la bataille de Jerez ou du Guadalète. Muza passa alors en Espagne; il divisa son armée en trois corps; le premier, commandé par son fils Abdul-Aziz, se dirigea contre les côtes de la Méditerranée, le deuxième contre les côtes de l'Océan, avec le troisième il marcha lui-même sur l'intérieur. Il trouva d'utiles auxiliaires dans les Juifs, alors très-nombreux en Espagne et ennemis jurés des Visigoths; habile à exploiter leur ressentiment, Muza les enrôlait, les armait, leur confiait la garde des places conquises, tandis que les troupes musulmanes continuaient à tenir la campagne. Cinq ans seulement suffirent pour soumettre l'Espagne entière, à l'exception de quelques parties montagneuses et incultes comme les Asturies; tous ceux qui n'avaient pas été tués, avaient

dû fuir ou subir le joug. Du reste la jalousie des califes réservait à Muza une triste récompense de ses services; son fils Abdul-Aziz fut condamné et exécuté en plein triomphe. Muza lui-même, rappelé à Damas, dépouillé de tous ses biens, fut retenu longtemps en prison et alla mourir pauvre et misérable dans la petite ville de l'Arabie où il était né.

Maître de l'Espagne, les Arabes conçurent le dessein de fonder au delà des Pyrénées un nouvel empire. C'en était fait de l'Europe si ces terribles conquérants n'eussent rencontré des soldats plus aguerris et des chefs plus habiles. Dès l'année 717, ils envahirent toute la partie de la Gaule qui avait appartenu aux Visigoths, des Pyrénées aux bords du Rhône et y portèrent la dévastation; trois ans plus tard ils revinrent à la charge et mirent le siége devant Toulouse; repoussés par Eudes, duc d'Aquitaine, ils conservèrent cependant Narbonne et quelques territoires au pied du versant français des Pyrénées. En 732 enfin, une armée formidable franchit les monts; elle était commandée par Abder-Rhaman, le meilleur général des Arabes; tout le pays jusqu'à la Loire fut horriblement ravagé; mais Karl Martel, chef de la vaillante nation des Francs, défit complétement les musulmans entre Tours et Poitiers dans une bataille décisive où Abder-Rhaman perdit la vie. Des nombreux guerriers qui l'avaient suivi, bien peu repassèrent les monts et cet

insuccès dégoûta pour toujours les Arabes du désir d'adjoindre la France à leurs possessions.

A l'intérieur de la Péninsule, les musulmans ne virent rien de mieux pour conserver leur conquête que de la coloniser; il y vint des bandes innombrables de Syriens, de Persans, d'Egyptiens, de Mores d'Afrique. Ces derniers, plus nombreux et plus cruels que les autres, finirent par donner leur nom à l'ensemble des envahisseurs; pourtant la distinction subsistait bien tranchée entre les Arabes proprement dits, originaires de la péninsule arabique, formant la classe haute, conquérante, dédiée à la culture des sciences et des arts, et les Mores ou Barbaresques, convertis à l'islamisme, qui constituaient la classe moyenne et étaient soldats, artisans, laboureurs.

Les califes de Damas, au nom desquels s'était accomplie la conquête de l'Espagne, firent d'abord régir ce pays par des émirs ou vice-rois qu'ils avaient soin de changer fréquemment pour ne pas leur donner le temps de se former un parti; du moins pendant la durée de son pouvoir, l'émir avait-il le droit d'établir, de destituer, de punir ou de récompenser les autres fonctionnaires. On comprend sans peine les conséquences d'un pareil régime. Ne pouvant rien fonder, toujours inquiets du lendemain, les émirs pour la plupart n'eurent d'autre soin que de profiter du moment de leur faveur pour s'enrichir et dépouiller indifféremment vainqueurs et

vaincus; il en était de même des gouverneurs subalternes. Bientôt les habitants eurent en horreur l'administration des califes; ils comprirent la nécessité de faire de la Péninsule un royaume séparé, et saisissant pour prétexte l'usurpation du califat par les Abassides, ils appelèrent d'Afrique Abder-Rhaman, le dernier des Ommiades, échappé seul au massacre de toute sa famille et qui vivait ignoré dans une tribu du désert. Abder-Rhaman réussit à passer en Espagne, rallia autour de lui les partisans de la maison des Ommiades, défit successivement ses compétiteurs, entra triomphalement à Cordoue et se déclara indépendant (755). Le nouveau calife divisa l'Espagne en six gouvernements outre la capitale, et chacun d'eux en quatre districts; il agrandit considérablement Cordoue dont il fit la première ville de l'Espagne, et commença la grande mosquée convertie aujourd'hui en église cathédrale, que termina son fils Hescham; enfin il accorda des franchises aux chrétiens, leur permettant, moyennant tribut, le libre exercice de leur culte; ces chrétiens, encore très-nombreux, appartenaient principalement à la race des anciens Ibères, et prirent le nom de *Mozarabes*; les Goths proprement dits s'étaient enfuis vers le nord; quant aux Juifs, grâce à l'appui qu'ils avaient prêté à l'invasion, ils n'étaient molestés en rien.

Les successeurs d'Abder-Rhaman Ier eurent comme lui à combattre, outre les fréquentes révoltes de

leurs sujets musulmans, les guerriers du royaume naissant des Asturies et les Francs qui souvent franchissaient les Pyrénées et envahissaient la Navarre et la Catalogne. Ce fut sous le troisième, Abder-Rhaman II, que l'armée des Francs,commandée par son roi Charlemagne, essuya en repassant les monts la sanglante défaite de Roncevaux (824). Abder-Rhaman II qui se fit remarquer par ses rigueurs contre les chrétiens, mourut en 852 après un règne fort long et fort agité. Après lui, la puissance des Ommiades resta stationnaire jusqu'à ce que Abder-Rhaman III (912 à 961) portât le califat à un degré de splendeur qu'il n'avait pas encore atteint; ce prince lutta vaillamment contre les chrétiens; il parvint aussi à dissiper les factions et rétablit l'ordre et la tranquillité dans son royaume. On conte des choses merveilleuses de son luxe et de ses richesses et les chroniques parlent de lui comme du monarque le plus puissant de l'Europe. A la mort d'El-Hakem II (976) qui ne laissait qu'un tout jeune fils Hescham II, toute l'autorité passa aux mains de Mohammed-ben-Abdallah, *Haajeb* ou gouverneur du prince, appelé aussi Almanzor (El Mansour, le Victorieux). Almanzor mérita son surnom par une suite de victoires ininterrompues que favorisaient les discordes de ses ennemis ; peu s'en fallut qu'il n'anéantît complétement, comme il en avait formé le dessein, les royaumes chrétiens de l'Espagne. Enfin l'imminence du péril fit taire les rivalités entre les

vaincus. Rassemblés avec tout ce qui leur restait de forces, ils attendirent les Arabes au pied des Pyrénées, à Calatañazor. Almanzor, défait dans une terrible bataille, mourut de ses blessures quelque temps après. Il avait exercé le pouvoir suprême pendant vingt-cinq ans environ (1002).

L'Espagne musulmane ne pouvait échapper aux conséquences d'un état de choses où l'ordre de la succession au trône n'était pas fixé par les lois. A la vérité les fils d'Almanzor et les autres membres de sa famille ne réussirent point à substituer leur dynastie à celle des Ommiades; mais de 1002 à 1037 tout le centre et le midi de la Péninsule furent en proie aux horreurs de la guerre civile. Les *walis* ou chefs militaires des provinces refusaient leur obéissance aux califes qui passaient comme des ombres sur le trône de Cordoue. Enfin la dynastie des Ommiades qui avait duré près de trois siècles avec tant d'éclat, s'éteignit dans la personne de Hescham III, chassé de Cordoue en 1037. Chaque *wali* prit alors le titre d'émir, et du califat démembré se formèrent une foule de royaumes indépendants; Séville, Ecija, Cordoue, Carmona, Malaga, Algeciras, Ceuta, Denia, Almeria, Murcie, les Baléares, Valence, Saragosse, Tolède, Badajoz. De ce moment, il n'y eut plus de pouvoir central dirigeant la destinée des populations musulmanes de la Péninsule et c'est là surtout ce qui facilita aux chrétiens l'expulsion, bien lente, il est vrai, des envahisseurs.

Du reste, il est juste de reconnaître que sous les califes Ommiades, principalement sous Abder-Rhaman II, les sciences, les lettres et les arts florissaient dans l'Espagne musulmane alors que la plupart des Etats de l'Europe étaient encore plongés dans la barbarie et l'ignorance. Les mathématiques, l'astronomie, les sciences médicales (*Avicenne* 980-1037, *Averroès* 1120-1198) furent redevables aux Arabes d'Espagne d'utiles inventions; par de nombreuses irrigations ils décuplèrent les produits de la terre; c'est eux qui introduisirent la culture du riz, des mûriers, des vers à soie, de la canne à sucre et du coton. Non moins habiles dans tous les genres de manufactures, ils inventèrent le papier; ils avaient surtout perfectionné les étoffes de soie, de coton, les cuirs maroquinés. Le géographe de Nubie qui voyageait en Espagne vers le XII[e] siècle assure que dans le seul royaume de Jaen on trouvait six cents villes ou bourgs qui faisaient le commerce de la soie. Les étoffes fabriquées à Grenade avaient de la réputation dans tout l'Orient. Comme navigateurs ils donnèrent une nouvelle impulsion au commerce des Indes et le portèrent des golfes Arabique et Persique jusque dans la Méditerranée et le Pont-Euxin. En même temps ils ouvrirent des routes, élevèrent des monuments superbes, fondèrent partout des écoles et dans les principales villes des académies, des colléges, de magnifiques bibliothèques, où accouraient les savants des pays les plus

éloignés; si bien qu'on a pu dire avec raison que l'Espagne était alors comme un canal par où la science se répandait dans le reste de l'Europe. A ce concours extraordinaire de talents, de savoir et de génie, les Arabes joignaient les vertus guerrières et chevaleresques ; ils montraient surtout aux femmes une déférence et un respect qui prouvent un haut degré de civilisation. Leurs procédés généreux avaient inspiré aux princes chrétiens une telle confiance qu'ils envoyaient leurs enfants s'instruire aux écoles musulmanes et recouraient à des médecins arabes, pour la guérison des blessures dangereuses.

II

Au lendemain de la bataille de Jerez, tandis que Muza envahissait la péninsule, une poignée de chrétiens s'étaient réfugiés, comme nous l'avons dit, dans les montagnes inaccessibles des Asturies; ils s'étaient donné pour chef Pélage, prince du sang royal des Goths, qui, après avoir vaillamment combattu aux côtés du roi Rodrigue, n'avait pas désespéré de la cause du christianisme en Espagne. Attaqué par les musulmans à Covadonga, Pélage leur fit éprouver une sanglante défaite, après laquelle ses compagnons lui décernèrent le titre de roi. Ces faits, conservés par la tradition populaire, ne sont mentionné

dans aucun auteur du temps, arabe ou chrétien. Le royaume chrétien des Asturies ne commence historiquement qu'au règne d'Alonzo (Alphonse Ier) le Catholique. Ce prince vaillant, de 729 à 757, enleva aux Mores plusieurs territoires de l'Espagne du Nord ; son royaume, quoique d'une étendue très-limitée, fut le point de départ de la reconquête de la Péninsule qui dura près de huit siècles. Trois ou quatre règnes peu importants se succèdent avant celui d'Alphonse II, le Chaste, qui fut aussi long que glorieux (793-842). A peine monté sur le trône, le jeune roi ne négligea rien de ce qui pouvait exciter encore l'ardeur belliqueuse de ses sujets. Chaque printemps voyait se renouveler ses incursions sur le territoire ennemi et il abattit en plusieurs occasions, à Lutos dans les Asturies, à Lugo en Galice, l'orgueil des musulmans. Il lui arriva de pousser une pointe jusqu'à Lisbonne, ville dès lors fort importante, qu'il enleva par surprise ; mais comme il n'avait aucune intention de la conserver, il se contenta de la mettre à sac et revint dans le Nord chargé de dépouilles. Alphonse II agrandit la ville d'Oviedo qui avait été fondée par un de ses prédécesseurs, Fruela, et dont il fit sa capitale ; il y fonda un évêché et l'orna de monuments religieux dont on admire encore la magnificence. Son neveu Ramire, qu'il avait désigné lui-même pour lui succéder, conclut une paix temporaire avec les musulmans ; en effet il n'avait pas trop de toutes ses forces pour repousser

les invasions des pirates normands, qui ravageaient alors les côtes du nord de l'Espagne (843). Battus, mais non détruits par Ramire aux environs de la Corogne, attaquant sans distinction chrétiens et musulmans, ils furent enfin presque anéantis, grâce aux sages mesures que prit contre eux l'émir Abder-Rhaman II, maître alors de la plus grande partie de la Péninsule (845). Ce fut vers le même temps que la province de Bardulie, gouvernée par des comtes sous la dépendance des rois des Asturies, prit le nom de Castille qu'elle porte encore aujourd'hui. Ce nom lui vient de la multitude de châteaux forts (*castillos*) qu'on élévait pour garder le pays à mesure qu'il était repris pied à pied sur les musulmans.

En mourant, Ramire laissait comme domaine à son fils les Asturies, la Galice, la Bizcaye et une partie de la Bardulie. Ce fils Ordoño lutta vaillamment contre les infidèles qui l'attaquaient sans relâche et sur terre et sur mer, et tantôt vainqueur, tantôt vaincu, se soutint sans étendre beaucoup les frontières de son royaume. Alphonse III lui succéda, à peine âgé de quatorze ans. Sous ce prince, à juste titre surnommé le Grand, la puissance des chrétiens fit de rapides progrès. Alphonse III reprit avec succès le système inauguré par Alphonse II pour accroître la population de ses États, emmenant au retour de chaque expédition tous les chrétiens qui pouvaient le suivre et ne gardant des pays envahis que ce que ses forces lui permettaient d'en occuper

et d'en défendre. Il acquit Coïmbre, Lamego, Viseu et Salamanque, fit rebâtir et repeupler Burgos, agrandit et fortifia Zamora, Toro, Simancas sur le Duero : un moment il avait conclu un armistice avec l'émir de Cordoue pour travailler à loisir et d'une manière plus efficace à la prospérité intérieure de ses États. La guerre ne recommença que pour lui assurer de plus beaux triomphes, à Zamora par exemple, où il fit éprouver aux musulmans malgré la supériorité de leurs forces une déroute complète (901). Du reste, la fin de sa vie fut tourmentée par des chagrins domestiques, et il mourut tristement après avoir abdiqué en faveur de ses fils rebelles (910). Alphonse III fut le dernier souverain qui porta le titre de roi des Asturies : ses successeurs, à partir de Garcia son fils, quittèrent la résidence d'Oviedo, et s'étant fixés dans la grande et importante ville de Léon dont ils firent leur capitale, ils prirent le titre de rois de Léon.

En même temps la Navarre devenait un royaume particulier; jusque-là ce pays avait eu plusieurs princes à peu près indépendants, quoi qu'ils reconnussent nominalement la suzeraineté tantôt des rois francs, maîtres de l'Aquitaine, tantôt des rois des Asturies. Sanche Ier prit le titre de roi de Navarre et régna probablement de 905 à 925 ; les documents certains sur les débuts de cette histoire manquent absolument. D'autre part, la Catalogne avait des comtes héréditaires aussi puissants que

des rois, et la Castille touchait au moment de former, elle aussi, un puissant État chrétien.

A la mort d'Alphonse III, Garcia, qui lui succéda, fut obligé de partager ses États avec ses frères Ordoño et Fruela. Garcia étant mort après quatre ans de règne, Ordoño réunit tous les royaumes d'Alphonse III et les agrandit de nouvelles conquêtes sur les musulmans (914 à 924). Bien que la bataille de la Junquera où il assistait comme allié du roi de Navarre fût restée indécise, son secours ne fut pas inutile pour empêcher le nouveau monarque de succomber sous les attaques des infidèles; mais il souilla sa gloire en faisant assassiner traîtreusement les comtes de Castille qu'il soupçonnait de vouloir se rendre indépendants. Après les règnes courts et insignifiants de Fruela II et d'Alphonse IV, surnommé le Moine parce qu'il se retira dans un monastère, le trône de Léon fut occupé par Ramire II qui prit et pilla Madrid, alors aux mains des Arabes, mais sans pouvoir s'y maintenir, et remporta plusieurs victoires sur les ennemis de la foi, spécialement celle de Simancas où, s'il faut en croire les chroniqueurs, plus de cent mille morts restèrent sur le carreau. Son fils Ordoño III lui succéda et mourut après un règne de cinq ans (955). Les historiens chrétiens lui attribuent des victoires qui sont transformées en défaites dans les récits des historiens arabes.

Vient ensuite Sanche le Gros qui, chassé par un

rival, accepte pour remonter sur le trône l'alliance du calife de Cordoue ; jaloux des succès de D. Fernan Gonzalez, comte de Castille, il le laisse exposé sans secours à une terrible invasion des Arabes, ce qui d'ailleurs n'empêcha point le comte d'écraser ses adversaires à la bataille de Hasiñas. Sous Ramire III et Bermude II, les musulmans se répandirent par toute la Castille, la Lusitanie, la Galice, et s'emparèrent d'une foule de places, entre autres de Léon qu'ils détruisirent. C'est alors que le roi de Léon, celui de Navarre et le comte de Castille, unis enfin par le danger commun, marchèrent ensemble contre Almanzor et remportèrent une victoire décisive. Le démembrement du califat qui s'ensuivit offrait une proie facile aux princes chrétiens. Mais Alphonse V n'était encore qu'un enfant lorsqu'il succéda à son père Bermude II et presque toute sa vie se passa en tutelle ; quant à Bermude III, tout occupé de lâches intrigues, il fit assassiner à la porte de l'église, entre les bras de sa fiancée, le nouveau comte de Castille, D. Garcia, venu à Léon pour épouser la propre sœur du roi. Seul, Sanche II le Grand, roi de Navarre, sut profiter habilement de l'affaiblissement des musulmans dans la Péninsule pour se former un puissant empire, qui pourtant ne lui survécut pas, ce prince s'étant conformé à la coutume fatale de partager ses États entre ses enfants. (1035). Deux ans après, Bermude III fut tué dans une bataille contre deux des

fils de Sanche le Grand ; avec lui s'éteignait la descendance masculine des anciens rois visigoths et les deux couronnes de Castille et de Léon se trouvèrent réunies sur la tête de Ferdinand Ier mari de la sœur de Bermude, Da Sancha.

IVe ÉPOQUE

Progrès de la conquête chrétienne jusqu'à la prise de Grenade.

I

Le premier des comtes de Castille indépendants avait été le fameux Fernan Gonzalez ; le deuxième, Garcia Fernandez qui périt en combattant contre Almanzor ; le troisième, Sancho Garcia qui contribua avec ses forces à la victoire de Calatañazor ; le quatrième enfin Garcia II, assassiné à l'instigation de Bermude III. Avec Ferdinand, neveu de Garcia II, commence la dynastie des rois de Castille. Devenu le plus puissant des princes chrétiens en Espagne, Ferdinand batailla avec succès contre les émirs musulmans ; il eut aussi à lutter contre son frère Garcia III, roi de Navarre, qui fut tué, mais dont il n'inquiéta pas l'enfant orphelin ; cherchant dans les classes moyennes un auxiliaire contre la noblesse, il favorisa beaucoup l'institution des communes et

mourut à Léon après un règne de trente-sept ans (1065). Ses États furent partagés entre ses fils, et les crimes, les empoisonnements, les fratricides se multiplièrent dans la famille royale; les musulmans purent respirer. Enfin Alphonse VI parvint à réunir sous son sceptre tous les anciens royaumes de son père et reprit aussitôt la lutte contre les infidèles; il y fut aidé par le fameux Rodrigue Diaz de Vivar, plus connu sous le nom de Cid, et dont le *Romancero* a consacré les exploits. Après sept ans d'une lutte acharnée à laquelle avaient pris part des guerriers de France, de Navarre, d'Italie et d'Allemagne, Alphonse s'empara de Tolède, l'ancienne capitale des rois visigoths; l'entrée solennelle des chrétiens eut lieu le 23 mai 1085. Le but du vainqueur était évidemment de soumettre toute l'Espagne musulmane, et il y fût sans doute parvenu si les principaux émirs n'avaient pris pour lui résister un parti désespéré.

L'empire de Maroc venait d'être fondé en Afrique par Yusuf-ben-Texufin, chef de la secte fanatique et belliqueuse des Almoravides. Malgré l'opposition de quelques émirs plus prévoyants que les autres, Yusuf fut appelé en Espagne. Tel est le récit des auteurs arabes, de beaucoup le plus vraisemblable; des auteurs chrétiens prétendent au contraire qu'Alphonse VI, de concert avec le roi more de Séville dont il avait épousé la fille Zaïda, aurait lui-même attiré les Africains. Quoi qu'il en soit, Yusuf débarqué avec une nombreuse armée gagna d'abord sur

Alphonse la bataille de Zalaca (1086) qui pouvait être aussi fatale aux rois chrétiens d'Espagne que celle de Jerez l'avait été aux Visigoths; mais Yusuf avait d'autres vues. Il soumit successivement les émirs qui l'avaient appelé à leur secours et se trouva bientôt maître à la fois de tout le nord de l'Afrique et de toute l'Espagne musulmane. Ce vaste empire des Almoravides que Yusuf transmit à son fils Ali (1103) ne fut pas durable. Déjà sous Ali, il était miné de toutes parts, en Espagne ainsi qu'en Afrique, par l'esprit de révolte et d'indépendance des gouverneurs de province.

Ce fut vers cette époque, au commencement du XIIe siècle, que le royaume d'Aragon, issu de la petite république de Sobrarbe, et jusqu'alors l'une des moindres d'entre les principautés du nord de l'Espagne, parvint presque tout d'un coup au plus haut degré de gloire et de puissance. Le roi de Castille et de Léon, toujours languissant depuis la bataille de Zalaca où il avait été grièvement blessé, avait marié sa fille Urraca au prince Alphonse Ier, roi d'Aragon. Quand les Almoravides, poursuivant leurs succès, firent invasion en Castille, ne pouvant se mettre lui-même à la tête de ses troupes, Alphonse VI envoya à sa place pour les encourager, son fils unique Sanche qu'il avait eu de sa dernière femme Zaïda et âgé seulement de onze ans. L'armée chrétienne fut vaincue et le jeune prince périt à la désastreuse bataille d'Uclés (1108) avec l'élite de l'armée. Ainsi,

comme époux de la princesse Urraca, Alphonse I[er] d'Aragon, se trouvait héritier des royaumes de Léon et de Castille avec leurs dépendances, ce qui joint à ses Etats héréditaires et au comté de Barcelone qu'il venait d'y réunir, le rendait maître de toute l'Espagne chrétienne. Le vieux roi Alphonse VI mourut en 1109 après avoir réglé sa succession et mis ordre aux affaires de son royaume. Il avait gagné dans le cours de sa longue carrière trente-neuf batailles.

A la même époque, Henri de Bourgogne qui avait épousé une fille d'Alphonse VI obtint un Etat de peu d'étendue, mais indépendant, sous le nom de comté de Portugal. Alphonse Henriquez, son successeur, battra à plusieurs reprises les musulmans, leur enlèvera Lisbonne et prendra le titre de roi. C'est là l'origine et le point de départ de la nation portugaise qui n'existait pas encore et dont nous ne parlerons pas davantage, son histoire sortant du cadre que nous nous sommes fixé.

Alphonse d'Aragon, dit le Batailleur, fut malheureusement entravé dans ses opérations contre les Almoravides, par les guerres civiles que lui suscita sa femme Urraca. S'étant séparée de lui, cette princesse leva des troupes de son propre chef, comme reine de Castille, et soutint la lutte avec des chances diverses. Malgré tout, Alphonse reprit sur les musulmans l'importante place de Saragosse dont il fit sa capitale; il y avait quatre siècles qu'elle était aux

mains des infidèles. Alphonse mourut comme il avait vécu, les armes à la main, à la bataille de Fraga (1134), dans une embuscade que lui tendirent les Almoravides; avant cette défaite où il se fit tuer. ce roi n'avait jamais été vaincu.

A la mort du Batailleur, l'Aragon perdit beaucoup de son importance, et la Castille, réunie au royaume de Léon sous le sceptre d'Alphonse VII, fils de la reine Urraca et de son premier mari, Raymond de Bourgogne, reprit le premier rang. Après plusieurs victoires sur les Almoravides, Alphonse reçut des cortès réunies à Léon le titre d'empereur et se comporta en suzerain à l'égard des autres princes de l'Espagne chrétienne. Sur ces entrefaites, une secte d'un fanatisme encore plus ardent, celle des Almohades ou Unitaires, s'étant élevée en Afrique, la puissance des Almoravides se trouva également fort compromise dans la Péninsule où la guerre civile ne cessait pas entre musulmans. Maîtres de l'Afrique septentrionale, les Almohades envahirent l'Espagne et prirent Cordoue (1148). En vain l'empereur Alphonse essaya-t-il de leur tenir tête; contraint de battre en retraite devant des forces supérieures, il mourut autant de douleur que de ses blessures (1157). On peut considérer la puissance des Almoravides comme éteinte à la même époque.

Des deux fils d'Alphonse, Sanche eut la Castille et Ferdinand le royaume de Léon; la discorde ne tarda pas à éclater entre eux; puis Sanche étant mort,

Ferdinand et les deux grandes familles de Lara et de Castro se disputèrent pendant plus de sept ans la tutelle du jeune Alphonse VIII. C'est alors, et pour arrêter les progrès des musulmans qui mettaient ces dissensions à profit, que furent fondés les ordres militaires de Calatrava, d'Alcantara et de Santiago. La Navarre où régnait Sanche VI avait grand'peine à se maintenir entre ses deux voisins plus puissants de Castille et d'Aragon.

En effet, sous les rois Alphonse II et Pierre II, l'Aragon prenait de nouveau un accroissement considérable. Il ne restait plus aux infidèles que le midi de l'Espagne; encore y étaient-ils eux-mêmes fort divisés. Ibn-Sad, roi musulman de Murcie et de Valence, avait réuni autour de lui ce qui restait de l'ancien parti déchu des Almoravides; pour se soutenir, il dut rechercher l'alliance des rois d'Aragon dont il se fit en quelque sorte le vassal. Le reste du pays musulman obéissait à des gouverneurs nommés par le calife des Almohades d'Afrique, Abdel-Mumen. Ce calife était d'ailleurs un homme remarquable, doué des plus grands talents militaires; dirigés par lui, ses généraux gagnèrent la bataille de Cordoue (1163), mais il mourut au moment même où il s'apprêtait à passer en Espagne pour en compléter la conquête. Yusuf qu'il avait désigné pour lui succéder, se fit battre par les Portugais à Santarem (1184). En revanche, Yacub, fils de Yusuf, en montant sur le trône, s'acquit par ses succès contre les Almora-

vides d'Afrique, le glorieux surnom d'Almanzor. Débarqué en Andalousie (1189), il raffermit l'empire almohade en Espagne par plusieurs campagnes heureuses; puis il rassembla toutes ses forces contre les rois chrétiens du nord de l'Espagne qui, effrayés du péril, avaient enfin mis trêve à leurs querelles. Il rencontra leur armée près d'Alarcos (1195) et lui fit éprouver une défaite comparable aux désastres de Jerez et de Zalaca. Alphonse VIII, roi de Castille, ne se sauva qu'à grand'peine et se réfugia avec quelques cavaliers seulement derrière les murs de Tolède. Yacub Almanzor, après avoir dévasté tout le pays jusqu'aux montagnes de Guadarrama, revint en Andalousie et y mourut bientôt (1199), laissant pour successeur son fils Mohammed-ben-Abdallah. Cette fin inattendue — il n'avait pas quarante ans — sauva l'Espagne chrétienne.

Cependant Alphonse VIII, le Magnanime, n'avait pas renoncé à l'espoir de prendre sa revanche de la défaite d'Alarcos; il avait marié une de ses filles au roi de Léon, une autre au roi de France, Louis VIII, une troisième au roi de Portugal, et pouvait compter ainsi sur de puissantes alliances. En même temps l'archevêque de Tolède, Rodrigue, et le pape Innocent III, le secondaient activement en organisant dans toute la chrétienté une croisade contre les Arabes, ou comme on disait alors contre les Sarrasins d'Espagne. Il lui vint des chevaliers de tous les pays et comme ceux qui ne pouvaient venir en-

voyaient de l'argent, des armes et des munitions, l'armée des croisés put se mettre en campagne (mai 1213) dans le meilleur ordre.

L'année précédente, le calife Mohammed, appelé le Miramamolin, après avoir proclamé la guerre contre les chrétiens, était débarqué à Tarifa, et depuis lors il s'occupait de rassembler ses forces; elles s'élevaient au chiffre imposant de 500,000 soldats. Les deux armées se rencontrèrent à las Navas de Tolosa, au pied de la sierra Morena. Le succès fut un moment tellement indécis que le roi de Castille voulut se précipiter dans les rangs des ennemis pour y trouver la mort. Heureusement l'archevêque de Tolède le retint et une heure plus tard la bataille était gagnée. Plus de la moitié de l'armée musulmane périt soit dans la bataille, soit dans la retraite. Du moins cette effroyable boucherie prépara l'affranchissement de la Péninsule, et de ce jour l'expulsion complète des infidèles ne fut plus qu'une affaire de temps.

Peu à peu l'unité se faisait en Espagne. Le fils d'Alphonse VIII, Henri Ier, étant mort de bonne heure, la Castille était revenue à la fille aînée Berangère; cette princesse avait été femme autrefois d'Alphonse IX de Léon dont elle avait eu un fils, mais que l'Eglise l'avait forcé de quitter à cause des liens de parenté qui existaient entre eux. Elle se démit de tous ses droits en faveur de ce fils, Ferdinand, qui à la mort d'Alphonse IX, se trouva maître

d'un nouveau royaume. Le Léon comprenait alors les Asturies, la Galice et l'Estremadure. Désormais les deux couronnes ne furent plus séparées et du même coup il exista dans l'Espagne chrétienne un centre de puissance assez solide pour braver victorieusement les attaques des musulmans. Par contre, l'empire des Almohades déclinait avec rapidité; après la mort de Mohammed qui suivit de près sa défaite de las Navas, les révoltes, les guerres civiles avaient éclaté simultanément en Afrique et en Espagne. Enfin, en 1239, Edris-Abu-Dibus, le dernier des Almohades, fut défait et tué par les Beni-Merines d'Afrique, ennemis politiques et religieux de la secte qu'il représentait. En Espagne quelques débris du parti tenaient encore; ils s'étaient enfermés dans Séville et le roi de Castille vint les y assiéger; le siége fut long et pénible. L'émir de Grenade Mohammed, se doutant du sort qui attendait ses coreligionnaires, avait pris le parti de se soumettre à Ferdinand, déjà maître de Cordoue, de Jaen et de Carthagène; il se reconnut son vassal et l'aida puissamment à prendre Séville. Le prince Abul-Hassan, qui avait dirigé la défense, se retira en Afrique après la capitulation de la place. C'était le dernier vestige de la domination des Almohades en Espagne qui disparaissait.

II

Le roi d'Aragon, Pierre II, ayant conduit dans le midi de la France une nombreuse armée au secours de son parent, Raymond, comte de Toulouse, proscrit comme partisan des Albigeois, avait été tué à la bataille de Moret, gagnée sur lui et ses alliés par Simon de Montfort (1213). Jaime Ier le Conquérant, successeur de Pierre II sur le trône d'Aragon qui comprenait dès lors la Catalogne et le royaume de Valence, poursuivit les mêmes projets d'agrandissement, mais une querelle ne tarda pas à éclater entre les princes chrétiens au sujet des pays conquis sur les musulmans dans le royaume de Murcie. La sagesse de Ferdinand de Castille qui fit épouser à son fils Alphonse la fille du roi d'Aragon et sut apaiser par la même occasion les discordes survenues au sein de la famille royale, prévint de grands malheurs. Ferdinand III avait dès 1122 fait reconnaître par les cortès réunies à Burgos Alphonse, son fils aîné, comme héritier du trône. Les Espagnols le considèrent à juste titre comme le fondateur de leur monarchie, tant à cause de ses conquêtes que des sages mesures qu'il sut prendre, pour empêcher à l'avenir la séparation des couronnes de Castille et de Léon. De même que notre Louis IX, même de son vivant il passait pour un saint; l'Eglise l'a en

effet canonisé, mais quatre siècles plus tard, en 1697, sous le pontificat de Clément X.

Alphonse X (1252-1282) montra de bonne heure pour les études littéraires et scientifiques, pour l'astronomie surtout, une aptitude et un goût bien supérieurs aux idées de son temps, ce qui lui valut le nom de *savant*. Il écrivit beaucoup en prose et en vers et composa le code des *Sept Partidas*, pour mettre quelque uniformité dans la législation de ses domaines. Sous son règne, les musulmans, maîtres encore du midi de l'Espagne, tentèrent de recouvrer leur ancienne prépondérance. L'émir de Grenade, Mohammed-ben-Alhamar, qui tranquille possesseur de son royaume sous la suzeraineté des rois de Castille, avait su le rendre très-florissant, ne consentit qu'avec répugnance à se mettre à la tête d'un soulèvement dont le résultat était facile à prévoir. Alphonse X, aidé de son beau-frère Jaime Ier d'Aragon, livra une grande bataille à l'armée musulmane près d'Alcala-Réal et la défit complétement (1266). Mohammed, après la perte de cette bataille, eut encore à lutter contre trois gouverneurs de province révoltés contre lui. Du reste Alphonse lui accorda des conditions de paix fort raisonnables; cette modération était imposée par les circonstances; en effet les Arabes d'Espagne, poussés à bout, auraient bien pu provoquer une nouvelle invasion de leurs coreligionnaires d'Afrique qui, tout en leur étant fatale à eux-mêmes, eût compromis

singulièrement les récents succès des princes chrétiens.

Malgré sa gloire militaire, Alphonse X éprouva beaucoup d'embarras à l'intérieur; le trésor était à sec, il imagina d'altérer la valeur des monnaies et, comme de juste, cela fit crier. Quelques seigneurs, ayant à leur tête l'infant Philippe, propre frère du roi, voulurent profiter du mécontentement public pour satisfaire leurs ambitions particulières et se retirèrent auprès de l'émir de Grenade, menaçant d'envahir la Castille; il fallut pour les faire revenir des concessions exorbitantes auxquelles le roi eut la faiblesse de consentir. Comme si tant d'ennuis ne lui suffisaient pas, Alphonse X s'était mis en tête d'obtenir la couronne impériale d'Allemagne, vacante par la mort de Frédéric II; il fit à ce sujet d'énormes dépenses en pure perte, car les électeurs choisirent Rodolphe de Habsbourg (1275). Cette même année Alphonse perdit son fils aîné, l'infant Ferdinand de la Cerda, héritier présomptif de la couronne, qui laissait deux fils encore très-jeunes. Il s'agissait de décider si la succession au trône devait appartenir aux enfants de D. Ferdinand, ou bien à D. Sanche, fils cadet du roi. Les cortès, assemblées à cet effet, se décidèrent en faveur de ce dernier. Les infants de la Cerda, frustrés dans leurs prétentions, se retirèrent alors à la cour du roi d'Aragon. Le prince Sanche, qui avait pris le titre de régent, excommunié par le pape avec tous ses partisans,

cherchait à se rapprocher de son père, quand Alphonse mourut (1284).

Le mariage du roi Sanche avec la princesse Maria de Molina sa parente, contracté du vivant d'Alphonse et sans son consentement, fut pour le royaume une nouvelle source de troubles; on avait négligé d'obtenir de la cour de Rome les dispenses nécessaires; la légitimité des enfants restait donc sujette à contestation. Lorsque Sanche mourut il ne laissait qu'un fils enfant (1295). La régence de la reine mère et le règne de Ferdinand IV furent continuellement troublés par les revendications de l'infant D. Juan, oncle du jeune roi et d'Alphonse de la Cerda; à la faveur de ces désordres, les nobles forcèrent le pouvoir royal à des concessions qui ne les rendirent que plus turbulents. Pour comble de malheur, Alphonse XI n'était lui-même qu'un enfant en montant sur le trône (1312); les dissensions recommencèrent de plus belle, ouvertement favorisées par les rois voisins, et se prolongèrent bien longtemps après la minorité du roi. Pour mâter les rebelles, Alphonse XI, surnommé le Vengeur, dut recourir jusqu'à l'assassinat; il battit aussi le roi de Portugal, leur allié. Cependant les musulmans faisaient des progrès inquiétants; ils s'étaient emparés d'Algeciras et de Gibraltar; Alphonse dut tourner contre eux ses armes. Plus de trois cent mille hommes amenés par Abul-Hacem, roi de Fez, au secours de l'émir de Grenade, Yusuf-Abul-Hegiag, avaient dé-

barqué sur les côtes d'Espagne. En un tel péril, Alphonse fit appel aux rois de Portugal et d'Aragon et ayant reçu d'eux quelques renforts, il engagea contre les deux armées de Grenade et d'Afrique, sur les bords du Salado, une terrible bataille qui se termina par leur entière défaite (1340); le massacre, dit-on, fut immense. Peu après le vainqueur signait avec l'émir de Grenade une trêve de dix-huit ans et celui-ci s'engageait à payer chaque année un tribut de douze mille doublons d'or. Alphonse mourut en 1350 au siége de Gibraltar, atteint de la peste qui s'était mise dans son armée. Il laissait, outre ses héritiers légitimes, plusieurs enfants naturels qu'il avait eus de Léonore de Guzman, noble dame de Séville.

Pierre II, l'aîné des enfants légitimes, avait seize ans lorsqu'il monta sur le trône de son père. Singulier mélange de férocité et de valeur, sanguinaire, perfide, accessible aussi parfois aux grandes idées et aux nobles sentiments, Pierre ne tarda pas à mériter le surnom de Cruel que l'histoire lui a donné; à la vérité, tenant compte de ses efforts pour dompter une noblesse insolente qui tout à la fois minait le pouvoir de la royauté et empêchait le bien-être du peuple, les Espagnols plus volontiers l'appellent le Justicier. Tout d'abord il fit arrêter et décapiter Léonore de Guzman qui était venue de confiance se remettre en son pouvoir; puis, impatient de s'abandonner sans entraves à la passion qu'il éprouvait

pour sa maîtresse Maria de Padilla, il voulut répudier Dª Blanca, fille du duc de Bourbon; mais les seigneurs, ayant pris en main la cause de la reine, se liguèrent contre lui et se fortifièrent dans Tolède. A ce soulèvement le roi ne répondit que par un redoublement de violences et de cruautés, châtiant sans pitié tous les rebelles qu'il pouvait saisir, faisant tête tour à tour au roi d'Aragon et à l'émir de Grenade qui cherchaient à tirer parti de ses embarras. Un jour il fait assassiner le gouverneur de Castille, Garcilaso de la Vega; une autre fois, il envoie l'ordre d'empoisonner sa femme Dª Blanca; lui-même de sa propre main il poignarde le malheureux émir de Grenade, Aben-Saïd, qui s'était confié à sa bonne foi. Enfin, Henri de Transtamare, l'un des fils naturels du roi Alphonse XI et de Léonore de Guzman, répondant à l'appel du roi d'Aragon qu'inquiétaient les incursions incessantes de Pierre II, envahit l'Espagne avec un corps nombreux d'aventuriers des grandes compagnies, commandés par le célèbre Duguesclin. La plus grande partie des villes, lasses de la tyrannie de Pierre, se rallièrent au prétendant. L'intervention momentanée du prince de Galles en faveur du roi de Castille ne fit que retarder un peu l'issue de la lutte. Pierre, assiégé dans Montiel et pressé par la famine, vint dans le camp d'Henri pour négocier une capitulation, mais à peine en présence les deux frères se prirent de querelle et Henri de Transtamare poignarda Pierre le Cruel (1369).

Quoique brave et doué d'une certaine habileté politique, Henri n'était guère moins dissolu ni moins cruel que son frère. Du moins sut-il jusqu'à sa mort (1379) préserver l'Espagne du fléau de l'invasion : il soutint en effet de longues guerres contre Ferdinand, roi de Portugal, qui dans la ligne légitime était le véritable héritier du trône de Castille et de Léon, et contre un prince anglais, le duc de Lancastre, qui par son mariage avec une princesse espagnole prétendait avoir des droits à la couronne de Castille. Juan Ier eut à lutter contre les mêmes ennemis, mais malgré un cruel échec à Aljubarrota (1385), grâce aux secours qu'il reçut de son fidèle allié, le roi de France, il fut en état de repousser une formidable invasion d'Anglais et de Portugais ; de guerre lasse, les adversaires finirent par se réconcilier. Les règnes de Henri III et de Juan II sont occupés presque tout entiers par d'orageuses minorités. Celui de Henri IV surnommé l'Impuissant, fut plus misérable encore (1454-1474). Sous ce prince l'insolence des nobles et leur mépris de l'autorité royale ne connurent plus de bornes, et le royaume fut en proie à la plus déplorable anarchie. Henri, après que son divorce avec Blanche de Navarre, sa première femme eut été prononcé, avait épousé Da Juana, infante de Portugal. La reine lui donna une fille qui fut appelée Juana elle aussi (1462), mais que le peuple persista à nommer la *Beltraneja,* la regardant, non sans quelque raison, comme fille de la reine et

de son favori le comte de Ledesma, Bertran de la Cueva.

III

Malgré les discordes intérieures qui l'affaiblissaient devant ses ennemis, la Castille n'en demeurait pas moins l'un des deux plus puisssants Etats de la Péninsule; l'autre était l'Aragon. Le long règne de Jaime Ier, roi d'Aragon, fut signalé par la conquête des îles Baléares (1232) et du royaume de Valence (1234); mais il fallut par deux fois que le saint roi Ferdinand de Castille intervînt comme conciliateur et rétablît la concorde entre le prince, sa famille et ses sujets. Sans pitié pour les malheureuses populations arabes qu'il dépouilla complétement, Jaime Ier le Conquérant mourut à Valence, où il était venu pour réprimer une révolte (1276). Pierre III, successeur de Jaime, s'est rendu célèbre par la conquête de la Sicile (1279) qu'il réclamait comme héritage de sa femme contre Charles, duc d'Anjou. Il repoussa avec bonheur une armée française qui avait envahi la Catalogne, prit la ville de Gérone (1283) et mourut peu de temps après, laissant à son fils aîné Alphonse, l'Aragon et la Catalogne et à Jaime le cadet, le royaume de Sicile. Alphonse III commença par enlever les îles Baléares à son oncle qui s'était rendu odieux aux habitants par ses exactions et avait favorisé l'invasion des

Français en Aragon (1284). Ce fut sous son règne que la noblesse et la bourgeoisie des diverses provinces du royaume obtinrent des droits fort étendus qui réduisirent sensiblement l'autorité royale. A la mort d'Alphonse III (1291), son frère qui occupait alors le trône de Sicile revint en toute hâte en Aragon où il fut proclamé roi sous le nom de Jaime II. Il épousa la princesse Blanche de Naples et fut forcé à cette occasion de renoncer à sa couronne de Sicile (1295); mais son frère Frédéric se mit à la tête des Siciliens qui le prirent pour roi et défendirent vaillamment leur indépendance. Jaime II eut de graves contestations avec la Castille à cause de la protection ouverte qu'il accordait aux infants de La Cerda. Il se réconcilia pourtant avec Alphonse XI en 1309 et renonça à ses prétentions sur Murcie récemment enlevée aux musulmans. Pendant tout son règne, il eut à guerroyer contre les Pisans et les Génois pour la possession de la Corse et de la Sardaigne qu'il avait conquises, mais qu'il ne put garder. A sa mort survenue en 1337, son second fils Alphonse IV lui succéda, l'aîné D. Jaime, fiancé à la fille du roi de Castille, ayant fait abandon de ses droits pour entrer dans un ordre militaire. Après le règne insignifiant d'Alphonse commence celui de Pierre IV (1336), le plus long de tous ceux des souverains d'Aragon, car il ne dura pas moins de cinquante ans, jusqu'en 1387. Pierre eut à lutter constamment contre les grands

de son royaume qui, s'étant ligués entre eux, l'attendirent plusieurs fois en bataille rangée. Il finit par les soumettre et par reprendre de vive force Valence, la principale place d'armes des révoltés. On eut beaucoup de peine à l'empêcher de raser complétement cette cité florissante (1360). Ses longues dissensions avec Pierre le Cruel se terminèrent enfin par un accommodement qu'avait ménagé la cour de Rome (1363). Il continua aussi la guerre pour la possession toujours disputée de la Corse et de la Sardaigne et attaquant à l'improviste le roi des Baléares, Jaime, son proche parent, le dépouilla de toutes ses possessions et le détrôna (1369). Juan Ier d'Aragon, en montant sur le trône (1387), mit en accusation la reine Sibylle, sa marâtre, veuve du dernier roi, comme coupable de sorcellerie, et elle eut été brûlée vive sans l'intervention du légat qui obtint sa liberté ; tout entier à ses plaisirs, Juan Ier fit faire par ses généraux la guerre en Italie et se tua à la chasse d'une chute de cheval (1393). Martin Ier, frère de Juan, était précisément en Sicile quand on lui apporta la nouvelle de son élévation au trône ; il voulut avant tout consolider son autorité dans ses Etats d'Itâlie, et ne revint en Espagne que trois ans après. Il mourut sans héritiers directs en 1410, laissant le royaume déchiré par l'ambition et les intrigues des partis ; le désordre fut porté à son comble. A la fin neuf arbitres furent nommés pour examiner les droits des prétendants ; ils se prononcèrent en fa-

veur de l'infant Ferdinand, le plus proche parent du roi défunt, brillamment connu pour ses succès contre les musulmans et qui d'ailleurs avait d'avance l'assentiment de la nation. Un seul des compétiteurs, le comte d'Urgel, tenta de continuer la lutte les armes à la main, mais il fut forcé de se rendre à discrétion et mourut en prison après une longue captivité. Ferdinand rétablit par une sage administration les affaires de son royaume et eut pour successeur son fils Alphonse V (1416). Ce prince passa la plus grande partie de son règne à guerroyer en Italie où il avait été appelé par l'espérance de recueillir l'héritage de la reine Jeanne de Naples ; il y acquit la réputation d'un très-habile capitaine, mais négligea un peu les affaires de ses États espagnols. En 1435, tandis qu'il pressait le siége de Gaëte, il perdit contre les Gênois une bataille navale où il fut fait prisonnier ; délivré sous rançon peu de temps après, il finit par conquérir le royaume de Naples, objet de son ambition, et mourut à Naples même en 1458. Ferdinand, son fils naturel, lui succéda en Italie ; Juan II, son frère, déjà roi de Navarre, lui succéda en Aragon.

Depuis Sanche VII le Fort, l'un des glorieux vainqueurs de las Navas, le royaume de Navarre subsistait sans accroissement. Les successeurs de Sanche prirent part aux dernières croisades, mais sans grand profit pour leur gloire ou le bonheur de leurs sujets. Le mariage de l'infante D Juana, hé-

ritière de Navarre, avec Philippe le Bel, roi de France, réunit les deux couronnes qui furent portées successivement par Louis le Hutin, Philippe le Long et Charles le Bel, (1305 à 1328), rois de France et de Navarre. Mais Philippe de Valois, leur successeur, renonça au trône de Navarre en faveur de Juana II, fille de Louis le Hutin, dont le règne fut tranquille et prospère. Le fils de Juana fut ce Charles II le Mauvais, qui pendant vingt années se montra l'ennemi acharné de la France. Charles III le Noble, au contraire, ne songea qu'à vivre en paix avec ses voisins; il aimait les arts et les encourageait. Après lui le trône revenait à sa fille unique Da Blanca, épouse de l'infant d'Aragon D. Juan, plus tard Juan II. Da Blanca étant morte à son tour, (1541), D. Carlos, son fils, prince de Viana, réclama en vain le trône qui lui revenait; cédant aux prières des Navarrais qu'irritaient la tyrannie et les exactions de l'Aragonais, il prit à regret les armes contre son propre père, mais il fut vaincu, jeté en prison, et pour se débarrasser de lui, Juan, à l'instigation de sa seconde femme, Juana Henriquez, le fit assassiner. La sœur de D. Carlos, Da Blanca, subit peu après le même sort. Mais le père dénaturé ne jouit pas en paix du fruit de ses crimes. Les Catalans s'érigèrent en principauté indépendante et offrirent successivement le Señorio au roi de Castille, au connétable de Portugal et à René d'Anjou; Jean II eut beaucoup à faire pour les soumettre et Barcelone

assiégée ne céda que devant les talents militaires de l'infant Ferdinand, son fils du second lit. En même temps Gaston de Foix, époux de Dª Léonor, sœur de D. Carlos et de Dª Blanca, la fille préférée de Juan II, celle à qui il avait tout sacrifié, s'introduisait en Navarre à la faveur de dissenssions intestines et forçait son beau-père à le nommer gouverneur du royaume. Bientôt même ils en vinrent aux hostilités ouvertes.

Cependant le royaume de Grenade, dernier reste d'une domination jadis si puissante, passait par les plus tristes vicissitudes et tombait enfin dans une situation tout à fait précaire. Fondé en 1236 par le *wali* de Jaen, Mohammed I ben-Alhamar, il avait servi de refuge aux Arabes expulsés des diverses parties de la Péninsule. Mohammed fit agrandir les murs de la cité, la dota d'établissements utiles, protégea les arts, et bâtit l'Alhambra, prodige de magnificence et de bon goût; malheureusement la diversité des races qui composaient la population du royaume, était une cause perpétuelle de guerres civiles. Les successeurs de Mohammed s'étaient maintenus tant bien que mal, avec des alternatives de succès et de revers, soit contre les chrétiens, soit contre leurs gouverneurs révoltés. Secourus par les Mores d'Afrique, cette assistance leur coûtait souvent presque aussi cher qu'aux chrétiens eux-mêmes. Yusuf-Abul-Hegiag, frère et successeur de Mohammed IV, battu sur les bords du Salado avec son terrible allié Abul-Hacem, roi de Fez, périt peu de temps après (1340).

Mohammed V fut débarrassé de son compétiteur par la main même de Pierre le Cruel qui le tua pour s'emparer de ses trésors. Les règnes courts et agités des autres Yusuf et Mohammed n'offrent que la répétition des mêmes troubles intérieurs, des mêmes scènes de désolation sur les frontières. Mohammed X pour conserver le peu de territoire qui lui restait encore dut se soumettre à payer un lourd tribut à la Castille. Muley-Ali-Abul-Hacem, son fils aîné, lui succéda aux mêmes conditions: il fut tour à tour vainqueur et vaincu dans ses luttes contre un de ses fils Abu-Abdallah qui finit par demeurer maître du trône; mais Abu-Abdallah, le même que les chroniqueurs appellent Boabdil, devait être le dernier souverain de Grenade.

IV

Le moment était venu en effet où les divers royau mes de la Péninsule, à l'exception du Portugal qui conservait ses limites arrêtées du temps de Ferdinand III, allait passer sous un même sceptre et ne plus former qu'une monarchie. Pendant la lutte du roi Henri IV de Castille contre les barons de son royaume, les révoltés avaient offert la couronne à sa sœur l'infante Isabelle; un rapprochement eut lieu entre Henri et Isabelle et celle-ci, malgré les protestations de la reine-mère en faveur de sa fille Juana, fut reconnue comme héritière de Castille et

de Léon (1465). Peu après Isabelle, contre le gré du roi son frère, épousait l'infant Ferdinand, héritier de la couronne d'Aragon; ce mariage assurait la grandeur future de la monarchie espagnole. Néanmoins Henri IV revenant sur sa décision antérieure, voulut faire proclamer héritière du trône la Baltraneja; mais Isabelle soutint ses droits et prit possession de la couronne à la mort de son triste frère (1474). Tout d'abord la jeune souveraine et son mari eurent à soutenir une guerre dangereuse contre le roi de Portugal, Alphonse V, qui prétendait épouser la Beltraneja et qui avait même pris par avance le titre de roi de Castille; mais ils finirent par l'emporter et la Beltraneja se retira dans un couvent à Coïmbre en Portugal (1479). La même année, à la suite d'une guerre contre Louis XI, roi de France, qui retenait le Roussillon, Juan II d'Aragon mourut et Ferdinand, son fils, prit possession de la couronne sans difficultés. De ce moment la nation espagnole pouvait se considérer comme réunie sous un seul gouvernement, bien que Ferdinand et Isabelle fussent chacun en son nom propre, l'un roi d'Aragon, l'autre reine de Castille.

Deux grandes idées remplissent presque entièrement le règne des Rois Catholiques : — ce titre leur fut conféré solennellement par le pape Alexandre VI en récompense de leur zèle pour la défense de la foi — mettre fin à la domination des Mores en Andalousie, soumettre aux lois générales du royaume

la noblesse turbulente et indisciplinée. Abu-Abdallah ne possédait plus guère que Grenade quand sur son refus de s'en défaire, Ferdinand à la tête d'une armée de 60,000 hommes, l'élite de ses royaumes, vint mettre le siége devant la ville (1491); elle était flanquée de plus de mille tours, et malgré les guerres civiles qui l'avaient inondée de sang elle renfermait encore 200,000 âmes. Aussi Ferdinand se contenta de la bloquer. Enfin au bout de neuf mois, pressés par la famine, battus le plus souvent dans les petits combats qui se livraient sans cesse sous les murs, abandonnés par leurs coreligionnaires d'Afrique qui ne tentèrent rien pour les secourir, les Mores furent contraints de capituler. Les conditions qu'on leur fit furent encore assez douces; ils conservaient avec leurs lois le libre exercice de leur culte. Abu-Abdallah reçut en échange de Grenade de riches domaines dans les Alpujarras où il put se retirer avec sa famille, mais il ne tarda pas à les vendre pour passer en Afrique. Bien que le malheureux prince ait été accusé par plusieurs historiens de manquer de courage personnel, il se fit tuer en combattant pour son parent le sultan de Fez. Ainsi se termina en 1491, la domination des Arabes dans la péninsule ibérique : elle avait duré près de huit siècles depuis la conquête de Tarik. L'année même de l'entrée des Rois Catholiques à Grenade, Christophe Colon, sorti du petit port de Palos en Andalousie avec trois caravelles montées chacune par 30 hommes environ, au bout

de deux mois et neuf jours d'une pénible navigation, découvrait le Nouveau-Monde et le donnait à la Castille (1492). La restitution du Roussillon et de la Cerdagne par Charles VIII, roi de France, avant son expédition d'Italie, continua l'année suivante cet enchaînement de prosperités.

Fort de ces succès, Ferdinand jugea le moment venu de mettre à exécution son second dessein qui offrait peut-être de plus sérieuses difficultés. En dépit de son caractère absolu, il avait fort bien compris que pour réduire les seigneurs et les plier au niveau de la loi commune, il fallait s'appuyer sur la bourgeoisie; il encouragea donc et fortifia la ligue des villes en étendant leurs droits et leurs franchises. Les tribunaux purent exercer leur juridiction sur les nobles comme sur les vilains; plusieurs grandes familles furent forcées de restituer ce qu'elles tenaient de la prodigalité des deux derniers rois, et Ferdinand, avec l'agrément de la cour de Rome, pour qu'il n'y eût plus dans le royaume d'autre grand pouvoir que le sien, se fit donner la maîtrise des ordres militaires de Santiago, d'Alcantara et de Calatrava. La puissance dangereuse de la noblesse était domptée.

Pendant ce temps, comme si la fortune se repentait de ses faveurs, d'affreux malheurs domestiques fondaient sur la famille royale presque sans interruption. Quatre enfants étaient nés du mariage de Ferdinand et d'Isabelle : un fils et trois filles. Le fils

et la fille aînés moururent coup sur coup et leurs descendants ne leur survécurent que peu de temps; la seconde fille Juana, épousa Philippe le Beau, archiduc d'Autriche et donna le jour à un fils qui fut nommé Charles (1500), et devint dans la suite le célèbre empereur Charles-Quint. Mais cette union ne fut pas heureuse. Philippe dédaignait ouvertement sa femme quoiqu'elle l'aimât avec passion, et la pauvre femme, dont la tête n'avait jamais été bien solide, ne mérita que trop à partir de ce moment le surnom de Jeanne la Folle sous lequel elle est connue dans l'histoire. Restait la troisième fille, Catherine d'Aragon, mariée en secondes noces avec Henri, prince de Galles, qui plus tard régna sous le nom d'Henri VIII : on ne connaît que trop sa triste destinée.

La reine Isabelle ne put résister à tant de coups qui brisaient ses plus chères affections : elle mourut de chagrin laissant par ses dernières dispositions le gouvernement entre les mains de Ferdinand d'Aragon jusqu'à la majorité de Charles, son petit-fils. Isabelle savait sa fille Juana trop incapable de régner et le caractère dissipé de son gendre ne pouvait lui inspirer aucune confiance (1504). Cependant Philippe, soutenu par les nobles mécontents, réussit à s'emparer du pouvoir en Castille et renvoya Ferdinand dans ses Etats d'Aragon; mais à peine avait-il pris en mains le gouvernement, qu'il mourut à Burgos après une courte maladie. Les grands de

Castille ne parvinrent pas à s'entendre pour constituer la régence pendant la minorité de l'infant Charles; le fléau de l'anarchie menaçait de nouveau l'Espagne quand le parti des amis de l'ordre rappela Ferdinand alors en Italie où le grand capitaine Gonzalve de Cordoue lui avait récemment conquis le royaume de Naples, et où lui-même, habile surtout au jeu de la politique, nouait et dénouait des alliances, passant des Français aux Vénitiens selon son intérêt. A peine de retour, il eut bientôt fait rentrer les turbulents dans le devoir (1507). Ferdinand, pendant les années de 1509 et 1510, fit la guerre avec succès contre les Barbaresques : il prit Oran et Bougie que néanmoins l'Espagne ne put conserver. Enfin il s'empara de la Navarre par une de ces perfidies dont il était du reste coutumier. Gaston Phœbus, comte de Foix, petit-fils et héritier de D[a] Léonor en Navarre, avait transmis sa couronne à sa sœur Catherine, épouse de Jean d'Albret, comte de Périgord. Ayant demandé le passage sur les terres de ce royaume pour une armée qu'il se proposait, disait-il, de conduire contre la France, Ferdinand essuya un refus; sous ce prétexte, il envahit la Navarre trop faible pour lui résister et l'ajouta à sa couronne d'Aragon, ne laissant aux souverains légitimes que leurs Etats de Béarn, de l'autre côté des Pyrénées (1511). Ferdinand V mourut deux ans après; l'enfant qu'il avait eu de son deuxième mariage avec Germaine de Foix, l'avait précédé au tombeau; par

conséquent toute la succession retournait à l'infant Charles, fils de Philippe d'Autriche et de Jeanne la Folle.

Les historiens étrangers ont généralement reproché à Ferdinand une ambition insatiable et une politique astucieuse et perfide. Il est certain que ce prince qui, dans son caractère et son gouvernement, a beaucoup d'analogie avec notre Louis XI, n'avait ni probité ni bonne foi, et qu'il s'inquiétait peu d'un parjure pour peu qu'il en tirât profit. Mais il ne dut pas tous ses succès à la perfidie, ils résultèrent aussi de sa prudence. Ses maximes familières étaient qu'il faut être maître de soi pour être maître des autres, qu'il faut penser à loisir et exécuter promptement. Il a préparé la grandeur des règnes suivants. « C'est à lui que nous devons tout, » disait Philippe II. Si maintenant il se montra peu reconnaissant envers ses plus loyaux serviteurs, s'il ne sut pas récompenser dignement des hommes comme Colon ou le Grand Capitaine, on doit reconnaître aussi que les mœurs inquiètes des nobles de l'époque étaient bien faites pour mettre un souverain en défiance et dessécher le cœur le plus généreux. Sous son règne, les lettres et les arts dont l'éclat, pendant tant de siècles, avait été obscurci par la gloire militaire et les travaux guerriers, commencèrent à refleurir. Parmi les poëtes, nous citerons *Juan de Mena* (1412-1456) et le *marquis de Santillana* (1398-1458) qui avec *Jorge Manrique* contri-

buèrent beaucoup au progrès de la langue espagnole; puis *Juan de la Encina* (1468-1534), le premier auteur de saynètes qu'il jouait lui-même devant l'infant D. Juan, fils des Rois Catholiques; — parmi les écrivains en prose, *Hernando del Pulgar* (né en 1436), le vaillant chroniqueur qui maniait aussi bien la plume que l'épée.

Ve ÉPOQUE

Princes de la maison d'Autriche.

I

A partir de ce moment, l'histoire que nous avons entreprise se simplifie : plus d'Etats musulmans, plus de royaumes chrétiens séparés; il ne reste en présence dans la Péninsule que l'Espagne et le Portugal. A la vérité l'Espagne, qui jusqu'alors, tout occupée de ses guerres contre les Arabes, n'avait été que fort peu mêlée aux affaires de l'Europe, va prendre tout à coup une importance que rien encore ne faisait soupçonner et jouer pendant plus d'un siècle et demi le rôle prépondérant dans la politique continentale.

Jusqu'au moment où Charles Ier, qui n'avait pas encore atteint l'âge fixé pour sa majorité, quitta

les Pays-Bas pour revenir en Espagne, ce pays fut administré par le cardinal Jimenez Cisneros qui s'appliqua d'abord comme avait fait Ferdinand à réprimer les prétentions de la noblesse, et, pour se faire un point d'appui, encouragea les bourgeois des villes à s'armer et à s'organiser; la chose pourtant ne tourna pas aussi bien qu'il l'avait pensé. En effet, au retour de Charles en Espagne (1518), le cardinal disgracié mourut de chagrin et le prince qu'on accusait d'ailleurs d'être resté Flamand plus qu'il n'était devenu Espagnol, eut à lutter contre la ligue déjà puissante et compacte des principales villes du royaume. Elu empereur, sous le nom de Charles V, après le refus de Frédéric le Sage, électeur de Saxe, le jeune monarque quitta l'Espagne; il la laissait tout agitée encore par les tendances démocratiques des *Comuneros*. Juan de Padilla, chef de ce parti, ayant été pris et exécuté, sa veuve Maria Pacheco, s'enferma dans Tolède et s'y défendit pendant trois mois avec une rare énergie; enfin elle fut forcée de se retirer en Portugal où elle finit ses jours dans la plus extrême pauvreté. Vers la même époque (1521), François Ier, roi de France, tenta de reprendre la Navarre espagnole, mais son armée fut rejetée de l'autre côté des Pyrénées et la Navarre resta définitivement province d'Espagne. De retour dans la Péninsule, Charles-Quint usa de clémence envers les restes des *Comuneros*. Il épousa l'infante Isabelle de Portugal et cette princesse le

rendit père d'un infant qu'on appela Philippe (1527).

Nous ne pouvons pas entrer dans le détail de ce règne si brillant et si rempli qui n'appartient pas seulement à l'histoire d'Espagne, mais comme on l'a dit, à celle des Deux-Mondes. Qu'il nous suffise d'en rappeler les faits les plus saillants : la victoire de Pavie (1525) remportée sur François Ier qui, fait prisonnier, fut enfermé neuf mois à Madrid et n'en sortit qu'au prix d'un traité onéreux ; le sac de Rome accompli par les bandes du duc de Bourbon (1527) et auquel Charles ne s'opposa pas, voulant ainsi peser sur le pape qui ne se montrait pas assez décidé en sa faveur ; puis les révoltes des Moresques aussitôt réprimées ; les guerres contre les Turcs qui avaient envahi la Hongrie et la Bohême ; les expéditions plus ou moins heureuses contre les pirates barbaresques (1535). En même temps de hardis aventuriers sous la conduite de François Pizarre et de Fernand Cortès conquéraient pour l'Espagne au prix d'efforts surhumains, mais aussi d'atroces cruautés, le Pérou, le Mexique, toutes les contrées les plus riches et les plus fertiles du Nouveau Continent.

Ainsi, outre l'Espagne, Charles-Quint possédait les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie moins Rome, l'Amérique, et le soleil, disait-on, ne se couchait jamais sur ses Etats. S'il rêva la monarchie universelle, il faut convenir qu'il ne fut pas très-loin de l'atteindre ;

mais par sa résistance opiniâtre la France fut comme la pierre d'achoppement de tous ces projets de domination sans bornes. En 1554 l'infant Philippe avait épousé la princesse Marie, héritière du trône d'Angleterre. Las du pouvoir, la santé ruinée, découragé par un nouvel insuccès subi devant Metz, et par les progrès croissants du protestantisme contre lequel ses armes et sa politique avaient également échoué, Charles V abdiqua, laissant l'empire à son frère Ferdinand et ses autres Etats à son fils qui prit le nom de Philippe II (1155). Après la cérémonie de l'abdication qui avait eu lieu solennellement à Bruxelles, le vieil empereur se retira au couvent de Saint-Just, en Estremadure, où il mourut en 1558.

Sous quelque point de vue qu'on l'envisage, Charles-Quint est le plus grand monarque qu'ait eu l'Espagne; à une activité prodigieuse qui faisait de lui le lien de ses immenses Etats, il joignait une persévérance invincible dans ses desseins. Il posséda à un suprême degré ce talent qui peut tenir lieu aux rois de tous les autres : il savait choisir et ménager ses serviteurs; il eut de grands capitaines et de bons ministres. Lui-même, profond politique, il savait à merveille conduire l'intrigue d'une négociation, et toujours il faisait en sorte que ses armes fussent prêtes à appuyer sa diplomatie. Tout sans doute ne fut pas glorieux dans son règne ou louable dans son caractère; pourtant, en dépit de quelques

faiblesses, il est une qualité qu'on ne lui déniera pas : la grandeur.

Philippe II (1556-1598) n'avait pas le génie de son père, mais il avait pour le moins autant d'ambition, et l'Espagne allait être entraînée par lui dans une foule d'entreprises bien au-dessus de ses forces. Caractère sombre et impérieux, il chercha, provoqua partout des résistances et voulut en triompher. A l'intérieur, tout ce qui restait de libertés municipales aux villes et de priviléges aux provinces fut anéanti. Le grand justicier d'Aragon pour avoir tenté de faire respecter les droits du peuple de ce royaume, conformément au serment prêté par le roi lui-même à son avénement, fut exécuté. En même temps Philippe se donnait corps et âme à l'Inquisition, il la flattait, l'armait contre ses propres sujets. Le farouche tribunal, établi sous Ferdinand le Catholique et qu'avait repoussé longtemps la grande Isabelle, s'était mis à fonctionner avec une impitoyable rigueur, et devant son action devenue toute-puissante, les rois eux-mêmes se prenaient à trembler. Le luthéranisme, qui commençait à germer en Espagne, fut noyé dans des flots de sang. Déjà après la prise de Grenade, en dépit de toutes les conventions, les Juifs avaient été chassés d'Espagne, et avec eux l'industrie, le commerce. Ce fut alors le tour des Mores qu'on força de renoncer à leur religion ; puis, sous prétexte que leur abjuration n'était pas sincère, un clergé fanatique continua de les per-

sécuter. La mesure était comble, ils prirent les armes. Retranchés dans les montagnes des Alpujarras, pendant plusieurs années ils soutinrent une guerre terrible où les troupes royales perdirent beaucoup de monde, mais comme on pouvait le prévoir, isolés, sans secours, ils finirent par être écrasés.

Irrités, eux aussi, et de l'intolérance du Saint-Office et de la tyrannie du gouvernement, les Pays-Bas s'étaient révoltés à leur tour (1556). Les violences sanglantes du duc d'Albe et de ses soldats ne suffirent pas à les ramener en soumission, et déjà le prince d'Orange, nommé chef des *Gueux* ou révoltés, à force de talents et d'énergie, était parvenu à détacher du joug de l'Espagne toutes les provinces du nord, quand il périt assassiné (1594) sans doute à l'instigation du roi. Toujours est-il que cet événement offrait à Philippe l'occasion cherchée de rétablir son autorité dans les Pays-Bas, mais il ne savait pas s'en tenir à une entreprise unique et dispersait de tous côtés à la fois ses projets et ses forces. Avec la France, heureux au début, il gagna contre Henri II la fameuse bataille de Saint-Quentin (1557), en l'honneur de laquelle il fit construire le monastère de l'Escorial; et cependant, malgré tous les efforts et l'or dépensés pour prolonger les troubles de la Ligue, il ne put empêcher Henri IV de ceindre la couronne et de rétablir en France la prospérité publique. Avec l'Angleterre, ce fut pis encore; ennemi

de la protestante Elisabeth, qui avait succédé à sa première femme Marie la Sanglante, il avait résolu de la renverser; mais en 1588, son *invincible Armada*, la plus terrible flotte qu'on eut jamais vue et qu'il avait mis plus de dix ans à construire et à équiper, fut détruite par les orages et achevée par les Anglais. Du moins les Turcs de Soliman avaient-ils été complétement battus à la grande bataille de Lépante gagnée par D. Juan d'Autriche, frère naturel de Philippe II (1571). En outre le roi de Portugal Sébastien étant mort sans postérité, à la suite d'une guerre heureuse conduite par le duc d'Albe, un de ses meilleurs généraux, Philippe s'empara du trône de Portugal sur lequel il faisait valoir les droits de sa mère (1578). L'histoire de Portugal se trouva ainsi confondue temporairement avec celle de la monarchie espagnole.

Philippe II avait eu plusieurs enfants mâles qui tous, moins un, le précédèrent dans la tombe. On l'a accusé de n'avoir pas été étranger à la mort de l'aîné Carlos qui favorisait les révoltés des Pays-Bas. Peu scrupuleux dans le choix des moyens, il passe encore pour avoir fait périr par le poison sa troisième femme Elisabeth de France et D. Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante, fils de l'empereur Charles-Quint. Après un règne rempli de traverses, il laissa l'Espagne appauvrie, épuisée d'or et de sang. Doué d'une force de travail prodigieuse, il voulait décider de tout par lui-même, lisait tous les rap-

ports, annotait toutes les dépêches, mais se perdait ainsi dans le détail; son esprit en effet paraît avoir eu plus de fermeté que de justesse; il aimait ce qui était vaste, au lieu de chercher ce qui était possible; enfin, tyran impitoyable, systématique à l'excès, il outra toutes choses, la religion, le pouvoir, l'ambition, et ce furent là les causes de son insuccès.

II

Philippe II n'avait jamais eu de favori; la nullité de Philippe III, due à la mauvaise éducation que son père lui avait fait donner à dessein, le livra au contraire tout entier à l'influence de Francisco Rojas de Sandoval qu'il créa duc de Lerme et qui était gouverné lui-même par un habile intrigant, Rodrigo Calderon. Ces deux hommes usèrent cyniquement de leur pouvoir; avec eux la corruption et la vénalité se répandirent dans toutes les branches de l'administration. La décadence de la monarchie avait déjà commencé. Aux Pays-Bas, faute d'argent, la guerre languissait; enfin en 1609 une trêve de douze ans fut conclue entre l'Espagne et la république des Provinces-Unies; ce traité équivalait de la part de Philippe à un acte de renonciation. La même année il portait à l'Espagne un coup plus terrible encore en ordonnant sous peine de mort aux derniers restes des malheureux Moresques de sortir de ses

Etats sous peine de mort. L'Inquisition, qui voulait s'emparer de leurs dépouilles, avait obtenu l'arrêt de leur bannissement. Rien ne peut donner l'idée des souffrances de ces exilés dont le nombre dépassait six cent mille; ceux qui cherchèrent un asile chez leurs coreligionnaires d'Afrique furent impitoyablement dépouillés, massacrés ou réduits en esclavage. L'art de la culture que cette population laborieuse et intelligente avait porté à un si haut degré de perfection partout où elle s'était établie, ne lui survécut pas. Dès l'année 1620 le mal était si grand qu'un édit royal accorda les honneurs de la noblesse avec exemption du service militaire à tous les Espagnols qui s'adonneraient à l'agriculture. Bien que Philippe III eut fini par se lasser du duc de Lerme et par le disgracier (1668), et qu'il eut fait instruire le procès de Calderon qui eut un peu plus tard la tête tranchée comme homicide et concussionnaire, il n'introduisit dans l'administration aucune réforme sérieuse.

Philippe IV monta sur le trône à l'âge de dix-sept ans (1621); il laissa régner sous son nom Olivarez, son favori, qui porta le titre bizarre de comte-duc et qui fut pour Philippe IV ce que le duc de Lerme avait été pour Philippe III. Honnête d'ailleurs, car il mourut pauvre, il eut l'ambition de faire de son maître le premier souverain de l'Europe, mais ses projets gigantesques échouèrent misérablement tout en achevant d'épuiser les dernières ressources de la

monarchie. Sous son ministère, les Catalans poussés à bout par des vexations de tout genre se soulevèrent et il fallut que les troupes royales fissent le siége de Barcelone (1640). D'autre part, le Portugal que gouvernait pour le compte de l'Espagne le ministre Vasconcellos, irrité du despotisme ruineux que la nation dominante faisait peser sur lui, voulut ressaisir son indépendance. Une conspiration habilement conduite par Pinto Ribeira, secrétaire du duc de Bragance, donna la couronne à ce prince qui prit le nom de Juan IV (1640); la maison de Bragance occupe encore aujourd'hui le trône de Portugal. En même temps, bien qu'une sœur de Philippe III, Anne d'Autriche, eût épousé notre Louis XIII, l'Espagne était en guerre avec la France et rencontrait dans Richelieu un terrible adversaire. Irrité de tant de revers et par lui-même incapable d'y remédier, Philippe II disgracia le comte-duc Olivarez (1643) pour prendre Luis de Haro; mais les affaires publiques n'en marchèrent pas mieux. Les victoires de Condé à Rocroy, à Nordlingen et à Lens, les manœuvres habiles de Turenne détruisirent les vieilles bandes espagnoles et précipitèrent la signature du traité de Westphalie qui termina la guerre de Trente ans (1648). L'Espagne dut enfin se décider à reconnaître l'indépendance de la Hollande; mais comme elle ne voulait pas céder le Roussillon et l'Artois dont les Français étaient en possession, grâce aux troubles civils qui agitèrent la minorité de Louis XIV,

la lutte se prolongea entre les deux puissances avec des chances diverses; enfin la chute de la Fronde permit à la France de reprendre l'avantage, et Turenne ayant gagné la bataille des Dunes, on se décida à traiter. A la suite de vingt-cinq conférences tenues dans une petite île de la Bidassoa, la paix fut signée (1659); elle est connue sous le nom de paix des Pyrénées. Le roi de France Louis XIV épousa l'infante Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, à qui l'on promit pour dot trois cent mille écus d'or, mais qui dut renoncer formellement pour elle et ses descendants à la succession au trône d'Espagne. A plusieurs reprises des troubles considérables avaient éclaté au Mexique, en Catalogne, à Naples, en Sicile. Tout présageait le démembrement prochain de la monarchie de Charles-Quint.

Les historiens du temps nous ont laissé un tableau lamentable de l'état de l'Espagne sous les successeurs du grand Empereur. L'expulsion des Moresques avait laissé un grand vide dans les travaux et par suite dans les tributs. Le fardeau qu'avaient porté les infidèles fut principalement jeté sur les tisserands; cette surcharge les fit passer pour la plupart en Flandre et en Italie : les autres renoncèrent à leur profession. Le fisc n'ayant plus de manufactures à opprimer, se rabattit sur les cultivateurs. En même temps qu'on invitait à l'agriculture par les vains honneurs de la noblesse, on chargeait les agriculteurs d'impôts également vicieux par leur nature,

leur multiplicité et leur excès. Les propriétaires fonciers écrasés par cette tyrannie ou renoncèrent à leurs possessions ou en abandonnèrent la culture. Les droits des anciennes douanes qui subsistaient encore entre les provinces furent exagérés et interrompirent toute communication. Bientôt il n'y eut plus de chemins publics, plus de ponts, plus de bacs, pas un canal ni un fleuve navigable. Hors un petit nombre de bâtiments mal armés qui étaient destinés aux colonies, l'Espagne n'eut plus un seul navire pour protéger ses côtes contre l'avidité et la férocité des pirates barbaresques.

L'Inquisition, cet effroyable tribunal, établi d'abord pour arrêter le judaïsme et l'islamisme et ensuite armé contre l'hérésie, avait comprimé les intelligences sous le poids de sa terrible juridiction. A la vérité elle avait préservé l'Espagne des querelles de religion, mais en étouffant l'esprit d'examen, elle l'avait condamnée à l'immobilité, à l'apathie, à l'ignorance ; suivant l'expression de Saint-Simon : « La science était devenue un crime, l'ignorance et la stupidité, la première vertu. » Le pays se dépeuplait ; le nombre des habitants n'atteignait plus sept millions, dont un million de prêtres et de moines. Là-dessus une partie est moissonnée sur les champs de bataille, une autre émigre sans cesse en Italie, en Amérique. Faute de troupes nationales, lorsqu'on a la guerre, c'est-à-dire presque toujours, il faut recourir à des soldats mercenaires, qui, mal payés, ra-

vagent souvent les territoires qu'ils devaient défendre. L'administration intérieure était inique et corrompue. Les gouverneurs ne s'occupaient qu'à piller les provinces confiées à leurs soins pour aller dissiper à Madrid le fruit de leurs rapines, et derrière eux les séditions, les complots, les révolutions mêmes éclataient. Pour comble de malheur, les Etats réunis à la Castille par des conquêtes ou des mariages, les Pays-Bas, la Sardaigne, la Sicile, le Milanais, bien loin de l'aider, lui étaient à charge et consommaient sa ruine. L'état des finances était pitoyable et cette détresse datait de loin. Déjà à la mort de Charles-Quint, le trésor public était si obéré qu'on mit en délibération s'il ne convenait pas d'abolir tous les engagements contractés en son nom. La dette s'éleva à un milliard et peut-être plus sous Philippe II, somme énorme pour l'époque; le mal croissant toujours, l'intérêt des avances faites au gouvernement absorbera en 1688 tout le produit des impositions, ce qui amènera la banqueroute; mais les événements qui suivirent furent tous si malheureux que même cette résolution extrême n'améliora rien.

Telle était la situation dont héritait Charles II à peine âgé de quatre ans (1665); faible et maladif, à ce point qu'on put croire pendant quarante ans qu'il allait toujours mourir, sans caractère, sans énergie, il resta toute sa vie sous la tutelle de sa mère ou de ses femmes. Ce gouvernement de favoritisme ne pouvait

qu'augmenter encore la misère publique ; c'est ainsi qu'à bout de ressources, on recourut au triste moyen de modifier la valeur des monnaies ; cette mesure occasionna des troubles sanglants. Au dehors Charles II avait à soutenir trois guerres successives contre Louis XIV, son beau-frère, qui lui prenait les Pays-Bas (1668-1687), tandis que les flibustiers envahissaient et ravageaient ses possessions d'Amérique (1665). Enfin il eut la douleur dernière de voir intriguer autour de lui ceux qui d'avance se partageaient sa succession. Malgré le ressentiment qu'il gardait à la France de ses défaites et bien que ses préférences fussent pour la maison d'Autriche à laquelle il appartenait, cherchant avant tout l'intérêt de ses peuples, Charles II légua par son testament la couronne d'Espagne au duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, mais à condition expresse qu'elle ne serait jamais réunie à celle de France. Avec lui s'éteignit la branche espagnole de la maison d'Autriche.

III

De même que le siècle de Louis XIV devait joindre en France la gloire des armes à celle des lettres et des arts, de même aussi l'époque où les arts libéraux jetèrent en Espagne le plus vif éclat correspond au temps où elle était le plus riche et le plus puissante. Le XVIe siècle peut être regardé comme

l'âge d'or de la littérature espagnole ; jamais en effet elle ne produisit autant d'écrivains et de plus glorieux : *Miguel de Cervantès Saavedra* (1547-1616), l'immortel auteur du « Don Quichotte, » ce roman incomparable, chef-d'œuvre d'esprit et de bon sens ; *Lope Felix de Véga Carpio* (1562-1633), prodige de fécondité, qui écrivit plus de deux mille pièces de théâtre et de vingt millions de vers ; *Alonzo de Ercilla* (1533-1595) fameux par son « Araucana, » le meilleur poëme épique de l'Espagne ; *Juan Ruiz de Alarcon* (mort en 1635), *Tirso de Molina* (1585-1648), *Pedro Calderon de la Barca* (1600-1681), tous trois poëtes dramatiques, dignes émules de Lope de Véga ; *Agustin Moreto* (1618-1669) qui composa des comédies estimées auxquelles Molière a fait quelques emprunts ; *Manuel de Villegas* (1596-1669), surnommé l'Anacréon de l'Espagne ; *Francisco de Quevedo* (1580-1645), poëte satirique, l'auteur espagnol qui peut-être a le plus approché de l'esprit français ; l'historien *Zurita* (1512-1581), qui a laissé des « Annales de la couronne d'Aragon » ; *Juan de Mariana* (1537-1624), dont « l'Histoire d'Espagne » jouit d'une grande réputation ; *Antonio de Herrera* (1559-1625), qui a écrit les affaires de son temps ; *Acosta* (1539-1660) et *Antonio de Solis* (1610-1686), célèbres l'un par son « Histoire naturelle et morale des Indes », l'autre par son bel ouvrage sur la « Conquête du Mexique » ; bien d'autres encore. Les artistes étaient nombreux aussi et produisaient en

foule les chefs-d'œuvre : *Juan de Juanès* (1525-1579) le Valençais; *Jose Ribera* (né en 1539) surnommé l'Espagnolet, disciple du Caravage, et *Francisco Zurbaran* (mort en 1662), qui tous deux ont laissé des toiles d'un effet tragique et saisissant; *Esteban Murillo* (1617-1662), fameux par la suavité et l'éclat de ses peintures; *Alonso Berruguete* (1480-1561) peintre et sculpteur, à qui l'on doit le magnifique chœur de la cathédrale de Tolède; *Alonso Cano*, (1601-1667) tout à la fois peintre, sculpteur et architecte comme Michel-Ange; *Diego Velasquez* enfin (1599-1660), le peintre favori de Philippe IV, le plus grand des maîtres de l'école espagnole, dont les œuvres font aujourd'hui la richesse et le principal ornement du Musée royal de Madrid.

La littérature espagnole suivit, quoique tardivement, le mouvement de décadence de la monarchie. Une chose lui avait toujours manqué, même en ses plus beaux jours, le sentiment du goût, la mesure. Déjà *Luis de Gongora* (1561-1627), à l'imitation des Italiens, mettait en vogue ce style affecté et prétentieux qui a pris de lui le nom de gongorisme; tout certes n'est pas irréprochable dans Lope de Véga et dans Alarcon; d'ailleurs, enivrés de leur prodigieuse facilité, ces auteurs écrivaient d'improvisation, dédaignant même de se relire et de se corriger. La corruption du goût fit encore des progrès sous leurs successeurs, et les concetti, les antithèses, le galimatias, infectèrent généralement tous les es-

prits. Les écrivains, même les plus distingués, sacrifièrent plus ou moins à cette manie qui du reste flattait une tendance du génie national. Quevedo, Calderon, pour ne citer que les principaux, abandonnent souvent le langage de la nature pour un jargon précieux et maniéré ; et chose curieuse à noter, c'est ce côté malsain qui, dans l'imitation espagnole ou italienne, a surtout séduit notre jeune littérature. Aux pensées simples, à l'expression juste, à l'enthousiasme vrai succédèrent la recherche, les pointes et l'emphase. Le faux goût envahit la tribune, le théâtre et la chaire.

VI[e] ÉPOQUE

Princes de la Maison de Bourbon.

L'avénement du duc d'Anjou, qui prit comme roi d'Espagne le nom de Philippe V, avait fait naître bien des jalousies et soulevé bien des défiances chez les diverses puissances de l'Europe. Une coalition se forma contre la France et l'Espagne qui comprenait l'Angleterre, la Hollande, la Prusse, l'Empire, la Savoie, le Portugal, le duché de Modène et qui opposa comme compétiteur au nouveau roi l'archiduc Charles d'Autriche, sous le nom de Charles III. Telle fut l'origine de la guerre de la succession. Une flotte anglo-hollandaise, après avoir débarqué l'archiduc

à Lisbonne, s'était au retour emparée de Gibraltar que les Anglais ont gardé depuis; la Catalogne, l'Aragon et Valence se déclarèrent pour le prétendant qui s'établit à Barcelone; en même temps, l'armée portugaise pénétrait par la province de Salamanque jusqu'à Madrid, où Charles III fut solennellement proclamé. Mais tandis que les provinces de l'Est soutenaient l'archiduc, les pays castillans au contraire montraient un inébranlable attachement à la cause de Philippe V. D'ailleurs, à défaut de nombreux renforts, car la France se trouvait engagée elle aussi dans une lutte terrible sur les Alpes, sur le Rhin, aux Pays-Bas, Louis XIV avait envoyé à son petit-fils deux de ses meilleurs généraux, Berwick et Vendôme, dont l'un gagna la bataille d'Almanza (1707), l'autre celle de Villaviciosa (1710) qui fut décisive. A la fin de cette dernière campagne, les alliés ne conservaient plus guère que Barcelone qu'ils évacuèrent en 1713. Pourtant la ville persévérait dans sa rébellion et le maréchal de Berwick dut la réduire par la force; les Catalans, en punition, furent dépouillés de leurs privilèges. Peu de temps après, la paix était signée à Bade (1714) avec l'archiduc Charles, devenu empereur d'Allemagne. Philippe renonçait à Gibraltar, à Minorque, au royaume de Naples, aux présides de Toscane, aux duchés de Milan et de Modène, à la Sardaigne et aux Pays-Bas, mais il restait maître incontesté de son trône et conservait encore d'immenses Etats.

Philippe V avait montré sur les champs de bataille de la valeur personnelle et une certaine capacité, mais il manquait absolument d'énergie; au courage du cœur, il ne joignait pas celui de l'esprit qui donne de la force aux résolutions et du nerf à la volonté. Dominé longtemps par la princesse des Ursins qu'il disgracia en prenant sa seconde épouse, la princesse de Parme, il abandonna tout son pouvoir à cette femme et à son ministre Alberoni qui avait su, à force d'adresse, s'élever de la plus basse condition à la dignité de cardinal. Les intrigues politiques d'Alberoni pour enlever à l'Autriche sa prépondérance en Italie, ôter la régence de France au duc d'Orléans, replacer les Stuarts sur le trône d'Angleterre, n'aboutirent qu'à entraîner l'Espagne dans des guerres désastreuses et le ministre fut congédié. On lui doit du reste d'avoir voulu réformer les dépenses des maisons royales et de l'administration et tenté, par l'introduction de plusieurs belles manufactures, de réveiller chez les Espagnols le goût de l'industrie. Las d'un sceptre qui pesait à son indolence, dégoûté des affaires, Philippe abdiqua en faveur de l'infant Luis et se retira dans son palais de Saint-Ildefonse (1724); mais ce jeune prince qui donnait les plus belles espérances étant mort peu de temps après, Philippe reprit la couronne; la fin de son règne fut marquée par une tentative infructueuse contre Gibraltar que compensa bientôt la prise d'Oran sur les Mores, puis par une guerre

heureuse de quatre ans (1734-1738) pour acquérir à l'infant D. Carlos les Etats de Naples et de Sicile, enfin par de glorieux succès en Amérique où les Anglais voulaient prendre Carthagène. Philippe V mourut d'une attaque d'apoplexie au moment où éclatait la guerre de la succession d'Autriche, à laquelle il prenait part afin d'obtenir pour un autre de ses fils un nouvel établissement en Italie. De ce règne datent la bibliothèque nationale, l'Académie royale de la langue, l'Académie d'histoire, l'Académie de médecine et de chirurgie. Philippe releva les agriculteurs de quelques impôts onéreux et, comme son aïeul, encouragea les lettres et les arts; mais enclin au fanatisme, il continua ou laissa continuer les persécutions religieuses, et sous son gouvernement les tribunaux du saint office firent brûler près de 1,600 personnes sans compter les exécutions qui eurent lieu en Sicile, en Sardaigne et en Amérique.

Ferdinand VI (1746-1759) poursuivit sans grand succès en Italie la guerre commencée par son prédécesseur; cependant, grâce aux victoires du maréchal de Saxe, la paix fut signée et par le traité d'Aix-la-Chapelle l'infant D. Philippe obtint en pleine souveraineté les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla. Dès lors Ferdinand s'occupa de panser les blessures qu'un siècle de guerres presque ininterrompues avait faites à l'Espagne et mérita le surnom de Sage que lui a décerné la reconnaissance des

peuples. Il accorda un pardon général aux proscrits, rendit à la liberté les victimes de l'Inquisition, allégea le poids des impôts toujours croissants jusqu'alors. L'agriculture fut encouragée, l'administration réformée, l'ordre rétabli dans les finances par de sages règlements. Lorsqu'après treize ans de règne il mourut, à quarante-cinq ans, inconsolable de la perte de sa femme, il laissait une marine de cinquante vaisseaux de guerre et un trésor de près de soixante millions, fruit de sa sévère économie.

D. Carlos, roi de Naples, succéda à son frère Ferdinand sous le nom de Charles III. Il suivit d'abord le même système de neutralité que son prédécesseur dans la guerre que se faisaient la France et l'Angleterre; plus tard, cédant aux instances de la France, irrité aussi de la contrebande insolente des Anglais sur les côtes d'Amérique, il signa avec Louis XV une convention dite le « Pacte de famille » qui entraîna une rupture immédiate avec l'Angleterre. Cette guerre ne fut pas heureuse car les Anglais s'emparèrent de Cuba et des Philippines. A la paix de Versailles, l'Espagne céda la Floride à l'Angleterre, mais reçut de la France la Louisiane en indemnité (1763). Charles III qui s'était fait adorer déjà de ses sujets italiens par son administration éclairée et libérale, se donna tout entier aux travaux du gouvernement. Vaillamment secondé par deux ministres de talent, le comte d'Aranda et le marquis de Florida-Blanca, il encouragea divers

établissements utiles tels que les sociétés connues sous le nom « d'Amis de la patrie » et s'occupa spécialement du progrès des arts, de l'industrie et de l'agriculture. Il établit des colonies agricoles, donna de grands soins à l'amélioration des chemins, si mauvais qu'avant lui on ne connaissait aucune voiture publique, creusa des canaux, développa les plantations dans les provinces arides et nues de la Manche et de la Castille, rendit entièrement libre le commerce des grains, créa la banque de Saint-Charles, fonda ou agrandit des manufactures de draps, de toiles, de glaces, d'armes blanches, s'occupa de relever les écoles du gouvernement. Dès 1767 il avait lancé contre les jésuistes, à l'imitation de la France, un édit d'expulsion qui fut appliqué avec la plus grande rigueur. Il s'intéressa aussi beaucoup à la marine de guerre qui en 1788 comptait près de quatre-vingts vaisseaux; la marine marchande s'accrut pareillement. De fait la flotte espagnole joua un rôle important comme auxiliaire de celle de la France dans la guerre d'Amérique (1779-1783); elle échoua devant Gibraltar, mais s'empara de Minorque que le traité de Madrid rendit définitivement à l'Espagne. Elle bombarda aussi Alger à deux reprises, sans pouvoir forcer ce repaire de pirates, et Charles III dut acheter à prix d'argent la paix de la Méditerranée. De sept millions d'habitants à peine qu'elle comptait à l'avénement de Philippe V, l'Espagne, à la fin du XVIIIe siècle, montait à près

de onze ; toutes les branches de la richesse publique avaient doublé ou triplé leurs produits et sous Charles III le revenu public était vingt fois plus considérable que sous Charles II. Rien ne saurait faire mieux que ces chiffres l'éloge des premiers princes de la maison de Bourbon qui, sans être de grands hommes, furent au moins d'honnêtes gens sur le trône, et qui, cherchant sincèrement le bien, secouèrent un peu cet état de marasme et de langueur où était tombée l'Espagne sous les derniers princes de la maison d'Autriche. Par malheur, il faut bien le dire, les progrès n'étaient guère qu'à la surface : le clergé gardait toujours son énorme influence, le peuple ses superstitions, son amour et son besoin du despotisme.

Charles III, dès le début de son règne, après avoir fait constater juridiquement l'imbécillité de son fils aîné Philippe, avait désigné le deuxième, Charles-Antoine, comme héritier présomptif de la couronne d'Espagne et cédé au troisième Ferdinand celle des Deux-Siciles. Charles IV laissa tomber l'une après l'autre les institutions ébauchées par son père (1788-1808). Il ne manquait ni de bonté ni d'instruction, mais ses qualités étaient obscurcies par un mélange de violence et de faiblesse qui faisait tout craindre. Aveuglément soumis à la reine et au favori de la reine, Godoy, qu'il nomma plus tard prince de la Paix, il laissa les abus et la décadence aller leur train et fit imprudemment la guerre à la

France, alors en République, ce qui replongea les finances de l'Espagne dans le désordre d'où Charles III avait commencé à les tirer. L'Espagne dut céder à la France la partie qu'elle possédait de l'île de Saint-Domingue. Cependant l'infant Ferdinand, ennemi déclaré de Godoy, manœuvrait pour renverser le ministre et peut-être même le roi; les choses allèrent si loin que Charles IV ordonna d'arrêter son fils, et ne lui rendit la liberté qu'après lui avoir fait signer l'aveu de sa révolte et l'abandon de ses complices. C'était alors le moment de la grande puissance de Napoléon Ier. Déjà l'alliance de la France avait entraîné l'Espagne dans l'épouvantable désastre de Trafalgar et presque anéanti ses forces maritimes (1805). Les armées impériales débordaient sur l'Espagne pour aller châtier le Portugal de sa condescendance envers l'Angleterre, lorsque des troubles violents éclatèrent à Aranjuez, séjour d'été de la famille royale. Charles IV effrayé abdiqua et l'infant fut proclamé roi sous le nom de Ferdinand VII.

Cependant Napoléon nourrissait sur l'Espagne d'astucieux desseins. Attirés séparément à Bayonne, Ferdinand VII d'un côté, Charles IV et sa femme avec Godoy de l'autre, se livrèrent aux emportements les plus violents, aux récriminations les plus amères. Enfin Ferdinand abdiqua en faveur de son père; Charles IV à son tour céda la couronne à Napoléon qui garda en son pouvoir toute la famille royale

et fit proclamer roi d'Espagne un de ses frères Joseph Napoléon (1808). A la nouvelle de cette perfidie l'indignation fut unanime en Espagne; le 2 mai, une effroyable révolte éclata à Madrid promptement réprimée par les soldats de Murat; mais le signal était donné et en quelques jours l'incendie se propagea d'un bout à l'autre du pays. La guerre de l'Indépendance commençait, lutte mémorable d'un peuple entier contre la plus injuste des usurpations.

Cette guerre comprend sept campagnes (1808-1814), qui peuvent se diviser en trois périodes. Dans la première les généraux français surpris par l'explosion simultanée de la révolte dans toutes les provinces, isolés sur divers points du territoire avec des forces insuffisantes, sont battus (défaites de Dupont à Bailen, de Junot à Vimeiro) et obligés de reculer derrière l'Ebre. Joseph abandonnant Madrid, une junte suprême installée à Aranjuez, les Anglais maîtres du Portugal, la situation devenait grave. Napoléon alors concentre ses armées, envoie en Espagne de vieilles troupes commandées par ses meilleurs généraux (victoires de Victor à Espinosa, de Lannes à Tudela), puis se transporte lui-même sur le théâtre des hostilités et remporte des avantages qui semblent décisifs (victoire de Somo-Sierra, prise de Madrid, 1809). Peu après Soult forçait les Anglais à s'embarquer à la Corogne, Victor était vainqueur à Uclès, Gouvion Saint-Cyr à Molins-del-Rey. Mais bientôt détourné par d'autres entreprises, l'empe-

reur abandonne l'Espagne à des chefs obligés de disperser leurs forces, divisés entre eux et sans cesse affaiblis par la nécessité de renvoyer à l'autre extrémité de l'Europe des soldats qui ne sont pas remplacés. Les ennemis au contraire agissent avec un ensemble admirable; aux troupes espagnoles s'ajoutent les armées anglaises commandées par Wellington et continuellement grossies par de nouveaux renforts. Profitant des fautes politiques de Napoléon plus encore que de leurs succès militaires, elles occupent le Portugal, entrent en Espagne de deux côtés à la fois, (défaite de Marmont aux Arapiles, 1812) refoulent nos soldats vers les Pyrénées (défaite de Jordan et de Joseph à Vitoria, 1813) et pénètrent en France à leur suite pour leur livrer un dernier combat dans les plaines de Toulouse, tandis que Napoléon lui-même est vaincu par la coalition sous les murs de Paris. Telle est en peu de mots la marche des opérations militaires, mais ce serait bien mal rendre le caractère de cette lutte que de se borner aux mouvements stratégiques des armées régulières. Ce qui distingue la guerre d'Espagne, c'est l'intervention des volontaires qui, formés en bandes plus ou moins nombreuses, comme celles des deux Mina, d'El Pastor ou d'El Empecinado, sous le nom de *guérilleros,* firent tant de mal aux armées françaises; c'est ce patriotisme exalté qui mettant à profit les difficultés du pays, multipliant les embuscades, arrêtant les convois, s'en prenant

même aux blessés et aux prisonniers, entretenait l'insurrection dans toute la Péninsule; chaque ville était devenue une forteresse, chaque habitant un soldat, et les glorieuses défenses de Saragosse (1808) et de Gérone (1809), rappelèrent l'antique héroïsme de Numance et de Sagonte. Du reste nulle entreprise n'aura été plus funeste que cette guerre à tous ceux qui s'y mêlèrent. Commencée par un guet-à-pens, terminée par d'immenses désastres, elle a coûté à la France des flots de sang et usé en pure perte ses meilleurs soldats; elle a été le premier insuccès de Napoléon et la principale cause de sa chute; elle a illustré, mais aussi ruiné l'Espagne, écrasée par nos armées, épuisée par ses propres efforts, ravagée par l'avidité des Anglais, ses alliés. Chose plus triste encore, elle a réveillé chez les Espagnols cette férocité, ce goût du sang qui couve toujours au fond de leur tempérament méridional et qui bientôt, à défaut de guerre étrangère, allait chercher carrière dans les luttes civiles.

L'Espagne insurgée avait été gouvernée par les juntes provinciales d'abord, puis par les cortès. Celles-ci enfermées à Cadiz, tandis que les canons ennemis bombardaient la ville et que les obus entraient dans la salle des séances, donnèrent à l'Espagne une constitution libérale et qui, par un curieux contraste avec la haine qu'on portait alors au nom français, rappelle tout à fait le programme de notre grande Révolution; heureuses dans les réfor-

mes civiles, elles aussi comme notre assemblée constituante, se trompèrent souvent dans les questions politiques ; il n'en est pas moins vrai que cette œuvre conçue à la hâte, malgré des lacunes et des imperfections, en reconnaissant les principes les plus importants des gouvernements libres, constituait un réel progrès pour l'Espagne telle que l'avait faite la longue domination d'un clergé fanatique et de rois absolus.

Vers la fin de l'empire, Ferdinand VII rendu à la liberté, quitta avec ses frères le château de Valençay où il avait été retenu prisonnier depuis 1808. Le front étroit et bas, le regard fuyant, les lèvres minces, ce prince que Napoléon avait déclaré tout de suite très-faux, très-bête et très-méchant, ne méritait à aucun titre l'amour et l'admiration que les Espagnols lui avaient voués dans leur enthousiasme patriotique. Il entendait bien gouverner à sa guise, sans la gène d'une constitution; d'ailleurs par une réaction facile à comprendre, la majeure partie des esprits s'écartaient du libéralisme pour revenir aux idées monarchiques; le peuple ne demandait plus que le roi absolu, *el rey neto* ; il fut servi à souhait. Par le manifeste de Valence, Ferdinand VII, sûr désormais de la chute de Napoléon, déclara nul tout ce qui s'était fait en Espagne pendant son absence et refusa nettement de reconnaître la nouvelle constitution; il alla jusqu'à déclarer « coupable du crime de lèse-majesté et comme

tel punissable de mort, quiconque oserait soit par fait, soit par écrit, soit par parole, exciter qui que ce fût à l'observation ou exécution desdits décrets et constitution. » Le pouvoir absolu était rétabli et Ferdinand VII l'exerça de fait jusqu'en 1820, livré à sa *camarilla*, la petite chambre du roi où se trouvaient les favoris, ceux qui faisaient et défaisaient les ministres, réglaient les destinées de l'Etat; tous les partisans un peu connus des idées libérales, furent emprisonnés, condamnés; les divisions territoriales et administratives, votées par les cortès, disparurent et l'on revint aux anciennes provinces avec leurs priviléges; les moines reprirent possession de leurs couvents, le clergé de ses terres exemptes des nouvelles taxes; l'Inquisition fut rétablie à charge surtout de poursuivre les libres-penseurs et les francs-maçons; la tyrannie se doubla partout d'une persécution religieuse qui humiliait ceux qu'elle n'atteignait pas. Ferdinand abolit les décrets rendus par d'Aranda contre les jésuites et rappela dans son royaume ces auxiliaires dévoués du pouvoir absolu. Pendant ce temps l'Espagne était menacée de perdre ses colonies d'Amérique depuis si longtemps son unique ressource et qui avaient profité de la guerre de l'Indépendance pour se détacher de la mère-patrie.

Plusieurs révoltes avaient éclaté, mais sans succès; c'est précisément parmi les officiers de l'armée de Cadiz, réunie pour rétablir dans le Nouveau-

Monde l'autorité de l'Espagne, qu'une nouvelle conspiration se forma. Au jour fixé, un jeune commandant Riego, assemblant son bataillon, lui fit jurer la constitution de 1812. Il est douteux pourtant qu'il eût pu triompher ainsi à lui seul, quand on apprit que l'insurrection avait éclaté également dans les provinces du nord; elle eut bientôt conquis tout le royaume. Si légitime que fût son but, ce soulèvement n'était par malheur qu'une insurrection militaire et inaugurait tristement l'ère des *pronunciamientos* qui ont causé tant de mal à l'Espagne. Le roi, toujours lâche, céda et l'on alla chercher aux galères pour les faire ministres les hommes d'Etat qu'il y avait envoyés; il annonça qu'il convoquait les cortès et sous la pression d'une manifestation publique se déclara prêt à reconnaître la constitution. Humilié, irrité, voyant que l'Autriche avait su étouffer par la force en Italie les idées nouvelles, il espéra de ce jour une intervention étrangère qui, appuyée à l'intérieur par les mouvements des royalistes, pouvait lui rendre le pouvoir absolu. D'ailleurs les libéraux ne surent point se conduire : les excès et les violences se multiplièrent; les cortès donnèrent la présidence à Riego, tandis que des bandes carlistes couraient déjà la campagne. A la suite d'une émeute dans les rues de Madrid (juillet 1820), la défaite de la garde royale et la démission des ministres mirent Ferdinand aux mains du parti exalté qui le retint prisonnier. Les ambassadeurs des puissances deman-

dèrent leurs passe-ports. Bientôt après, malgré l'opposition de M. de Villèle et sous la pression du parti royaliste qui désirait cette guerre avec une égale ardeur des deux côtés des Pyrénées, une armée française commandée par le duc d'Angoulême entra en Espagne pour faire respecter l'inviolabilité des rois. Les ministres libéraux, avec plus de patriotisme que de bon sens, comptaient pour lui résister sur les souvenirs de la guerre de l'Indépendance. Mais devant le duc d'Angoulême tout céda; Madrid ouvrit ses portes, les cortès emmenant Ferdinand s'enfuirent à Séville, puis à Cadiz; enfin la prise du Trocadéro, en face de Cadiz, entraîna la reddition de cette place. En dépit de la promesse d'amnistie qu'il avait jurée, Ferdinand rentré dans Madrid aux acclamations de la foule fut impitoyable; les cortès disparurent, le double joug de la police et de l'Inquisition fut rétabli, Riego fait prisonnier périt sur l'échafaud. Pendant ce temps, l'Espagne, incapable d'envoyer des renforts à ses généraux, perdait successivement le Pérou, le Venezuela, le Mexique qui nommait un empereur, Iturbide; Buénos-Ayres et le Chili s'étaient déjà déclarés indépendants. En vain Ferdinand essaya d'organiser pour reconquérir l'Amérique de nouvelles expéditions : elles échouèrent misérablement. C'en était fait désormais des riches colonies de l'Espagne : dure, mais juste punition de sa conduite à l'égard de cette race américaine qu'elle avait toujours tenue

courbée sous le joug de la plus dure tyrannie.

Cependant le parti apostolique, si étrange que cela puisse paraître, n'était pas suffisamment satisfait de la condescendance de Ferdinand et songeait déjà à lui opposer son frère D. Carlos. Des soulèvements éclatèrent dans les provinces du nord aux cris de Vive Charles V! Irrité de ces tentatives, Ferdinand qui venait d'avoir une fille de sa quatrième femme Dª Maria-Cristina de Bourbon, prit le parti d'abolir la loi salique introduite en Espagne par Philippe V, et rétablit l'ancienne loi de succession castillane qui admet les femmes à la couronne (1830). Malgré les intrigues qui s'agitaient autour de lui, le roi confirma solennellement sa détermination (31 décembre 1832) et peu après il mourait laissant pour régente Dª Maria-Cristina qui prit en mains le gouvernement au nom de sa fille Isabelle II, à la grande joie du parti libéral qui se flattait pour l'avenir du triomphe de ses idées.

Parmi les écrivains célèbres qu'a produits l'Espagne sous la maison de Bourbon, il faut citer en première ligne : *Jeronimo Feijoo* (1676-1764) célèbre par son « Théâtre Critique »; le *Père Isla*, jésuite, (1703-1781) qui traduisit le « Gil-Blas » de Lesage et dont le « Fray Gerundio », destiné surtout à réformer l'éloquence de la chaire, obtint un très-grand succès; *Enrique Florez* (1702-1773), historien érudit, qui commença l'œuvre grandiose de « l'Espagne sacrée » ; *Fernandez de Moratin* (1760-1828), le régé-

nérateur du théâtre espagnol; tout le monde connaît sa charmante comédie : « Et si de las Niñas; » *Ramon de la Cruz* (1731-1805) qui écrivit des saynètes très-goûtées encore aujourd'hui pour le brillant du style et la vérité des caractères; *Tomas de Iriarte* (1750-1791) connu surtout comme fabuliste; et plus récemment *Melendez*, *Gallego*, *Quintana*, tous trois poëtes lyriques. Les beaux-arts se glorifient de *Ventura Rodriguez* (1717-1725), le premier directeur de l'Académie royale d'architecture et surtout de *Francisco Goya* (1746-1826), l'admirable peintre que nul n'a dépassé pour la vérité, la vigueur et l'éclat.

II[1]

La mort du roi fut le signal de la guerre civile. Le parti apostolique s'y préparait depuis longues années. Ce n'est pas que la question de légalité l'inquiétât beaucoup puisqu'il s'était soulevé en 1827 contre le roi légitime, mais il craignait le progrès des idées libérales et s'était juré de les étouffer à tout prix. Nous ne ferons pas l'histoire de cette guerre de sept ans, entretenue par les passions les plus diverses et empreinte d'une impitoyable féro-

1 Consulter pour toute cette dernière partie le livre si bien fait de M. H. Reynald : *Histoire de l'Espogne depuis la mort de Charles III, jusqu'à nos jours*. Paris, 1875.

cité, où se succèdent sans interruption les batailles, les siéges, les surprises, les incendies, les massacres, les fusillades. Les carlistes ont pour généraux le curé Merino, Zumala-Carregui tué bientôt devant Bilbao (1835), le comte d'Espagne, Elio, Gomez, Cabrera comte de Morella, Zariategui, Maroto; — Quesada, Rodil, Cordoba, Espartero le libérateur de Bilbao, Narvaez, O'Donnel, commandent les libéraux. Cependant les ravages du choléra s'ajoutaient aux maux de la guerre et jetaient le trouble dans la population (1834). Pour donner satisfaction à l'opinion publique, le gouvernement avait déjà déclaré libre le commerce des comestibles, divisé l'Espagne en quarante-neuf provinces, proclamé l'égalité de tous devant la loi, aboli la commission chargée de la police secrète et institué une garde nationale; la régente, d'accord avec le conseil des ministres, publia un statut établissant le système parlementaire avec deux chambres; mais le statut ne posait aucune limite au pouvoir royal, n'accordait aucune garantie à la liberté individuelle, se taisait sur la magistrature et sur la liberté de la presse; enfin l'initiative des lois était laissée à la couronne et le gouvernement seul pouvait convoquer les chambres, les proroger, les dissoudre. Ces restrictions n'étaient pas faites pour contenter le parti libéral. Des émeutes sanglantes éclatèrent partout à la fois, à Barcelone, à Saragosse, à Valence, à Murcie; Grenade et Cordoue proclament la constitution de 1812. Un mo-

ment la confiance se rétablit sous le ministère éphémère de Mendizabal qui promettait de combler le déficit et de terminer la guerre en six mois; c'était beaucoup plus qu'il ne pouvait tenir; il tombe et les mouvements révolutionnaires reprennent plus terribles que jamais. La reine, pressée à la Granja par une sédition militaire, est forcée de jurer la constitution.

Naturellement, les carlistes mettaient à profit ces désordres. Pour comble d'infortune, au lieu de l'appui direct de la France et de l'Angleterre qu'il espérait, le gouvernement avait été autorisé seulement à lever chez elles des volontaires. A deux reprises les carlistes poussent jusque sous les murs de Madrid, la première fois avec Gomez (1836), l'année suivante avec Cabrera et D. Carlos lui-même, mais sans autre résultat. Outre qu'il possédait toutes les provinces en deçà de l'Ebre, une bonne partie du reste de l'Espagne était sillonnée par les armes du prétendant; mais les dissensions n'étaient pas moins profondes dans le parti apostolique que parmi les libéraux, et c'est ce qui explique — non moins peut-être que la répugnance de la majorité du peuple espagnol pour les idées représentées par ce parti, — l'insuccès final de Charles V. Bref, les carlistes durent reculer et les campagnes qui suivirent, malgré quelques succès, ne leur furent pas favorables. Enfin Espartero, général en chef des troupes libérales, fut autorisé à s'entendre avec le carliste Maroto qui ne

se sentait plus en sûreté auprès de D. Carlos, et c'est alors que fut signé le fameux *convenio* de Vergara dont voici les points principaux : reconnaissance d'Isabelle II, maintien des *fueros*, conservation de leurs grades aux officiers carlistes. Quoique plusieurs des partisans de D. Carlos, comme Cabrera et Ros de Eroles, n'eussent pas adhéré au *convenio*, ils ne purent soutenir longtemps la lutte avec leurs seules forces, et le 7 juillet 1840 ils passaient en France où D. Carlos les avait déjà précédés. La guerre était terminée après avoir coûté à l'Espagne autant d'hommes que la grande guerre contre Napoléon : quant à l'influence funeste qu'elle avait eue sur les esprits, les événements qui suivirent, tout faits de cupidité, de haine, d'ambitions malsaines et de viles intrigues, ne tardèrent point à le prouver.

En effet le calme ne fut pas de longue durée. En 1837, les cortès s'étant réunies, étaient parvenues à rédiger une constitution qui tout en rappelant celle de 1812 n'en avait pas les exagérations, et promettait de concilier les besoins de la tranquillité publique avec les principes de la liberté; mais à l'occasion d'une loi qui diminuait le pouvoir des conseils municipaux, Madrid prend les armes et la reine-mère est obligée de se retirer en France. Espartero, duc de la Victoire, acclamé régent du royaume, ne tarda pas lui-même, au milieu de tant d'embarras, à devenir impopulaire. Les émeutes appelaient de sanglan-

tes représailles qui empiraient la situation; les cabinets se succédaient sans pouvoir durer; à son tour le régent dut quitter l'Espagne sans avoir répondu à ce qu'on attendait de lui (1843).

On se décida alors à proclamer la majorité de la reine Isabelle dans l'espoir que sa jeune autorité suffirait peut-être à rétablir l'ordre; il n'en fut rien, malheureusement; la dissolution de la garde nationale provoqua des soulèvements terribles sur plusieurs points de la Péninsule et Gonzalez Bravo eut grand'peine à les étouffer. Narvaez qui lui succéda au ministère s'occupa de réformer la constitution de 1837 ; malgré d'importantes améliorations introduites dans les finances, le cabinet penchait ouvertement vers l'absolutisme; il n'en fallait pas davantage pour exciter les mécontentements, mais la répression fut terrible, le sang coula à flots. Autour de la reine s'agitaient mille intrigues, chacun voulant lui trouver un époux. Narvaez qui avait lui aussi son candidat, le comte de Trapani, usé par l'abus de la force, en désaccord avec ses collègues, bon gré mal gré se retira. Ballottée ainsi d'émeutes en *pronunciamentios* et de coups d'Etat en révolutions du palais, l'Espagne malgré ses deux chambres et sa constitution attendait encore un essai loyal du gouvernement parlementaire.

Peu de temps après, à la suite de longs pourparlers, prolongés encore par le mauvais vouloir de l'Angleterre, la reine Isabelle épousa son cousin

l'infant François d'Assise, et l'infante sa sœur D[a] Maria-Luisa-Fernanda, le prince Antoine, duc de Monpensier, fils de Louis-Philippe I[er], roi des Français (1846). La révolution survenue en France le 24 février 1848 et qui coûta le trône à la branche des d'Orléans, eut pour conséquence en Espagne de ranimer les espérances de l'opposition et surtout du carlisme. Mais l'atitude énergique du général Narvaez, devenu de nouveau chef du ministère, triompha de toutes les résistances des partis. L'ordre rétabli à l'intérieur, le cabinet résolut d'envoyer en Italie, de concert avec la France et l'Autriche, une expédition pour rétablir le pape Pie IX, qu'une révolution libérale avait chassé de Rome. Puis, comme le gouvernement de Narvaez, habile, mais despotique, commençait à peser à tout le monde, Bravo Murillo le remplaça à la présidence; il la quittait à peine, quand une émeute démocratique mit en péril la couronne d'Isabelle II (1854). Les chefs en étaient les généraux Dulce et O'Donnel, aidés du parti progressiste. Encore une fois le sang coula dans les rues de Madrid. Espartero appelé au ministère comme progressiste, céda la place au général O'Donnel qui s'y maintint malgré Narvaez. Le nouveau ministre, chef des modérés, rétablit la constitution de 1845, complétée d'un acte additionnel, puis voulant effacer les anciennes dénominations de partis, il travailla à fonder avec ces divers éléments un parti unique : l'union libérale.

D'autre part, pour occuper l'attention publique, sous prétexte de quelques déprédations commises par les Mores aux environs de Ceuta, la guerre fut déclarée au Maroc (1859). L'expédition présentait de grandes difficultés à cause de la nature des lieux et de l'insalubrité du climat; les Espagnols mirent deux mois à franchir la distance de neuf lieues qui sépare Ceutá de Tétuan; il fallait d'ailleurs combattre en marchant. Une action acharnée s'engagea dans la vallée de Castillejos où le général Prim se couvrit de gloire; une autre victoire sous les murs de Tétuan ouvrit aux troupes espagnoles les portes de cette ville et déjà elles se dirigeaient sur Tanger, quand un traité de paix opportunément conclu par O'Donnel les arrêta dans leur marche. Les soldats firent dans Madrid une entrée triomphale; Prim fut nommé marquis de Castillejos, et O'Donnel duc de Tétuan. Dans le même temps, le ministère se rendait maître avec non moins de bonheur d'une insurrection fomentée par les carlistes; profitant de ce que le gouvernement était tout occupé de la guerre du Maroc, le comte de Montemolin, sous son nom de prétendant Charles VI, débarqua sur les côtes d'Aragon à San-Carlos de la Rapita; mais cette tentative échoua. Enfin l'Espagne prenait part avec les cabinets de Paris et de Londres à l'expédition projetée contre la République du Mexique; le général Prim, chef des troupes espagnoles, sut s'en retirer à temps; néanmoins cette

retraite, mal comprise et mal reçue du public, suffit à précipiter la chute du ministère déjà miné par les dissensions intestines de l'union libérale (1863).

Ainsi tombait O'Donnel, après cinq ans passés au pouvoir, sans avoir donné à l'Espagne des institutions qui pussent la garantir de nouveaux désordres. Il avait pourtant administré avec succès et non sans gloire. Il n'avait pas seulement relevé l'honneur national au dehors, il avait au dedans dompté les factions, développé le travail et l'industrie. Les chemins de fer avaient été poussés avec activité et partout se développait une véritable prospérité. La reine en parcourant les provinces avec son jeune fils Alphonse, né en 1857, qui assurait l'hérédité du pouvoir, avait partout recueilli les témoignages de la plus vive sympathie et constaté de grands et sérieux progrès. Malheureusement tous ces succès ne tenaient qu'a un homme; O'Donnel constituait seul son parti, et un membre de l'opposition avait pu dire sans se tromper aux membres de la majorité : « Vous n'êtes que des zéros dont O'Donnel est l'unité. » Lui tombé, sa politique et la plupart des résultats qu'il avait obtenus disparaissaient avec lui.

Pourtant de tous les cabinets qui lui succédèrent, aucun, pas même celui de Narvaez, ne put durer longtemps, et O' Donnel reprit encore une fois la présidence du Conseil. Tandis qu'à l'extérieur il soutenait une guerre contre le Chili, une insurrec-

tion militaire, fomentée par Prim, éclatait dans Madrid; la sévérité qu'il déploya pour la soumettre ruina sa popularité et la cour de nouveau rappela Narvaez, lequel du reste poussa la violence encore plus loin. La mort de O' Donnel (1867), puis celle de Narvaez qui le suivit de près, privèrent la reine des deux hommes qui seuls pouvaient gouverner l'Espagne dans des circonstances aussi difficiles, compliquées encore par l'état vraiment déplorable du trésor. Gonzalez Bravo, nommé président du Conseil, n'était pas de force à porter un tel héritage. Réunis au moins pour le combat, les unionistes, les progressistes, les républicains se préparaient à une attaque commune, et de l'étranger les exilés espagnols entretenaient jusque dans Madrid cette agitation sourde qui précède les révolutions. Quelques mesures intempestives contre des généraux influents, Serrano, Zavala, donnèrent à l'insurrection les chefs militaires qui lui manquaient. Pendant ce temps la reine prenait les eaux dans le nord, à Saint-Sébastien; c'est là qu'elle apprit le soulèvement de Cadiz et de l'Andalousie entière. Les ministres, pris de peur, donnèrent leur démission et passèrent la frontière. En vain le maréchal Concha voulut-il former un nouveau ministère, en vain le marquis de Novaliches lutta-t-il vaillamment au pont d'Alcolea pour les droits de la reine, l'insurrection victorieuse pénétra dans Madrid aux cris de : A bas les Bourbons! Isabelle II, renonçant à la couronne, franchit immé-

diatement la frontière de France (29 septembre 1868).

Ceux qui venaient de renverser Isabelle, ceux qui s'indignaient le plus haut contre ses faiblesses ou ses fautes, c'étaient ceux-là mêmes qui avaient travaillé à la tromper, à la corrompre et qu'elle avait comblés d'argent et de faveurs. Mieux conseillée, elle eût pu faire une bonne reine; elle avait l'intelligence nette et vive, un grand courage, une générosité sans bornes; mais sa destinée fut de ne rencontrer autour d'elle que des traîtres et des ingrats. D'ailleurs l'histoire ne peut pas oublier que sous ce règne l'Espagne est entrée définitivement dans la voie des nations modernes, qu'elle a réalisé des progrès trop lents encore, mais incontestables, au double point de vue moral et matériel; qu'enfin, malgré les agitations politiques et des reculs momentanés, elle a gagné à chaque décade en population, en industrie, en bien-être. La littérature elle-même n'aura pas été sans éclat; en effet, notre révolution romantique avait eu son contre-coup en Espagne comme dans tout le reste de l'Europe. A cette époque appartiennent ou se rattachent : *Angel de Saavedra,* duc de Rivas, poëte épique et dramatique; le comte de *Toreno,* orateur et historien; *Martinez de la Rosa,* poëte et orateur; *Hartzembuch,* critique et dramaturge; puis encore des orateurs : *Alcala Galiano, Donoso Cortès;* des auteurs comiques : *Rodriguez Rubi*, *Breton de los Herreros;* des publicistes : *Espronceda, Larra;* des historiens : *Lafuente*,

Amador de los Rios, Pirala; des romanciers: *Fernan Caballero*, *Trueba, Alarcon*, *Valera;* des poëtes lyriques surtout, *Ventura de la Vega, Jose Zorilla*, *Ramon Campoamor, Manuel del Palacio*. Vers la fin du règne, il est vrai, la politique s'était emparée de tous les esprits, et avait presque stérilisé la veine purement poétique ou littéraire.

III

Les événements qui ont suivi la chute d'Isabelle sont trop près de nous pour appartenir encore à l'histoire, il nous suffira donc de les rappeler en quelques mots. La reine partie, les révolutionnaires se trouvèrent fort embarrassés; les uns, remplis d'illusions libérales, proposaient la République comme forme de gouvernement; mais le pays par tradition, par instinct, est essentiellement monarchique; on convint donc de remettre debout le trône qu'on avait renversé et de se donner un roi; en attendant, le maréchal Serrano avait été nommé régent. Plusieurs candidatures se produisirent, celle du duc de Montpensier repoussée par Napoléon III, celle du prince de Hohenzollern inspirée par la Prusse. Les suites de cette tentative sont connues. Elle fut la cause ou plutôt le prétexte d'une guerre dans laquelle le gouvernement impérial, déjà chancelant, cherchait à retremper sa popularité, guerre folle-

ment entreprise, aussi mal dirigée et qui se termina si tristement pour la France. Prim, ce soldat heureux, avait-il, comme on l'a dit, songé un moment à prendre pour lui-même la couronne de Saint-Ferdinand? Il dut pourtant se contenter du rôle de « faiseur de roi; » par son influence le trône d'Espagne fut offert au prince Amédée, fils de Victor-Emmanuel, roi d'Italie, qui l'accepta sous les plus fâcheux auspices (4 décembre 1870). Le jour même en effet où le prince arrivait en Espagne, Prim mourait frappé par des assassins qui n'ont pas encore été découverts. Trois ans Amédée I[er] gouverna l'Espagne, mais sans se créer des partisans, sans parvenir à faire oublier son titre d'étranger. Aux embarras intérieurs, troubles partiels, révolte de Cuba, les carlistes qui ne connaissent aucun scrupule avaient ajouté les fléaux de la guerre civile. Amédée eut du moins le mérite de rester toujours roi constitutionnel et de se refuser à tout coup d'Etat; alternativement il abandonna le pouvoir aux partis qui obtenaient la majorité dans les chambres, allant ainsi des radicaux aux conservateurs pour revenir aux radicaux, et quand il reconnut l'impossibilité de se maintenir par les voies légales, loyalement il renonça à la couronne (11 février 1873). Le pays se constitua alors en république fédérale, puis en république unitaire sous la présidence successive de MM. Figueras, Pi y Margall, Nicolas Salmeron et Emilio Castelar. Ces hommes, le dernier surtout,

avaient de l'honnêteté et du talent, mais ils manquaient de la pratique des affaires et ils ne tardèrent pas à être débordés par les événements. Une insurrection communiste avait éclaté en Andalousie, d'affreux massacres avaient eu lieu à Alcoy, les intransigeants occupaient Carthagène et se préparaient à s'y défendre. En même temps les carlistes faisaient des progrès inquiétants; ils avaient pris Estella, pillé Cuenca et assiégeaient Pampelune. Dans les premiers jours du mois de janvier, le général Pavia, entrant à la tête de ses soldats armés dans la salle des séances de l'Assemblée, expulse les députés républicains et la dictature est donnée de nouveau au maréchal Serrano. Tant par la force que par les concessions, le gouvernement parvient à dompter l'insurrection fédérale et à recouvrer Carthagène; par contre, dans le nord, Moriones n'avait pu faire lever le siége de Bilbao; Serrano livre à son tour au même endroit, à Somorrostro, une bataille de trois jours sans plus de succès ; il fallut l'arrivée du maréchal Concha avec 20,000 hommes de renforts, pour déloger les carlistes de leurs positions fortifiées; mais Concha lui-même fut tué peu de temps après devant Estella et les opérations se trouvèrent considérablement retardées.

Cependant le parti du prince Alphonse, en faveur de qui sa mère Isabelle avait abdiqué, reprenait peu à peu courage; l'ancienne foi monarchique s'était réveillée. Au mois de décembre 1874, Martinez

Campos et plusieurs autres généraux, entraîn
leurs troupes, se prononcent pour Alphonse XII
est bientôt reconnu par toute l'Espagne. Le je
roi était à Paris quand lui arriva la nouvelle de
proclamation ; il s'empresse d'aller prendre en m
le gouvernement. À vrai dire, la situation de l'
pagne n'avait jamais été plus mauvaise et l'on
croire un moment que ses partisans s'étai
trop pressés de l'appeler sur le trône. C'est à M.
novas del Castillo, l'ancien chef du parti alphonsi
nommé président du Conseil, que revient l'hon
d'avoir, à force d'habileté et d'énergie, consolid
Restauration. Grâce à lui, les affaires de la gu
n'ont pas tardé à changer de face ; pressés de to
côtés par des forces supérieures, délogés de D
rango, de Tolosa, d'Estella, les carlistes ont
contraints de mettre bas les armes et D. Carlos
repasser la frontière (28 février 1876). De plus, to
récemment, une dépêche de la Havane annonç
que l'insurrection cubaine est complétement termi
née. Il s'agit maintenant de relever le crédit de l
nation, de panser les plaies de la guerre, d'introduire dans les différentes parties de l'administration des réformes nécessaires, trop longtemps différées. Puissent les résultats déjà obtenus être un garant pour l'avenir ! Puisse son nouveau gouvernement donner à l'Espagne, après quatre-vingts ans d'agitations stériles, les deux plus grands biens auxquels il soit permis à un peuple d'aspirer : *Otium cum libertate*, le repos et la liberté !


GOLFE DE LION
ESPAGNE
&
PORTEGAL
(Carte physique et politique)
Limites du Portugal et de ses provinces.
Les villes soulignées sont les chefs-lieux des provinces.
Chef-lieu de division militaire.
Nota. Les chiffres placés sous les noms des montagnes et suivis de la lettre m. indiquent en mètres la hauteur de ces montagnes; placés sous une ville, ils marquent la date d'un évènement qu' s'y est accompli.
Gravé par Th. Gobert, rue St. Jacques

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE
DE L'ESPAGNE[1]

SITUATION — LIMITES — DIVISIONS NATURELLES

Bien que partagée politiquement en deux Etats distincts, Espagne et Portugal, la péninsule ibérique forme un tout géographique relié à l'Europe occidentale par l'isthme des Pyrénées. Elle a pour bornes : au nord les Pyrénées qui la séparent de la France et le golfe de Gascogne, à l'ouest l'océan Atlantique, à l'est la Méditerranée, et au sud où le détroit de Gibraltar la sépare de l'Afrique, la Méditerranée et l'océan Atlantique. La ligne de partage des eaux est formée par les Pyrénées depuis le pic de Corlitte jusqu'à la sierra de Séjos, par les monts Ibériens et par la sierra Nevada jusqu'à la pointe de

1. Nous avons mis à profit pour ce petit travail les données de Dussieux, et surtout la *Nouvelle Géographie universelle* de M. Elisée Reclus dont l'intérêt n'a d'égal que l'abondance des renseignements et la justesse des appréciations.

Tarifa; elle divise la Péninsule en deux versants, l'un tributaire de l'océan Atlantique, l'autre de la Méditerranée.

La péninsule ibérique est une haute terre montagneuse ayant la forme d'un tronc de pyramide carrée ; la partie supérieure est occupée par le plateau central de l'Espagne, ou plateau de Castille, et les quatre faces latérales sont représentées par les quatre versants de la Péninsule. Les talus bornant le plateau de Castille sont des plus accidentés et donnent naissance à un grand nombre de contreforts qui traversent et séparent les terrasses dont ce plateau est entouré à sa base. Ces terrasses sont : au nord les Asturies faisant suite aux Provinces Basques, à l'ouest le Portugal, au sud l'Andalousie, à l'est les provinces de Valence, de Murcie et l'Aragon méridional.

Cette configuration de la Péninsule fait comprendre que l'unité politique ait été si longtemps impossible dans ce pays; il était naturel en effet que chaque province, ayant ses frontières propres, tendît à s'isoler des autres régions et à vivre d'une vie indépendante; par contre, on s'explique comment la Castille, grâce à l'avantage que lui assurait sa position centrale, a fini, quoique non sans peine, par fondre toutes ces parties en une monarchie unitaire.

Depuis 1841, l'Espagne est partagée en quarante-neuf provinces; mais ces divisions politiques ne suivent exactement ni les lignes de faîte entre les bas-

sins, ni les frontières entre les populations de dialectes différents. D'autre part, les dénominations anciennes, bien qu'usitées encore, ont souvent varié de nombre et d'extension selon les événements politiques. Nous nous en tiendons par conséquent aux divisions naturelles qui, outre qu'elles nous font mieux connaître la disposition générale du pays, nous permettront aussi d'expliquer l'histoire particulière de chaque région, son climat, le physique, le caractère et les mœurs de ses habitants.

I

PLATEAU CENTRAL

Ce plateau a la forme d'un quadrilatère irrégulier ; il a pour limites au nord les monts Cantabres et les monts des Asturies, à l'est les monts Ibériens, au sud la sierra Morena, à l'ouest des contreforts des sierras d'Estrella et de Portalègre. Il se compose exactement de deux plateaux parallèles séparés par la sierra de Guadarrama et dont le plus élevé est celui de la Vieille Castille au nord ; en même temps il incline de l'est à l'ouest. Il occupe les deux tiers de la superficie totale de la Péninsule et constitue à lui seul cinq des anciennes provinces de l'Espagne : le royaume de Léon, la Vieille Castille, l'Estremadure, la Nouvelle Castille et la Manche.

Trois grands fleuves, aux bassins parallèles l'arrosent, qui débouchent dans l'Atlantique et dont le plus considérable, le Duero (700 kilomètres), sorti des Pyrénées Cantabres, traverse, avant de pénétrer en Portugal, la Vieille Castille et le royaume de Léon; des deux autres, le Tage (1,100 kilomètres) et le Guadiana (800 kilomètres), le premier a sa source dans les monts Ibériens (sierra d'Albarracin) et passe sur le territoire espagnol à travers la Vieille Castille et l'Estremadure, le second, partant des hautes plaines de la Manche, coupe la Nouvelle Castille et l'Estremadure.

Tout ce plateau central est en général d'aspect fort triste et fort monotone, couvert de steppes arides et de montagnes décharnées; même dans les endroits fertiles, l'œil est désagréablement frappé par l'uniformité des cultures et le manque d'arbres absolu. Pourtant le royaume de Léon possède encore un grand nombre de forêts de hêtres dont le fruit sert à faire de l'huile.

Les Castilles renferment d'énormes étendues de terres arables, qui produisent chaque année de grandes quantités de blé; la vigne vient aussi fort bien; il est regrettable seulement que le vin qu'on en tire en général soit si mal fabriqué et si mal soigné. Mais c'est encore l'élève du bétail et la production de la laine qui fait le principal revenu des populations du plateau. L'herbe des hautes montagnes du Léon et de la Vieille Castille sert en été à

nourrir d'immenses troupeaux de moutons mérinos. Ces animaux ne vivent jamais à l'étable et changent de pâturage avec les saisons. A la fin de septembre, ils se rassemblent en grandes troupes et prennent la route du pays *extrême* ou Estremadure ; mais pour remonter vers le nord au commencement d'avril. On comprend quels dégâts ils doivent causer sur leur passage, quelle étendue de terrain aussi est nécessaire à leur subsistance. Passe encore pour la Manche (de l'arabe *manxa*, terre desséchée), dont le sol aride et salé n'acquiert qu'avec les pluies d'hiver une apparence de fertilité; mais l'Estremadure, ce pays de vallées, pourrait être mieux utilisé qu'en pâtis.

Les Castillans, comme on l'a dit, ressemblent à la terre qui les porte. Graves et fiers, même susceptibles, réservés, sérieux jusque dans leurs plaisirs, ils sont aussi sobres, énergiques, pleins d'honneur et de loyauté, braves surtout. Le Castillan est l'Espagnol par excellence. On lui a reproché de l'apathie et de la lenteur d'esprit; cela est vrai surtout des Estremeo s qui vivent depuis longtemps isolés. Malgré la pauvreté de son sol, le Manchego est celui, parmi les habitants du plateau, dont le caractère est le plus ouvert et le plus gai.

Royaume de Léon. — *Léon*, la première ville d'importance que les chrétiens aient reconquise sur les Mores. *Salamanque*, siége d'une université qui fut célèbre au XVIe siècle et qu'on appelait alors

« la mère des vertus, des sciences et des arts. » *Valladolid* (60,000 habitants), l'antique Belad-Oualid des Arabes, fut temporairement la capitale de l'Espagne entière. Université importante. Minoteries, fonderies, tanneries, filatures. Dans les environs est *Simancas*, dont le château contient le dépôt des archives espagnoles.

Vieille Castille. — *Burgos* (15,000 hab.), ancienne capitale de la Vieille Castille, aujourd'hui bien déchue. Le Cid y est enterré ; sa cathédrale, monument ogival du XIIIe siècle, est une merveille de pierre ; les flèches surtout sont d'une légèreté sans rivale. *Soria*, l'ancien fief de Duguesclin ; les ruines de Numance sont dans le voisinage. *Ségovie*, dans une fière position, sur un roc escarpé. L'aqueduc qui lui apporte encore aujourd'hui les eaux des montagnes voisines est le plus beau monument de ce genre que les Romains aient laissé dans la Péninsule. *Avila*, place forte du XVe siècle, admirablement conservée, mériterait de prendre place tout entière dans un musée avec son enceinte énorme, ses tours rondes et sa cathédrale aux airs de forteresse.

Nouvelle Castille. — *Madrid* (400,000 hab.) sur le Manzanarès, capitale de l'Espagne, choisie par Philippe II, dans une position centrale, au milieu d'une plaine aride et sablonneuse, protégée au nord par la barrière du Guadarrama que traversent

les deux cols fameux de Somo-Sierra et de Baños. Point de monuments anciens ou curieux, mais un musée de tableaux comme il n'y en a pas de pareil au monde. Climat assez peu sain; ni commerce, ni industrie; mais la concentration des routes et des chemins de fer, qui tous convergent vers Madrid, lui assure définitivement la prépondérance. A certaine distance au sud, les admirables jardins royaux d'*Aranjuez*, arrosés par le Tage; à l'est, dans un amphithéâtre de rochers arides, le palais-couvent de l'*Escorial*, cette froide masse de granit entassée par Philippe II en l'honneur de sa victoire de Saint-Quentin. *Alcala de Hénarès*, patrie de Cervantès, la ville universitaire qui eut jadis jusqu'à 10,000 étudiants dans ses murs. *Tolède*, « la cité impériale, » très-importante sous les Romains, les Goths, les Arabes et jusqu'à Philippe II; eut un moment 200,000 habitants, en contient à peine 20,000 aujourd'hui. Bâtie sur un socle de rochers; au pied duquel coule le Tage dans un lit encaissé, son aspect est des plus pittoresques. Elle a gardé de son passé de précieux souvenirs : la Puerta del Sol, œuvre des Arabes, la cathédrale datant du XIII[e] siècle et l'Alcazar construit par Charles-Quint; célèbre autrefois par la trempe de ses épées; le gouvernement y possède encore une fabrique d'armes blanches.

Manche. — *Ciudad-Real* est le chef-lieu insigni-

fiant de ce pauvre petit pays, connu bien plus par le roman de Cervantès que par les exploits historiques des fiers chevaliers de Calatrava. *Val-de-Peñas* a des vins renommés; sert d'entrepôt à tous ceux de la contrée. *Almaden*, la mine de mercure la plus riche d'Europe; on en extrait par an plus de 12,000 tonnes.

Estremadure. — Badajoz (25,000 hab.), sur le Tage, ville forte à quelques kilomètres de la frontière portugaise. Siéges fameux de 1811 et 1812. Entrepôt d'échanges entre Lisbonne et Madrid. *Lerida*, la cité principale de la Péninsule au temps des Romains et celle qui a conservé le plus de monuments de leur domination. *Alcantara*, en arabe « le Pont » par excellence, ainsi nommé de celui qui à cet endroit franchit le Tage en six arches et qui est également l'œuvre des Romains. *Baños*, célèbres eaux minérales.

II

BASSIN DU GUADALQUIVIR

Le bassin du Guadalquivir forme une grande vallée inclinée d'une pente égale entre deux versants de montagnes et largement ouverte du côté de la mer ; en dehors de ce bassin, certaines parties

de l'Andalousie déversent leurs eaux, soit dans le Guadiana, soit dans l'estuaire de Huelva, ou directement dans la Méditerranée.

Entre le bassin du Guadalquivir et celui du Guadiana, court le prolongement de la sierra Morena ou « Montagne noire » qui forme le talus méridional du plateau de Castille. Ce nom lui vient des pins et autres arbres au sombre feuillage qui garnissent ses pentes; elle est traversée par le col de Despeña-Perros (Précipite-chiens) où passe la grande route de Madrid à Cadiz. A l'orient, la terrasse de l'Andalousie est bornée par la sierra Nevada qui sépare le basssin du Guadalquivir du versant de la Méditerranée. C'est encore une suite de hauts plateaux dont les principaux sont le plateau de Grenade et le massif des Alpujarras (Monts des Pâturages) où les derniers des Mores s'étaient retirés. Le plus haut sommet est le Mulahacen, situé entre ces deux plateaux et élevé de 3,554 mètres.

Contrairement aux fleuves du plateau de Castille, le Guadalquivir (583 kilomètres) descend vers la mer par une pente douce graduellement ménagée; bien avant son embouchure son cours se ralentit, son lit s'élargit et se divise, et de là ce nom d'*Oued-el-Kebir*, « le Grand Fleuve, » que les Arabes ont donné à l'ancien Bétis des Romains. Seul des fleuves d'Espagne, le Guadalquivir a l'avantage d'être navigable une assez grande distance de l'Océan et les bâtiments de deux cents tonneaux remontent jusqu'à

Séville, à 100 kilomètres de la mer. Quant aux autres rivières de l'Andalousie, le Guadalete qui se déverse dans la baie de Cadiz n'a pas de profondeur, l'Odial et le Rio-Tinto qui débouchent dans l'estuaire de Huelva sont de simples torrents.

Il s'en faut de beaucoup que toutes les parties du bassin soient aussi riches et aussi fertiles qu'on l'admet généralement. Là encore, en maint endroit, à l'est de Jaen, autour d'Ecija, « la poêle à frire » de l'Espagne, se trouvent de véritables steppes où toute culture est impossible ; le manque d'eau en est la cause, la sécheresse de l'atmosphère, l'action des vents qui soufflent en certaines saisons. En revanche, partout où la terre est arrosée, la végétation est merveilleuse et l'agriculture obtient des résultats inouïs. Grâce à son climat presque tropical, l'Andalousie peut joindre aux cultures des zones temperées, toutes les productions des pays chauds : la soie, l'olive, l'orange, le citron, le limon, la grenade, les dattes, les bananes, et dans la région la plus chaude, sur le littoral de la province de Malaga, le coton, la cochenille, l'indigo, le poivre, le cacao, le café, la canne à sucre. Du temps des Arabes, les moulins à sucre étaient nombreux sur toute la côte méditerranéenne jusqu'à Valence ; cette industrie se relève de jour en jour. Le nord de l'Andalousie produit aussi de grandes quantités de blé et d'autres céréales, qu'on pourrait facilement décupler ; le sud a ses vins fameux qui empruntent

aux campagnes voisines de Jerez, ce nom de *Scherry* sous lequel on les expédie pour les marchés d'Angleterre. Alméria nourrit des bêtes à corne, Huelva des porcs, Jaen des mulets, Séville et Cadix de magnifiques chevaux. Enfin les gisements de toute sorte, fer, plomb, cuivre, argent et houille, les carrières de marbre et d'albâtre, n'attendent la plupart que d'être exploités.

Les Andalous ont mérité d'être appelés les Gascons de l'Espagne, et en effet ils sont en général bruyants, bavards, fanfarons, pompeux dans leurs discours; pourtant ceux des montagnes, autour de Jaen, au nord de Cordoue, seraient plus graves, plus réservés; avec cela intelligents et fort spirituels, — certain genre de plaisanterie en Espagne s'appelle *andaluzade;* — pleins de goût pour l'éloquence, la poésie, les beaux arts, peu portés par contre vers les choses abstraites, galants sans débauche, paresseux aussi, dit-on, mais cette indolence a son excuse dans la rigueur de leur climat et la modicité de leurs besoins. Au physique ils sont presque tous grands, nerveux, bien découplés: les femmes surtout ont une réputation de beauté complétement justifiée.

Andalousie. — *Cordoue* (45,000 hab.) sur le Guadalquivir, ancienne capitale des califes d'Espagne qui en avaient fait une magnifique cité, recèle encore, au centre de ses rues étroites aux *patios* parfumés, sa *mezquita* aux mille colonnes, le chef-

d'œuvre de l'art religieux des musulmans. *Belmez*, bassin houiller. *Montilla*, vins renommés. *Séville* (90,000 hab.) l'Hispalis des Romains, a joui d'une grande importance commerciale au temps où elle était le siége du tribunal des Indes ; exporte encore beaucoup de blé. Ses principaux monuments sont l'Alcazar, la maison de Pilate, la Tour de l'Or et surtout la cathédrale immense, dominée par la Giralda, haute tour arabe. La vie est très-agréable à Séville et la population fort gaie. En face *Santiponce*, petit village bâti sur les ruines de l'ancienne Italica, patrie de Trajan, d'Adrien et de Théodose. *Cadiz* (65,000 hab.) fondée par les Phéniciens, port de guerre et de commerce, à l'extrémité septentrionale de la presqu'île de Léon. La rade est vaste et bien protégée des vents. Le mouvement général du commerce a été de 587,000 tonnes en 1874 et le produit de la pêche atteint en moyenne près d'un million de kilogrammes. Riches salines aux environs. *San Lucar de Barameda* garde l'embouchure du fleuve ; c'est de là qu'est parti Magellan en 1519 pour faire le tour du monde. *Jerez de la Frontera* (35,000 hab.), sur le Guadalete, immenses celliers ou « bodegas » appartenant à des compagnies anglaises. *Jaen*, dans une admirable situation n'a rien perdu de sa très-curieuse physionomie moresque. *Linarés* (40,000 hab.), mines et fonderies de plomb en pleine activité. *Huelva*, riches mines de cuivre, dites de Rio-Tinto. *Palos*, petit port, aujourd'hui envasé, où s'embarqua Chris

tophe Colon en 1492. *Gibraltar* (20,000 hab.), possession anglaise depuis 1704, située sur un rocher terriblement fortifié en face de la côte africaine; station militaire et entrepôt de commerce extrêmement actif : le mouvement du port a été en 1873 de 9,031 navires jaugeant ensemble 2,431,800 tonnes.

Royaume de Grenade. — *Grenade* (65,000 h.), la « Damas de l'Occident, » la « Reine des cités, » comme disaient les Arabes; fut sous leur domination très-riche et très-industrieuse; elle comptait alors 400,000 habitants et 60,000 maisons. Il lui reste encore l'Alhambra, le « Palais Rouge, » tout entouré en effet de vastes murs et de hautes tours de briques, mais dont les salles à l'intérieur témoignent d'une élégance et d'une richesse inouïes; il lui reste aussi sa *Vega*, véritable « Vallée du Paradis», étonnante de fraîcheur et de fertilité. *Alhama* et *Archena*, eaux thermales très-fréquentées *Almeria* (27,000 h.) exporte beaucoup de minerai en France et en Angleterre; très-importante autrefois par son commerce avec l'Afrique qui commence à renaître grâce au voisinage d'Oran. *Malaga* (100,000 h.) « l'Enchanteresse », devenue par l'excellence de son port et la richesse de ses campagnes, la ville la plus peuplée de l'Andalousie. On estime à 500 millions en moyenne le bénéfice net que rapporte aux Malagueños la fabrication du sucre. *Antequera* (30,000 h.), sert d'intermédiaire aux échanges entre Malaga et

la vallée du Guadalquivir. *Carratraca* et *Fuente de Piedra*, eaux minérales.

III

PARTIE MÉRIDIONALE DU VERSANT MÉDITERRANÉEN

De ce côté les talus du plateau central s'abaissent avec une extrême rapidité; on passe presque sans transition des rigueurs des terres froides au climat énervant des pays chauds. Trois séries de contreforts, détachés du double système de la sierra Nevada et des monts Ibériens, marquent la division entre les trois bassins du Segura, du Jacar et du Guadalaviar. Le premier, sorti de la sierra Sagra, arrose le royaume de la ville de Murcie, les deux autres descendus de la sierra d'Albarracin, traversent le royaume de Valence. Ces petits fleuves se ressemblent tous par l'âpreté de leurs hautes vallées; le Segura surtout a plusieurs chaînes de montagnes à franchir avant d'arriver dans la plaine de Murcie; du reste mal alimentés par les pluies, épuisés par l'évaporation, ils n'apportent aux terres inférieures qu'une faible quantité d'eau.

Le royaume de Murcie est la partie de l'Espagne où il pleut le moins. Dans le bassin du Segura, le climat est complètement africain; aussi, plus encore

qu'en Andalousie, le sol se prête-t-il à merveille à l'acclimatation de toutes les cultures exotiques : par malheur, presque partout l'eau manque. Il a fallu que l'homme s'ingéniât pour remédier à la nature ; l'eau des rivières et des torrents soigneusement recueillie, détournée, puis déversée dans des conduits d'irrigation, va porter dans les campagnes la fécondité et la vie ; mais ce sont encore les Valençais qui connaissent et pratiquent le mieux cette science de l'arrosage dont les Mores leur ont transmis le secret. La carte spéciale de la plaine ou *huerta* de Valence ressemble à une toile d'araignée, tant elle est sillonnée de canaux et de rigoles ; chaque cultivateur a droit à une certaine quantité d'eau, parfaitement déterminée, et toute fraude est sévèrement punie par un tribunal spécial. Aussi quelle vigueur, quel éclat de végétation ! Les tiges de maïs atteignent jusqu'à huit mètres de hauteur, les mûriers donnent quatre récoltes à l'année et l'on fauche l'herbe huit ou neuf fois.

Le riz est cultivé avec grand succès dans la province de Valence ; l'oranger donne aussi de gros revenus ; c'est l'arbre-type de Valence ; on en rencontre des bois entiers qui produisent par millions ces oranges exportées et vendues ensuite sur nos marchés avec leur nom de provenance. Puis viennent les mûriers, la cochenille, les melons fort renommés, le vin, les olives, le blé, le maïs et les fèves ; sur les hautes terres des deux provinces on récolte le sparte, la

même plante que notre *alfa* d'Algérie, qui sert à faire des cordes et surtout du papier; il s'en expédie en Angleterre de grandes quantités. Peu de bestiaux, car toutes ces cultures ne laissent guère de temps ni de place pour l'élevage. Alimentée par la manipulation des produits comme eaux-de-vie, vins, huiles, raisins secs, l'industrie est florissante; les soies, les tissus de fil et de chanvre, les draps, les savons, les faïences (*azulejos*), occupent beaucoup de bras. Les gisements miniers dans les montagnes du littoral se comptent par centaines, mais ceux de plomb argentifère sont les seuls exploités.

Les habitants de Murcie ont la réputation d'être nonchalants, graves, froids, même rancuniers; ils ne dansent pas, ils ne rient pas; ils n'ont donné à l'Espagne aucun homme remarquable. Quant aux Valenciens, ils sont au contraire très-laborieux, actifs, ingénieux, très-gais aussi, fous de la danse où ils excellent. Leurs deux grands défauts sont d'aimer la dépense et de tirer à tout propos leur *navaja* ou long couteau, ce qui amène fort souvent mort d'homme. Enfin par son costume, par ses idées, par ses mœurs, par son langage même qui est le *limousin*, notre ancienne langue d'oc, le Valencien diffère essentiellement du Castillan. Le type de la race est généralement beau; les femmes sont fort gracieuses.

Royaume de Murcie. — *Murcie* (55,000 hab.),

rues peu animées, édifices sans beauté; dans sa *huerta* si bien cultivée, les bâtiments d'exploitation présentent un aspect misérable. *Carthagène* (25,000 h.) fondée par les Carthaginois, agrandie par les Romains; les souverains d'Espagne à leur tour ont voulu en faire une station maritime de premier ordre, mais aujourd'hui, faute d'argent, arsenaux, chantiers, magasins, tout reste abandonné ; depuis cent ans la population a diminué des deux tiers.

Royaume de Valence. — *Valence* (110,000 h.) la ville du Cid, a gardé comme les habitants eux-mêmes un caractère original. Son monument le plus curieux est la *Lonja de Seda*, ou Bourse de la Soie, gracieux édifice du xve siècle. Sa promenade de l'Aléméda qui longe le Guadalaviar serait peut-être la plus belle de l'Europe. Le port artificiel, le *Grao*, à 4 kilomètres de la ville, rivalise avec celui de Cadiz. *Murviedro* (Muros-Viéjos) a tiré son nom des ruines de Sagonte ; ces ruines du reste n'ont plus rien d'imposant. *Alicante* (31,000 hab.), un des ports les plus commerçants de l'Espagne ; depuis l'achèvement des voies ferrées, c'est par Alicante que Madrid se trouve le plus rapprochée de la mer. Grande fabrique de cigares et de cigarettes. *Alcoy*, ville industrielle importante. *Elche*, fameuse par sa forêt de palmiers tout à fait unique en Europe.

Iles Baléares. — Le groupe des Baléares se

rattache géographiquement à la péninsule ibérique et la direction de ses sommets est celle des montagnes de Murcie et de Valence; grâce à leur position excentrique, ces îles n'ont pas eu à souffrir d - rectement des dernières guerres civiles; aussi, par rapport à leur faible superficie (4,177 kilomètres) sont-elles une des provinces espagnoles les plus peuplées. Leur nom, tiré du grec, serait venu, paraît-il, de l'adresse des indigènes à manier la fronde.

Ibiza n'est séparée du continent que de 8 kilomètres. La capitale, très-curieuse d'aspect, ancienne colonie carthaginoise, s'élève sur la côte méridionale. Au sud est l'île plus petite de *Formentera.*

Mallorca, Mayorque, la Grande Baléare, est la seule île du groupe qui ait une véritable sierra. Le sol est en général bien mieux exploité que dans le reste de l'Espagne; aujourd'hui la population est trop à l'étroit et l'excédant émigre en Algérie ou dans les Antilles espagnoles. Mayorque fournit à l'exportation des céréales de première qualité, des vins délicieux, des légumes, des huiles, des fruits, des oranges surtout. La capitale *Palma* (40,000 hab.) est une ville populeuse et animée. Les Juifs convertis y habitent encore un quartier séparé sous le nom de *Chuetas*; ils possèdent du reste les grandes fortunes de l'île. *Alcudia*, de l'autre côté de la chaîne, occupe une excellente position maritime; par malheur elle souffre du mauvais air et du manque d'eau. Au sud de l'île est le fameux îlot de *Cabrera* où le cli-

mat, la maladie, la faim, la soif, firent périr tant de soldats français pendant les guerres de l'empire.

Menorca, Minorque ou la Petite, à 25 kilomètres de Mayorque : l'absence de sierra rend le sol plus sec et moins fertile. Elle aussi a deux capitales, à ses deux extrémités opposées : *Ciudadela*, en face de Mayorque, mais n'ayant qu'un mauvais hâvre; *Port-Mahon* (15,000 hab.) qui porte encore le nom de son fondateur carthaginois et qui possède un admirable port naturel; elle est du reste bien déchue de son activité commerciale depuis que les Anglais l'ont abandonnée en 1802.

Le climat des Baléares diffère peu de celui du littoral de Valence; il est seulement, sauf à Minorque, plus doux et plus salubre. Les habitants sont bruns, bien faits, les femmes fort belles se font remarquer par leur figure expressive; on les dit réservés, âpres au gain, et surtout ignorants, point méchantes gens pour cela. Ils parlent l'ancien limousin ou catalan.

IV

BASSIN DE L'ÈBRE

La vallée de l'Ebre, comme le bassin du Guadalquivir est, dans sa partie moyenne, nettement sépa-

rée du reste de la Péninsule et forme une large dépression entre les plateaux intérieurs et le système pyrénéen ; elle a pour limites au nord les monts Cantabres et les Pyrénées continentales, la barrière naturelle la plus forte qui existe en Europe (pic de Nethou 3,404 mètres, mont Perdu 3,351 mètres), au sud et au sud-ouest les monts Ibériens, jusqu'au nœud d'Albarracin d'où se détachent la sierra de Almenara et la muela de Arès qui forment le talus de la terrasse d'Aragon et de Catalogne et sont séparées entre elles par le fameux défilé de las Armas. Le système des montagnes du littoral catalan continue exactement celui des côtes de Valence : c'est de ce système que dépend au nord la superbe arête du Montserrat portant encore les restes d'un couvent qui fut l'un des plus célèbres de la chrétienté.

L'Ebre serpente au fond de la dépression du bassin, perpendiculairement au rivage de la Méditerranée où il doit aboutir. Parti d'une haute vallée des Pyrénées cantabres, il ne prend vraiment l'aspect d'un fleuve qu'à la sortie des plaines de Navarre. Successivement, l'apport de plusieurs affluents vient compenser les pertes que lui font subir les canaux d'arrosage ; le Segra surtout est si important, qu'il eût mérité de donner son nom au tronc commun du fleuve, si, au lieu de longer comme il fait la base des monts de Catalogne, il eût coulé dans l'axe de la plaine d'Aragon. Dans la dernière partie de son cours, rencontrant les monts de Catalogne,

l'Ebre est contraint à de longs détours avant de percer l'obstacle et d'atteindre la mer ; les sables qu'il charrie ont formé à son embouchure un delta qui s'avance de 24 kilomètres dans la Méditerranée : c'est à droite du delta et dans le petit port de refuge des Alfaques, que s'ouvre le canal de San-Carlos de la Rapita (14 kilomètres), creusé à travers les terres basses du fleuve.

Quoique formant ensemble une des régions naturelles de l'Espagne, la Catalogne et l'Aragon diffèrent sensiblement, tant par l'aspect du sol que par le caractère des populations. L'Aragon, pays de plaines, entouré de montagnes, devait porter surtout des agriculteurs et des pâtres. Le blé, l'orge et le maïs s'y trouvent un peu partout, l'olivier à Saragosse, la vigne à Huesca, à Barbastro, etc., mais la fabrication du vin est si défectueuse qu'en certaines localités on ne peut guère le conserver plus de six mois ; la production du chanvre est aussi fort abondante, et les laines du pays, fines et longues, sont fort recherchées. Néanmoins, la majeure partie du territoire, toujours par le manque d'eau, ressemble à un vaste désert. Bien des rivières se perdent qu'on pourrait utiliser. Les mines, fort nombreuses et de toutes sortes, sont à peine exploitées.

Pays de montagnes et de vallées ouvrant sur la mer, la Catalogne devait au contraire se peupler de marins et joindre à ses richesses naturelles les profits du commerce et des échanges. Elle aussi récolte en

abondance le vin, l'huile et les fruits, car elle est rafraîchie sans cesse par les brises on les pluies venues de la mer; mais sa principale source de richesse est dans l'industrie qui fournit à l'exportation une foule d'articles, tels que tissus de laine et de coton, draps, toiles, étoffes de soie, dentelles, verre, cuir, papier, savon, bouchons de liége, eaux-de-vie. Les mines de houille, de sel gemme, de plomb, de fer, de cuivre, d'étain, les carrières de marbre donnent aussi de gros revenus.

Les Aragonais sont en général orgueilleux, hautains, superstitieux, routiniers, mais à ces défauts se joignent de réelles qualités; ils ont du bon sens, de la franchise, un courage à toute épreuve : peu de peuples ont su plus héroïquement que celui-ci défendre leur indépendance. Le Catalan est orgueilleux lui aussi, mais d'une autre façon; aussi loquace que ses voisins le sont peu, d'imagination vive et pénétrante, enthousiaste, bruyant, brusque même, l'activité constitue le fond de son caractère; âpre au gain et travailleur infatigable, où qu'il aille, il est à peu près sûr de faire fortune; en politique, très-jaloux, comme l'Aragonais, de son indépendance pour laquelle il a soutenu des luttes terribles. De toutes les cités de la Péninsule, Barcelone est celle dont l'histoire compte le plus d'insurrections armées.

Aragon. — *Saragosse* (60,000 hab.), la Colonia

Cæsarangusta des Romains, sur la rive droite de l'Ebre; fameuse par son siége de 1809; possède comme les cités de l'Andalousie son Alcazar moresque, aujourd'hui caserne, et comme Pise, sa tour penchée du XVIe siècle. Plus encore que la cathédrale, c'est la basilique de Notre-Dame du Pilier, (*del Pilar*) qui attire les fidèles. *Huesca,* l'ancienne Osca, au milieu d'une vaste plaine irriguée. *Jaca,* jadis capitale du royaume de Sobrarbe qui fut lui-même le berceau de la monarchie aragonaise; est restée une ville du moyen âge. On en peut dire autant de *Téruel,* qui rappelle tout à fait Avila ou Tolède; riches mines de soufre aux environs. *Panticosa,* eaux sulfureuses.

Catalogne. — *Barcelone* (200,000 hab.), seconde ville de l'Espagne; défendue et surveillée par le fort de Monjuich; très-gaie du reste, très-animée; ses quartiers neufs, ses grandes avenues bordées de maisons hautes, ses cafés somptueux, lui ont valu le nom de « nouveau Marseille; » magnifique promenade de la Rambla; jolies villas aux environs. Le port est exposé aux vents du sud et manque de profondeur; néanmoins le mouvement commercial s'est élevé en 1867 à deux cent soixante-sept millions. La province de Barcelone est le grand atelier où se fournit l'Espagne de tous les produits de l'industrie moderne; elle possède à elle seule les deux tiers des machines à vapeur qui fonctionnent dans la Pénin-

sule; l'industrie du coton est surtout florissante, et n'occupe pas moins de 110,000 ouvriers. Il faut citer parmi les principales villes manufacturières autour de Barcelone : *Igualda, Manresa, Vich, Mataro* et *Olot*. *Lérida,* position très-forte au débouché des vallées pyrénéennes; l'ouverture du chemin de fer de *Gérone* à Perpignan lui assure une nouvelle prospérité. Au nord de Lérida, enclavée dans les Pyrénées, se trouve la république d'*Andorre;* peuplé de 6,000 habitants environ, ce petit territoire se régit selon ses propres lois, moyennant une légère redevance à la France et à l'évêque d'Urgel. En général les Andorrans sont intelligents et fins; ils vivent surtout de contrebande. *Tarragone,* qui a donné son nom à l'Aragon, très-florissante autrefois à cause de sa situation en face de Rome; la ville nouvelle est presque entièrement bâtie de fragments antiques. *Tortose,* la dernière cité que baigne l'Ebre; manque d'un bon port sur la Méditerranée.

V

PAYS BASQUE

Les provinces basques et l'ancien royaume de Navarre appartiennent tout à la fois au bassin du golfe de Gascogne et à celui de l'Ebre; c'est donc là encore une région distincte à laquelle on peut joindre

la province de Logroño, qui politiquement dépend de la Castille, mais est située sur le versant septentrional du grand plateau, dans le bassin de l'Ebre.

Tout le pays basque n'est qu'un dédale inextricable de montagnes et de collines; en effet, tandis que la chaîne des Pyrénées, du côté de la France, se termine assez brusquement, du côté de l'Espagne au contraire, les hauteurs se multiplient et occupent une étendue de 60 à 80 kilomètres. Ces hauteurs, prolongements pour la plupart des divers systèmes de l'Aragon, se mêlent, s'entre-croisent et rattachent les massifs pyrénéens au plateau de Castille. La chaîne médiane des Pyrénées a perdu l'aspect des grandes montagnes et son élévation moyenne ne dépasse plus 1,000 mètres. Distinguons pourtant dans ce labyrinthe à l'est la vallée du Nervion ou Ibaizabal qui traverse Bilbao; à l'ouest la vallée du Baztan qui passe par Elizondo et, prenant ensuite le nom historique de Bidassoa, sert de limite dans la partie inférieure de son cours à la France et à l'Espagne et vient jeter ses eaux dans l'estuaire de Fontarabie; plus bas encore les massifs des Amezcuas et du Carrascal, célèbres dans l'histoire des guerres civiles. Quant à la province de Logroño, toutes les chaînes qui la parcourent sont des contreforts extérieurs du plateau castillan.

En plusieurs endroits, et principalement sur le versant de l'Ebre, les pentes sont nues, arides, déboisées; mais dans le pays basque et la Navarre oc-

cidentale où les pluies tombent fréquemment, le paysage est charmant de verdure et de fraîcheur. Le climat se rapproche tout à fait de celui de l'Irlande et des Pays-Bas; un peu trop humide peut-être, il est en même temps très-salubre et très-doux et convient parfaitement à la production agricole. La Navarre, les provinces basques, et la double Rioja, l'Alavaise et la Castillane, qui s'étend sur la rive gauche de l'Ebre, sont parmi les contrées les plus riches de l'Espagne, en blés, en vins, en huiles, en bestiaux. Ce qui le prouve bien, ce sont ces interminables guerres civiles qu'elles ont pu soutenir avec leurs seules ressources contre les forces de l'Espagne entière. La Navarre donne encore des olives, du lin, du chanvre, et fabrique de la farine ; la Bizcaye porte des arbres à fruits, beaucoup de maïs surtout; l'Alava est très-fertile dans sa partie qui confine à l'Ebre, le reste est presque entièrement couvert de bois; enfin le Guipuzcoa, sans négliger l'agriculture, est la plus industrieuse des trois provinces sœurs. D'autre part, la Bizcaye et le Guipuzcoa ont produit de tout temps d'excellents marins et la pêche est un de leurs meilleurs revenus; il faut y ajouter celui de leurs mines de fer (Somorrostro en Bizcaye, Mondragon en Guipuzcoa) dont l'exploitation s'est accrue depuis quinze années dans des proportions considérables.

La plupart des Basques ont le front large, le nez droit, la bouche et le menton nettement dessinés, le maintien noble, la taille bien proportionnée; les

femmes surtout se distinguent par la pureté de leurs traits et une élégance naturelle que n'altère même pas le dur travail de la terre. Descendant des anciens Ibères, le Basque n'a pas de frères dans la foule des autres hommes. Jusqu'à ce jour il avait conservé à peu près intacts ses *fueros* ou lois particulières et son langage qu'on n'a pu rattacher à aucun idiome connu; mais voici qu'un décret récent, en représailles de la part qu'ont prise les Provinces à la dernière guerre civile, vient de leur enlever leurs *fueros* comme on avait déjà enlevé les siens à la Navarre en 1841; poussés par la soif d'aventures et par l'horreur de la conscription, les Basques eux-mêmes émigrent en grand nombre dans le Nouveau-Monde. Peut-être ce petit peuple, qui porta si haut le respect de la personne humaine et l'amour de la liberté, méritait-il une meilleure destinée!

Les Basques sont sobres, agiles, robustes, laborieux, tenaces en leurs résolutions, brefs en leurs discours, hospitaliers, loyaux, courageux, impatients de tout joug et de toute violence. Caractères simples et naïfs, très-dévoués aussi à la religion, ces pauvres paysans se sont laissé entraîner à deux reprises par le clergé dans une croisade où ils avaient tout à perdre. Les Navarrais seraient plus sombres, plus fermés que leurs voisins de Bizcaye; le type de la race semble aussi bien moins pur chez eux; ils font du reste également d'excellents travailleurs et de vaillants soldats.

Navarre. — *Pampelune* (22,000 hab.), place forte souvent prise et reprise; toute la campagne environnante est fort bien cultivée. *Olite* qui, plus heureuse que sa voisine *Tafalla*, a conservé les ruines de son ancien palais des rois de Navarre. *Estella*, la ville sainte, la Mecque du carlisme.

Logroño. *Logroño* (12,000 hab.), commande le passage de l'Ebre; *Calahorra*, fort ancienne ville, patrie de Quintilien.

Alava. — *Vitoria* (14,000 hab.), ville commerçante et industrielle, sur la ligne du chemin de fer de Bayonne à Madrid; entrepôt d'échanges entre les provinces basques et la Castille.

Bizcaye. — *Bilbao* (30,000 hab.), commerce actif avec le Nouveau-Monde et l'Angleterre. En 1872, l'exportation du minerai de fer dépassait déjà 500,000 tonnes. D'opinions libérales, Bilbao est célèbre par les quatre siéges qu'elle a soutenus victorieusement dans les deux guerres carlistes. *Guernica*: là se trouve le chêne fameux à l'ombre duquel, de temps immémorial, se tient l'assemblée générale de la seigneurie de Bizcaye. *Bermeo* et *Lequeitio*, ports de pêche très-animés.

Guipuzcoa. — *Saint-Sébastien* (15,000 hab.), port de trafic et place de guerre; une des plus belles

plages du monde qui attire chaque été un nombre considérable de baigneurs. *Pasages*, immense port naturel, qu'on a laissé s'envaser, mais d'où partaient autrefois des flottes entières. *Azpeitia*, où naquit saint Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des jésuites. *Arechavaleta* et *Cestona*, eaux minérales fréquentées. *Vergara*, où fut signée la convention qui mit fin à la première guerre carliste. *Fontarabie*, en vue de la France, autrefois place de guerre importante, aujourd'hui déchue et détrônée par *Irun*.

VI

VERSANT DE LA MER CANTABRIQUE.

Confinant à l'ouest au pays basque, cette nouvelle région se compose d'une bande de terre fort étroite relativement à sa longueur et aussi fort accidentée; de là vient le nom de « Montaña » qu'on donne d'ordinaire au district de Santander, le plus voisin de la Bizcaye; plus loin s'étendent les Asturies proprement dites, et enfin à l'angle nord-ouest de l'Espagne l'ancien royaume de Galice formant un quadrilatère à peu près parfait.

Le relief du district de Santander est surtout singulier; très-rapides du côté qui s'incline vers la mer de Gascogne, les Pyrénées cantabres s'appuient du

côté du midi aux terres hautes où l'Ebre commence son cours ; à certains endroits même le passage du plateau dans la région du littoral se trouve presque à niveau, ainsi au col de Reinosa que l'on a utilisé pour la construction du chemin de fer de Madrid à Santander; cette disposition des lieux qui offrait aux Castillans, un débouché naturel de leur commerce vers la mer, ne pouvait leur échapper; aussi, bien que la « Montagne » soit géographiquement l'intermédiaire nécessaire entre le pays basque et les Asturies, ils ont toujours pris soin d'en être les maîtres et en ont fait une de leurs provinces.

Après Reinosa les montagnes présentent même vers le midi des escarpements considérables. Là se dresse le massif des Pitons d'Europe (Peña Prieta 2,529 mètres, Torre de Cerredo, 2,678), les plus élevés après ceux de la sierra Nevada et des Pyrénées centrales. A leur base s'ouvre la vallée de la Liebana, curieuse surtout par sa profondeur et sa forme en entonnoir. Vers Oviédo, commencent les monts Asturiens, célèbres dans l'histoire de la reconquête de l'Espagne, riches aussi en mines de houille et source principale de prospérité pour le pays. Quant à la Galice, toute couverte de hauteurs désordonnées, il n'est qu'un petit nombre de chaînons qu'on puisse rattacher à un système régulier; ce sont pourtant des massifs orientés dans le même sens que les Pyrénées cantabres qui vont former les deux promontoires de Toriñana et de Finisterre.

Les pluies sont fréquentes dans cette région, surtout à l'équinoxe d'automne, époque où les tempêtes rendent le golfe de Gascogne fort redoutable aux marins; il y règne aussi beaucoup de brouillards; cela fait un climat humide, mais salubre. Les provinces cantabres n'ont pas de rivières navigables. Le seul fleuve digne de ce nom est le Miño ou Minho qui, dans la partie inférieure de son cours, sert de limite entre l'Espagne et le Portugal. Sorti des monts de Galice, il n'a qu'un affluent important, le Sil, et une barre dangereuse ferme son embouchure. Les vergers et les prairies sont magnifiques; le maïs, les légumes, les arbres fruitiers abondent et si la vigne sauf en quelques endroits ne donne qu'un vin assez âpre, les pommiers fort nombreux produisent un cidre excellent; d'autre part les pâturages nourrissent beaucoup de bestiaux.

Les Galiciens du littoral partagent leur temps entre la culture et la pêche; en effet toute la côte est entaillée d'un grand nombre de baies ou même de golfes sinueux; c'est là que pendant la saison, 3,000 ou 4,000 embarcations montées par plus de 20,000 marins viennent pêcher la sardine dont il se consomme, se sale ou s'expédie chaque année des quantités énormes. Du reste point de commerce, les communications font défaut; comme la population est très-dense et très-agglomérée, un grand nombre de Gallegos émigrent constamment dans les villes du centre où ils exercent le métier d'hommes

de peine ; on les a surnommés « les Auvergnats de l'Espagne » et ils ont de l'Auvergnat en effet l'amour du gain et de l'économie, les mœurs simples, les goûts pacifiques, le corps robuste et lourdement taillé, l'âme naïve, ignorante.

Santander. — *Santander* (21,000 hab.), débouché naturel des Castilles, jouit d'un véritable monopole pour l'exportation des farines de Valladolid et des laines de Léon. Port excellent, plage de bains très-fréquentée ; la fabrique de cigares de l'Etat occupe plus de mille personnes. *Santoña*, une des rades les mieux abritées de la Péninsule ; Napoléon Ier avait songé un moment à en faire une sorte de Gibraltar français opposé à celui de l'Angleterre. *Reinosa* sur l'Ebre, minoteries et fabriques d'eaux-de-vie.

Asturies. — *Oviedo*, au fond d'une vallée à 25 kilomètres de la mer ; quelques manufactures actives ; belle cathédrale gothique ; eaux thermales excellentes ; aux environs se trouve la caverne de Covadonga, où reposent les restes du roi Pélage. *Gijon*, port d'expédition des houilles de Langreo.

Galice. — *Coruña*, en français La Corogne (20,000 hab.), ville forte ; le commerce, la pêche et l'industrie y occupent beaucoup de monde ; l'Angleterre en exporte des bestiaux par milliers. *Le Ferrol*, cité maritime et militaire, créée de toutes pièces au XVIIIe siècle ; souffre grandement

depuis ors de la pénurie du trés or espagnol. *Vigo*, baie admirable et profonde. *Santiago de Compostella* (29,000 hab.), ancienne capitale de la Galice, fameuse jadis comme lieu de pèlerinage en l'honneur de l'apôtre saint Jacques ; *Lugo*, sur le Miño, possède des eaux sulfureuses connues des Romains; de même *Orense* dont les sources chaudes sont très-abondantes.

Il faudrait maintenant, pour compléter la description de la Péninsule, parler du versant océanique du grand plateau; cette région, elle aussi, est séparée du reste de l'Espagne, non-seulement par des accidents de terrain très-sérieux, mais encore par le langage et les mœurs; bien plus, quoique le Portugal n'ait pas eu d'existence propre jusqu'au XI[e] siècle et malgré un rapprochement momentané sous Philippe II, alors que les autres provinces excentriques de la Péninsule venaient se rattacher à la Castille, la scission entre l'Espagne et le Portugal est allée toujours s'aggravant; aussi, sans vouloir rien préjuger de l'avenir, nous nous trouvons jusqu'à nouvel ordre en face des deux royaumes bien distincts et dont on doit traiter séparément.

COLONIES

Afrique. — Les possessions espagnoles sur la côte Marocaine sont au nombre de quatre et servent

de lieu de déportation, d'où leur nom de *présides*. *Ceuta*, la plus importante, en face de Gibraltar, est rattachée au continent par un isthme étroit; le voisinage des Mores oblige à une surveillance incessante, du reste les fortifications tombent en ruines. Le bagne organisé en atelier ne contient pas moins de 2,000 ouvriers. *Velez de la Gomera*, *Alucemas*, petits îlots fortifiés qui exigent une garnison coûteuse. *Melilla* sur une péninsule; il serait facile d'y établir des comptoirs où viendrait s'approvisionner toute la population indigène. L'Espagne possède encore à la hauteur de l'embouchure de la rivière Muluga les trois îles *Chaffarines*, qui peuvent dans les mauvais temps offrir un excellent refuge.

Iles Canaries. Ce groupe se compose de sept îles habitées. La direction de leurs montagnes les rattache évidemment au grand système de l'Afrique septentrionale et de l'Atlas; le climat y est sain, la végétation magnifique dans les bons endroits, la mer qui les baigne très-poissonneuse. Les habitants sont répartis en quatre villes et quatre-vingt-quatorze villages ou hameaux; c'est une population douce, honnête et religieuse; la race primitive, les Guanches de sang berbère, a complétement disparu. Les sept îles sont : *La grande Canarie :* capitale *Las Palmas* (15,000 hab.), excellent mouillage. — *Lanzarote*, où l'on élève des chameaux. — *Fuerteventura*, dont le chef-lieu *Betancuria* a pris son nom de son fondateur, Jean de Bethancourt, gentilhomme normand

qui soumit ces îles au nom de l'Espagne en 1402. — *Palma*, avec une jolie ville du même nom, bâtie en amphithéâtre et fort industrieuse. — *Hierro*, l'île de fer, la terre la plus occidentale de notre hémisphère. — *Gomera*, très-cultivée. — *Ténériffe*, célèbre par son pic-volcan, haut de 3,710 mètres; commerce du vin, de la cochenille et de la soie. Là se trouve *Santa-Cruz*, ville fortifiée, et *Orotava*, l'ancienne capitale des Guanches, où l'on avait fondé en 1788 un grand jardin botanique, aujourd'hui presque abandonné.

Fernando-Po, ainsi nommée du navigateur portugais qui la découvrit, fait partie comme *Annobon* des îles du golfe de Guinée; possède un port de relâche, *Santa-Isabel*, où les Anglais avaient fondé un établissement. Les produits exportés sont l'huile de palme et les bois de construction. Ces îles sont montueuses, boisées, fertiles, mais le climat y est humide, chaud et malsain. Le pic de Clarence qui domine Fernando-Pó n'a pas moins de 3,344 mètres.

Amérique. — *Cuba*, l'île la plus grande et la plus occidentale du groupe des Antilles, a 1,000 kilomètres de longueur environ sur une largeur qui varie de 40 à 170 kilomètres; elle est traversée tout entière par une chaîne de montagnes dont le point le plus élevé est la sierra de Cobre (3,050 mètres) au sud-est. Les côtes sont en général basses, entourées d'écueils et de bancs de sable; le sol d'une fertilité remarquable

donne communément deux récoltes par an; il est vrai que la plus grande partie attend encore d'être mise en culture; les produits principaux sont le sucre, le tabac, le rhum, le miel et la cire; les forêts renferment une grande quantité de bois précieux pour la construction ou la teinture; enfin le bétail abonde.

Quoi qu'il en soit, Cuba pourrait facilement décupler ses produits et le nombre de ses habitants; mais en 1868, une révolte excitée par les exactions et le mauvais gouvernement des Espagnols a éclaté parmi les créoles et les nègres dans la partie orientale de l'île; elle a duré près de dix ans, ruinant le pays et causant à l'Espagne d'énormes pertes d'hommes et d'argent. Aujourd'hui le calme semble rétabli, mais il faudra de longues années avant de cicatriser tant de blessures.

La population se compose d'Européens, de créoles, de mulâtres et de nègres, les uns libres, les autres encore esclaves. A la vérité une loi du 4 juillet 1870 avait décrété la liberté pour tous les nouveaux nés et les esclaves âgés de plus de soixante ans, et pour les autres l'abolition graduelle de l'esclavage, moyennant indemnité payable en plusieurs termes aux propriétaires. Cette dernière mesure suspendue momentanément à cause de la guerre, sera reprise sans aucun doute et bientôt il n'y aura plus un seul esclave à Cuba. En attendant de 700,000 qu'ils étaient encore en 1868, le nombre des esclaves est descendu

à 150,000 aujourd'hui; plusieurs colons ont volontairement affranchi leurs noirs.

Les villes principales sont la *Havane* (180,000 h.), dans la partie occidentale de l'île, capitale et siége du gouvernement colonial, très-commerçante, avec un port excellent qui peut contenir mille vaisseaux et des fortifications imposantes. *Matanzas* et *Santiago de Cuba* (30,000 hab.), ports de commerce. *Puerto-Principe*, dans l'intérieur.

Puerto-Rico mesure environ 150 kilomètres de long sur 50 de large; le sol est partout montueux, fertile, et le climat plus sain que dans les autres Antilles; les productions ne diffèrent pas de celles de Cuba. Grâce à la loi du 4 juillet 1870, elle ne comptait plus que 31,000 esclaves; vint alors la loi du 22 mars 1873, faite spécialement pour cette île et qui décréta l'abolition totale de l'esclavage avec délai de six mois pour payer aux ayants-droit une indemnité de 35 millions de francs; cette somme, réunie au moyen d'un emprunt, devait être répartie par une commission après évaluation des esclaves, d'après leur âge, force, etc.; il paraît que les propriétaires n'ont reçu qu'un premier à-compte. *San-Juan de Puerto-Rico* (30,000 h.) la capitale, ville maritime et commerçante, est située sur la côte septentrionale.

Océanie. — Les Philippines (Filipinas) font partie de la Malaisie et se composent de 40 grandes îles et d'une infinité de petites. Les plus importantes sont :

Luçon, peuplée de plus de 2 millions d'habitants, capitale *Manille* (200,000 hab.), l'un des ports principaux de la mer de Chine.—*Panay*, où l'on fabrique de fort beaux tissus. — *Zébu*, renommée pour ses poteries. — *Mindano*, dont une partie seulement appartient aux Espagnols. Ces îles renferment de nombreux volcans éteints ou en activité, aussi sont-elles souvent ravagées par des tremblements de terre. On y cultive le riz, la canne à sucre, le cacao, etc.; beaucoup de terres sont encore incultes. La population se compose de gens de races différentes, nègres, malais, blancs et jaunes, mais les métis chinois et espagnols se montrent de beaucoup les plus actifs et les plus industrieux.

Les îles *Mariannes* ou des Larrons, dans la Micronésie, à 1,500 kilomètres des Philippines dont elles dépendent politiquement, sont volcaniques, nues et stériles. La principale, *Guam*, réunit à elle seule les quatre cinquièmes de la population totale de l'Archipel. *Tinian* sert de lieu de déportation. Restent les îles *Palos* et les îles *Carolines*, également dans la Micronésie, mais l'autorité qu'exerce l'Espagne sur ces contrées encore sauvages est plus nominale que réelle.

DEUXIÈME PARTIE

L'ESPAGNE

A

L'EXPOSITION DE 1878

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

PLAN GÉNÉRAL DE L'EXPOSITION

I

LE CHAMP DE MARS

Le grand vestibule, les trophées. — L'entrée principale de l'Exposition fait face au pont d'Iéna. Le fronton qui la décore pèse environ 10,000 kilogrammes; il se compose d'un écusson aux initiales R. F. Deux femmes-génies, les ailes déployées, se tiennent par une main, et, portant de l'autre une gerbe et un flambeau, lui servent de supports. Au sommet de l'écusson, on lit en relief, sur un fond d'épis, le mot *Pax*, qui deviendra la devise nationale de la France ; à la base, 1878.

Le vestibule d'honneur, qui tient toute la largeur de la façade, est splendide avec ses voussures en or mat qui rappellent les tons de Saint-Marc de Venise; à droite, dans de hauts pavillons, rouge-foncé, découpés artistement et surmontés de petits dômes en cuivre sourd, sont exposés les trésors que le

prince de Galles a rapportés de son voyage des Indes. La statue équestre, avec de beaux bas-reliefs représentant la réception des princes indigènes, domine ces merveilles. A gauche, une manière de temple grec abrite les tapisseries des Gobelins; des étagères, placées à l'avant et à l'arrière, font valoir les vases gigantesques de Sèvres, ou les pièces délicates de notre manufacture nationale. Au centre, avec ses quatre cadrans, une grande horloge s'élève, surmontée d'une sphère qui indique le mouvement de la terre et de la lune. Derrière cette horloge s'ouvre la galerie de la sculpture française et, après elle, toute la section des beaux-arts jusqu'à l'Ecole militaire, tandis que toute la place est réservée, d'un côté, à la section française et, de l'autre, aux sections étrangères.

Les grands dômes couvrant les pavillons qui forment les quatre coins du Champ de Mars, sont des plus élégants; vitrés, ornés d'armes, de banderolles de toutes couleurs et de tous pays, ils forment les extrémités des deux galeries des machines françaises et étrangères. Quatre trophées ornent ces angles, ce sont : la colossale statue équestre de Charlemagne, de Rochet, fondue par Thiébaut ; l'empereur est là, sceptre en main, diadème en tête ; de chaque côté, Roland et Ogier tiennent les rênes du cheval. On a eu toutes les peines du monde pour hisser à 10 mètres de hauteur ce groupe en bronze pesant 25,000 kilogrammes.

A l'autre angle de la galerie des machines françaises, qui se trouve du côté de l'Ecole militaire, éclate un immense trophée de tubes métalliques, surmonté d'une sphère de cuivre de trois mètres de diamètre.

Les deux autres dômes sont à l'Angleterre et aux Pays-Bas; la première a échafaudé un kiosque énorme et très-compliqué, au sommet duquel on lit : *Canada*, et qui renferme à sa base des curiosités de l'Amérique anglaise; les Pays-Bas ont formé, avec les végétations de leurs colonies océaniennes, un dernier trophée flanqué des coupes les plus diverses d'arbres rares des îles de la Sonde et autres.

La rue des façades et la galerie du travail manuel. — Une idée ingénieuse et absolument nouvelle, c'est celle d'une voie à ciel ouvert qui traverse tout le palais sur une largeur de plus de 700 mètres. Là, chaque nation a sa façade typique; la France devait avoir, parallèlement, des constructions originales de Bretagne, d'Auvergne, du midi et du nord, mais on a dû renoncer à ce projet trop dispendieux.

L'Angleterre a cinq façades, entre autres un pavillon en simples briques rouges avec encadrement de pierres blanches et fenêtres à vitraux, et deux cottages des plus confortables, dont l'un est spécialement réservé au prince de Galles.

Les États-Unis nous montrent une maison en bois comme en construisent les colons dans l'intérieur

des terres; la Suède et la Norwége font remarquer leurs fortes constructions en bois, de style scandinave. Vient ensuite l'Italie dont la façade est une grande arcade flanquée d'autres plus petites, séparées par des colonnes de stuc, imitant le marbre vert; entre ces colonnes se dressent des marbres sculptés et des terres cuites. Le Japon est représenté par un petit temple bouddhique; la Chine, tout ornée de monstres et de chimères, laisse flotter à son sommet un drapeau blanc où un dragon bleu, absolument fantastique, se dresse tout hérissé. La façade d'architecture mauresque de l'Espagne rappelle le péristyle de l'Alhambra de Grenade, qui est ciselé et historié comme un bijou. Voici maintenant l'Autriche-Hongrie dont la galerie de neuf arcs est supportée par des colonnes accouplées; aux ailes, deux pavillons; la corniche qui couronne le bâtiment, supporte des statues allégoriques : l'Art, les Sciences, le Commerce, etc.; cette façade ne mesure pas moins de 75 mètres.

La Russie nous offre une *isba*, vaste construction en bois, faite de rondins dégrossis, agrémentés d'élégantes découpures qui ne manquent pas d'originalité. Plus loin, la Suisse arrondit une coupole élégante et azurée, ornée des signes du zodiaque. La devise nationale se détache au sommet de l'entablement: « *Einer für Alle! — Alle für Einer!* » (un pour tous! — tous pour un)! Une horloge forme le milieu de l'édifice; à l'heure, deux mannequins re-

vêtus d'armures qui datent, dit-on, de la bataille de Granson, frappent à tour de rôle sur un timbre avec des marteaux. La façade de la Belgique peut être considérée comme l'œuvre capitale de la section étrangère ; les Chambres belges ayant voté un crédit de 500,000 francs pour l'Exposition, on a bien fait les choses, en bâtissant un grand hôtel, en briques et en pierres bleues de Soignies et d'Écaussines, avec des colonnes de ses beaux marbres noirs, bruns ou verts; il est conçu dans le style flamand de la fin du XVI[e] siècle, style propre aux Pays-Bas. La Grèce paraît bien petite à côté, mais elle intéresse avec sa maison blanche qu'elle intitule : « *la maison de Périclès* », et sa *loggia*, qui défend des ardeurs du jour. Viennent successivement le Danemark, puis les États de l'Amérique centrale et méridionale, qui donnent un spécimen riche et simple de leurs constructions; un joli balcon leur prête un cachet tout oriental.

Les royaumes de Perse et de Siam, la Tunisie et le Maroc se suivent fraternellement; malgré l'exiguïté des façades, l'œil s'arrête sur le minaret tunisien, où il semble qu'un *muezzin* va apparaître. Le grand duché de Luxembourg, la principauté de Monaco, la république du Val d'Andorre sont réunis dans une devanture commune. Le Portugal a dessiné les poétiques arceaux du cloître des Hiéronymites de Belem et du couvent de Batalha; deux merveilles que ces arceaux ; ce ne sont que sculp-

tures et ciselures dans la pierre blanche, où de grands saints se détachent admirablement. Les Pays-Bas terminent cette avenue imposante de l'architecture de tous les peuples. Leur façade, en pierres et briques rouges, représente l'hôtel de ville de la Haye avec son léger beffroi.

On arrive ainsi à l'entrée qui fait face à l'Ecole militaire. Ce côté, parallèle au vestibule d'honneur, sert de galerie au travail manuel; là, de jeunes ouvrières font des éventails, des colliers, des fleurs, et tous ces jolis bibelots parisiens qui ne vivent qu'un jour et sont si charmants. Au milieu, la taillerie de diamants française, la première établie à Paris, laisse voir les intéressantes opérations par lesquelles passe la précieuse matière avant de devenir parure scintillante.

Ces travaux reposent du perpétuel mouvement des galeries des machines.

Le pavillon central de la ville de Paris. — Les galeries des beaux-arts sont séparées, au centre même du palais du Champ de Mars, par l'élégant pavillon de la ville de Paris. A proprement parler, ce n'est pas un type de l'architecture française, mais plutôt un assemblage des styles composites qui forment ce qu'on appelle l'architecture du XIXe siècle. Il est très-orné, très-chargé de terres cuites, de faïences, de dorures, soutenu par des colonnettes de fonte et recouvert d'une toiture transparente en verre dépoli.

Il renferme tout ce qui a rapport au service municipal : écoles, égouts, pompes, travaux de la ville, plans en relief, entre autres celui du marché aux bestiaux de la Villette et celui de l'hôtel de ville restauré. Autour du pavillon et sur ses murs mêmes sont plantés les produits les plus remarquables des magnifiques serres de la Ville, dont les spécimens sont sans cesse renouvelés. Un petit jardin, orné de statues, de gazons et de bancs, sert de repos, de chaque côté.

C'est sur ces parterres que s'ouvrent, par des portiques monumentaux, les deux entrées de la galerie des beaux-arts. Ils sont couverts d'émaux, de paysages et de figures allégoriques; ils représentent : l'un Apollon sur son quadrige ; l'autre, une réduction du Parthénon et du monument dit Lanterne de Diogène, offrant un type d'architecture grecque.

A gauche et à droite du Champ de Mars sont des cafés et des restaurants qni coupent l'exposition d'horticulture. Inutile de dire que l'affluence est grande de ces côtés où les Tziganes, avec leurs concerts improvisés, font florès. A côté d'eux, on admire le tonneau de MM. Wilhaumser et Müller, de Strasbourg, mesurant 4 mètres à la tête, et 4 mètres 50 au plus fort diamètre; il contient 600 hectolitres.

Le parc du Champ de Mars. — Une immense pelouse verte de 223 mètres de longueur, placée entre les deux palais, repose la vue et permet de contempler

l'ensemble du palais du Trocadéro, qui éclate de toute la blancheur de ses colonnes et de ses statues.

Cette partie est très-animée, les allants et venants se reposent là de préférence dans des chaises-paniers très-confortables. Ce ne sont, de tous côtés, que massifs d'azalées et de rhododendrons; deux petits lacs, bornés par des rochers et des cascades artificiels, mettent la fraîcheur au milieu de cette végétation. Sans entrer dans le détail des œdicules qui meublent ce parc très-vaste, s'étendant jusqu'au pont d'Iéna, citons, outre un restaurant belge et un restaurant français, le chalet des manufactures de l'État, où l'on assiste à la fabrication des cigarettes et des cigares de la régie ; le pavillon de la grande usine métallurgique du Creuzot, où l'on peut étudier de près les machines les plus puissantes, telles que le fameux marteau-pilon, un véritable phénomène ; un peu plus loin, le ministère des travaux publics expose sa collection si complète de pierres et de marbres français de toutes espèces; le hangar de Terre-Noire, près duquel un escalier et un petit pont conduisent à l'Exposition agricole qui s'étale tout le long du quai d'Orsay.

La tête de la grande statue de Bartholdi, représentant l'Union américaine, est placée entre le Champ de Mars et le Trocadéro.

II

LE TROCADÉRO

Le pont d'Iéna, la ferme japonaise, le quartier tunisien. — Le pont d'Iéna est élargi au moyen de poutres métalliques placées en travers et appuyées sur des socles qui reposent sur l'ancien tablier; entre les deux tabliers courent trois énormes conduits qui amènent au Champ de Mars l'eau de la grande cascade du Trocadéro.

Sur la gauche, en montant la pente du Trocadéro, on voit le Japon agricole représenté par une maison de ferme exactement semblable à celles qu'on rencontre dans l'intérieur des îles japonaises; on y pénètre par une porte cochère très-travaillée, sur le sommet de laquelle se dressent, avec une véritable verve, un coq et une poule sculptés; à droite et à gauche, des branches pleines d'épines sont travaillées avec art. On se trouve alors dans un jardinet plein de plantes du pays; l'habitation, basse et ouverte à tous vents, laisse voir des meubles pittoresques; à côté, une fontaine où l'on peut boire; le poulailler, rempli de jolies poules blanches à crêtes rouges; le parasol, à l'ombre duquel la famille peut venir se reposer; les faïences d'usage quotidien, les bronzes, etc., etc. Le Japonais en costume du pays qui vous reçoit, parle très-bien le français. On

fait le tour de la barrière en bambou, et l'on voit successivement : les Tunisiens avec leurs jolis bibelots ciselés, leurs parfums pénétrants et leur musique monotone; la maison aux armes de Lion et Soleil, qui a reçu le Schah de Perse, mystérieuse avec ses vitraux de couleurs ; plus loin, un village norwégien-suédois, au centre duquel une tour en bois s'élève, ayant à son sommet une horloge de Stockholm; l'Egypte, aussi représentée par une bâtisse originale, ainsi que le Maroc, qui a son musée et son café.

Partout, des oasis de verdure et de fleurs ornent ce paysage unique, dessiné par tous les peuples du monde.

L'habitation chinoise, les forêts, l'aquarium. — La Chine offre le spécimen très-curieux et absolument authentique d'une maison des environs de Pékin; elle est riche en ciselures dorées des plus fines, qui se détachent sur fond rouge. Dans la cour intérieure se dresse un kiosque très-découpé qui offre un abri contre les chaleurs du jour. Un certain nombre de Chinois en costume national, avec leurs grandes robes en soie et leurs cheveux tressés en longues queues, vendent des porcelaines et des curiosités du Céleste Empire.

A droite, voici le pavillon de l'administration des Forêts, qui n'est qu'une dentelle de bois sculpté; puis, la blanche façade du palais algérien, de forme rectangulaire, flanquée à ses angles de quatre tours couronnées de créneaux. La façade principale se fait

surtout remarquer par une porte richement encadrée de faïences et émaillée d'arabesques. C'est la reproduction de celle de la célèbre mosquée de Sidi-Bou-Médin ; de chaque côté, sont deux petites tours aux dômes très-bas surmontés d'un croissant d'or ; dans un des angles se dresse la haute tour carrée d'un minaret qui rappelle celui des ruines de la mosquée d'El-Man-Souka. Une frise polychrome décore la muraille blanchie à la chaux, rendue éblouissante au soleil ; l'intérieur est riche et gracieux comme toutes les constructions mauresques ; sa cour est formée par quatre galeries à arcades supportées par des colonnes torses, dont les parois à jour varient les effets de lumière et d'ombre. Une fontaine jaillissante, encadrée des arbustes et des fleurs les plus caractéristiques du climat et de la flore de l'Algérie, et provenant du Hamma d'Alger, forme le milieu de cette magnifique construction.

L'aquarium d'eau de mer est établi sur la berge du quai d'Orsay, et celui d'eau douce sur la pente du Trocadéro.

Le palais et la salle des fêtes. — Le palais du Trocadéro se compose d'une immense rotonde exhaussée de deux tours; elle a, à son sommet, une Renommée en bronze doré, du sculpteur Mercié, et se complète par deux ailes en demi-cercle. Tout l'extérieur du monument est à jour; c'est un promenoir dont les colonnes de pierre blanche se détachent

sur fond rouge. La grande rotonde a trois étages, ornés de trente statues allégoriques représentant : la Peinture, l'Agriculture, la Géographie, la Médecine, la Navigation, etc.; six grands groupes en fonte de fer dorée symbolisent les cinq parties dn monde. Ils sortent de mains de maîtres, tels que : MM. Falguière, Mathurin Moreau, Millet, Schoenewerck et Delaplanche. Entre ces figures jaillit une cascade qui tombe avec fracas, et va s'affaiblissant sur des degrés de marbre du Jura; de ci, de là sort un jet écumant, et quatre types colossaux d'animaux en fonte dorée se dressent de chaque côté.

Dans la rotonde centrale se trouve la grande salle des fêtes; l'amphithéâtre à lui seul ne contient pas moins de 4,000 spectateurs. La scène est construite de telle sorte que 400 musiciens y jouent à l'aise, en temps ordinaire; l'adaptation d'un plancher mobile, qui, partant de l'extrémité de la scène va s'abattre sur les premiers rangs des fauteuils, permet en outre de donner des concerts exceptionnels, auxquels peuvent prendre part 1,200 exécutants. L'orgue qui s'élève au fond de la scène, est d'une hauteur de douze mètres, et d'une puissance telle que les soufflets sont desservis par une machine à vapeur. L'éclairage de cette salle splendide, de MM. Davioud et Bourdais, dont la hauteur intérieure n'a pas moins de trente-deux mètres, est entretenu par 4,000 becs de gaz qui éclairent *a giorno* l'immense coupole.

Dans les deux pavillons adjacents à la rotonde centrale se tiennent les conférences et les congrès, dans lesquels sont traitées les questions qui se rattachent à l'origine, à la production, à l'exécution, aux progrès, à la législation, à la protection légale des œuvres et des produits de toute nature, réunis dans l'enceinte de l'Exposition.

Les galeries des ailes sont destinées à l'art rétrospectif sous toutes ses formes, et encore à l'exposition spéciale des sciences anthropologiques, et enfin, de chaque côté de la rotonde surgissent, au-dessus de l'édifice, les deux grandes tours latérales, sveltes et élégantes, qui donnent tant de légèreté au monument et dans l'intérieur desquelles fonctionnent des ascenseurs menant le public au sommet; de ce point élevé, on plane à vol d'oiseau sur le panorama d'ensemble.

Le palais de l'Exposition de 1867 ne couvrait qu'une surface de 146,000 mètres carrés; celui de 1878 en occupe 200,000. En dehors du palais, en 1867, il y avait une surface de 7,000 mètres répartie entre tous les pavillons; en 1878, en dehors du palais, on a couvert 20,000 mètres dans le Champ de Mars seulement.

Le succès toujours croissant de l'exposition de 1878 ne tient pas seulement aux dimensions vastes de ses deux palais; mais aussi, au concours si empressé qu'y ont apporté tous les peuples, et au nombre des exposants, qui s'élève à 35,000.

Le deuxième mois depuis l'ouverture de l'Exposition universelle n'était pas écoulé et les souverains d'Espagne n'avaient pu encore venir à Paris pour affirmer par leur présence la part qu'ils y prenaient, quand, le 25 juin 1878, après cinq mois de mariage à peine, la reine Mercédès succombait tout à coup aux attaques d'un mal imprévu. La France, à qui elle tenait par des liens de famille, s'est associée au deuil de l'Espagne entière, et donne de sincères regrets à cette jeune reine qui, si elle est morte trop tôt pour faire tout le bien qu'elle eût voulu, a vécu assez cependant pour faire apprécier les hautes qualités de son cœur et de son esprit.

SECTION ESPAGNOLE

L'installation espagnole occupe dans le palais du Champ de Mars la cinquième place à partir du pont d'Iéna. Entrez par la grande porte, engagez-vous droit devant vous dans l'allée des façades, appelée aussi la *rue des Nations*; dépassez successivement les cottages anglais, le pavillon américain, les deux chalets jumeaux de Suède et de Norwége, le portique italien, le temple japonais, la maison chinoise, tout à coup un monument d'une richesse et d'une élégance inouïes, resplendissant de couleurs vives, arrête vos regards : c'est la façade espagnole, l'une des mieux réussies à coup sûr, avec celles de la Belgique et de la Russie. Elle se compose d'une grosse tour carrée, coiffée d'un large toit doré, sculpté et peint, qui s'avance en auvent; à droite et à gauche, deux autres tours également carrées, mais plus petites, crénelées et réunies à la tour centrale par un mur droit, crénelé, un peu en recul. La tour du milieu, largement ouverte, repose par devant sur un faisceau de sveltes colonnes blanches, imitant l'albâtre, accouplées ou isolées; de légers pendentifs de stuc,

comme autant de stalactites, peints de vermillon, d'azur et d'or, forment la voûte et s'arrondissent en arc au-dessus de l'entrée. Deux grandes portes en fer à cheval s'ouvrent dans les tours d'angle; celle de gauche, à moitié murée, circonscrit dans sa courbe un autre arc plus petit et à plein cintre; elle donne sur un escalier par où l'on monte à l'étage supérieur magnifiquement meublé et réservé aux grands personnages officiels pendant leurs visites à l'Exposition; celle de droite mène directement dans l'intérieur du palais, par l'allée intermédiaire qui sépare l'Espagne de la Chine. Des deux côtés de la tour centrale, percées dans le mur, sont deux larges fenêtres fermées d'un treillis de bois aux bizarres entrelacs; à l'étage supérieur court une enfilade de longues fenêtres en ogive, prolongées à leur extrémité, portant sur de fines colonnettes. Tous les murs au dedans et au dehors sont revêtus jusqu'à une certaine hauteur de ces carreaux de faïence émaillée, aux couleurs tranchantes, qui sont depuis longtemps une des spécialités de l'industrie de nos voisins; le reste de la surface est entièrement couvert d'enluminures, de moulures et de ciselures, creusées dans le stuc, où se retrouvent tout le caprice et la fantaisie de l'imagination arabe. L'habile architecte, M. Villajos, pour nous donner une idée complète de l'architecture hispano-arabe, s'est plu à combiner les traits principaux des monuments les plus curieux que les Maures ont laissés dans la

Péninsule. C'est ainsi que les colonnes blanches et les stalactites dorés de la tour centrale, rappelleraient l'Alhambra, et plus spécialement les deux petits pavillons extérieurs qui se font face dans la cour des Lions; les fenêtres treillagées se retrouvent également dans la salle des Ambassadeurs; les deux portes en fer à cheval, les créneaux en pointe et dentelés rappellent au contraire la « Puerta del Sol » à Tolède; enfin quelques-unes des petites fenêtres du haut semblent copiées de celles qu'on voit sur le mur extérieur de la mosquée de Cordoue. La variété de ces motifs, scrupuleusement choisis, forme un ensemble d'une originalité et d'une bizarrerie charmantes.

Cinq grandes salles, se succédant en largeur et nettement coupées par la disposition des travées, sont consacrées dans le bâtiment de la section étrangère, aux divers produits de l'industrie espagnole. La première comprend le matériel et les procédés d'enseignement, l'imprimerie, la librairie, les instruments de musique, les meubles, l'orfévrerie, les faïences; la seconde, les tissus, et en général tout ce qui se rapporte au vêtement; la troisième, les produits des mines et de la métallurgie, l'exposition particulière du ministère de la guerre; la quatrième, les eaux minérales, les produits chimiques, les cuirs et peaux, les machines; la cinquième, les huiles fines, les vins de liqueur, les

chocolats, les cigares. Primitivement l'Espagne possédait sur la même ligne, mais en dehors du bâtiment, un grand espace vide destiné à la construction d'un pavillon spécial pour l'agriculture; plus tard, on s'aperçut que le sous-sol, tout fait de remblais, ne permettait point d'y creuser des caves dont on avait besoin pour loger convenablement les vins. Le terrain fut donc cédé à l'Autriche, — c'est celui où existe aujourd'hui la *czarda* des Tziganes, — et l'Espagne reçut en échange un autre espace, tout à côté de la principauté de Monaco, à droite, entre la Seine et la façade du Palais. Le pavillon de l'Agriculture, d'une simplicité charmante, étale à l'extérieur les produits bruts des exploitations forestières de l'Espagne et des colonies espagnoles; au dedans se trouvent des minerais de toute sorte et de toute provenance, puis en avançant, les céréales, les légumes et les fruits secs, les conserves alimentaires; dans le fond, les liqueurs et les vins; toutes ces bouteilles, aux mille couleurs, symétriquement rangées en forme de voûte et de colonnades, et se reflétant dans les glaces qui tapissent le parquet, font un décor vraiment féerique qui aurait du succès sur la scène, au tableau de la gourmandise; non loin de là, un kiosque élégant, annexe du pavillon, offre aux amateurs la fine fleur des tabacs de la Havane.

A la section des beaux-arts, les peintres espagnols occupent la place intermédiaire entre l'Autriche et

la Belgique ; quant aux œuvres de sculpture, peu nombreuses, elles ont été distribuées dans les différentes salles de l'industrie. Enfin, au Palais du Trocadéro, dans l'aile droite, deux autres salles avoisinées par la Belgique et la Suède, suffisent à peine à loger les magnifiques collections archéologiques de l'Espagne.

GROUPE I

Beaux-Arts.

Le rôle artistique de l'Espagne avait été bien effacé dans le grand concours international de 1867 ; à part deux ou trois toiles d'Eduardo Rosalès et de Palmaroli, c'est à peine si la critique trouvait chez elle quelque chose à citer. Aujourd'hui elle prend sa revanche, et si la sculpture demeure encore dans un état de faiblesse trop facile à constater, il n'est pas douteux non plus que la peinture espagnole ne se soit élevée depuis dix ans d'un essor aussi hardi qu'inattendu. Comme nous nous promenions récemment avec un de nos jeunes peintres les plus connus, M. J. G. : « Désormais, nous disait-il, rendant justice à ses confrères d'outre-monts, désormais ils ont leur place marquée dans l'histoire de l'art, et l'on devra compter avec eux. De fait, ils ont su mieux que personne comprendre leur brillant pays; ils ont, si l'on peut dire, ouvert une porte du côté du soleil, leur exposition dans son ensemble fait une tâche lumineuse. Passez de leur salle dans celle des peuples voisins, quelle déception! Comme toutes ces œuvres, estimables pourtant à plusieurs titres, pa-

raissent lourdes, grises et enfumées! Il n'y a plus le rayon; il semble que le jour est changé et vous en restez comme dépaysé. Rien, selon moi, ne prouve mieux la supériorité du point de vue vraiment neuf et vraiment moderne auquel les artistes espagnols se sont placés. Ils sont là une foule d'yeux clignotants et fins qui cherchent autour d'eux les contrastes et les effets les plus délicats, les plus imprévus, et les rendent avec une subtilité de touche vraiment merveilleuse; ils voient et sentent plus qu'ils ne savent, c'est ce qui leur fait perdre de vue parfois la simplicité qui est, à mon sens, la vraie grandeur, la grande puissance. Leur dessin surtout est généralement plus amusant que réel, et leur haine du convenu leur fait souvent oublier le grand caractère de l'ensemble; ces réserves faites, qui les circonscrivent dans une sphère évidemment secondaire, ne m'empêchent pas de reconnaître que ce sont d'utiles révolutionnaires et que faire du nouveau est encore une grande force. »

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de connaître comment s'est fait ce relèvement de la peinture espagnole et les causes ou les influences qui y ont aidé; là encore, nous bornant à répéter, nous transcrirons deux ou trois passages d'une lettre d'un Espagnol de nos amis, homme d'esprit et de goût, très-versé dans les questions d'art dont il s'est occupé longtemps et à qui nous avions demandé quelques renseignements.

« La renaissance de l'art en Espagne est tout à fait moderne. Quand je vins à Madrid pour la première fois, en 1849, on n'y entendait absolument rien; on admirait Mengs, mais plus encore Lucca Giordano, surnommé Fa-presto (fait vite), dont il y a d'énormes toiles au musée. C'était faire preuve d'une audace inouie que de les mépriser vigoureusement, de s'indigner qu'on les mît en parallèle avec les grands peintres. Cinq ou six ans après, grâce à l'arrivée de quelques jeunes peintres qui venaient de faire leurs études à Rome ou à Paris, des idées plus vraies commencèrent à se répandre. Aujourd'hui, on est, comme vous dites, dans le mouvement ; Goya, admiré en France, a été remis à la mode en Espagne. Des acheteurs se présentent pour tout bon tableau pas trop grand ; ils ne les payent pas des prix fous comme dans les ventes parisiennes, mais l'encouragement est suffisant. L'acheteur est loin de s'y connaître dans le sens absolu du mot, mais il a un flair merveilleux pour reconnaître la valeur marchande d'un tableau, non-seulement présente, mais future. On achète souvent l'œuvre d'un peintre qui aura un nom connu comme on achète un terrain dans une banlieue qui deviendra ville. L'acheteur contribue au progrès de l'art parce qu'il s'y connaît assez aujourd'hui pour repousser le mauvais...

« L'Espagne a envoyé quelques artistes à Rome, mais le plus grand nombre s'est formé en France, à Paris, préférant l'enseignement vivant de la camara-

derie et de la rivalité à l'enseignement glacé des œuvres dont les auteurs vécurent dans un autre siècle. L'école espagnole relève évidemment de la vôtre. Fortuny, le plus célèbre de nos modernes et le plus chèrement rétribué, voulut très-fortement s'affranchir de l'influence française; tout le temps qu'il ne passait pas à Madrid ou à Grenade, il le passait à Rome. Eh bien, malgré tout, sa peinture n'est pas de la peinture italienne, encore moins de la peinture classique. Il a tout le ragoût, le raffinement, la subtilité, l'adresse manuelle, le soin du procédé, la perfection de métier, en un mot, qui caractérise les Parisiens actuels. Il y joint un très-remarquable sentiment du pittoresque, et de là son succès que quelques-uns veulent contester aujourd'hui, mais que je trouve très-légitime...

« Quant aux diverses écoles sur lesquelles vous m'interrogez, il n'est guère facile de les déterminer. Il y a encore des écoles dans ce sens qu'on y enseigne les procédés matériels, et le mot a ici une extension assez grande : il ne s'applique pas seulement à l'habileté manuelle, il comprend tout ce que signifie « savoir peindre un sujet quelconque. » Mais le sens ancien du mot école était plus rigoureux. Il comprenait des données positives sur le choix des formes et des types et des aspects, la distribution de la lumière, la gamme des couleurs et jusqu'au choix des sujets : dévotion ou bataille à Rome, buveurs chez les Flamands, etc. C'était un ordre

sévère qu'une école alors, presque un couvent ; on abdiquait en y entrant la majeure partie de son individualité. Aujourd'hui, quand on a « appris à peindre, » on vole de ses propres ailes, et je n'entreprendrai pas d'énumérer l'infinie variété des sujets ni des aspects de ces mêmes sujets qui forment l'ensemble de la production artistique à notre époque. Ce n'est cependant pas de l'éclectisme, puisque chacun se montre tel qu'il est et ne s'occupe que de faire de l'art à sa manière. Voilà en grand l'école française, en petit l'école espagnole.

« Il y a pourtant un trait général : le tableau de genre, petit de dimension, domine : c'est naturel, puisque Mécène est aujourd'hui tout le monde et que la protection des grandes fortunes est insignifiante en comparaison de l'ensemble de protection des fortunes moyennes. Malgré cela, et quoiqu'il y ait une certaine ressemblance parmi quelques groupes de peintres, — le succès appelle toujours l'imitation — plus qu'à aucune autre époque, les individualités s'affirment dans le sens que j'indiquais tout à l'heure.

« Le tableau de genre domine par le nombre et peut-être aussi par la qualité, car il compte Fortuny, Madrazo et plusieurs autres artistes de valeur. La grande peinture ne laisse pas d'avoir des représentants : vous en verrez un beau spécimen dans la *Jeanne la Folle* de Pradilla. Le paysage est un genre nouveau en Espagne ; il a été introduit par un Belge nommé Haes, qui expose aussi à Paris, pâle élève

de l'école de son pays, mais qui a conquis à Madrid une grande réputation par la nouveauté et formé quelques élèves qui ont l'air de vouloir le dépasser; en tout cas, ils font de la peinture mâle et la sienne est femelle. De tableaux de dévotion, peu; n'y eût-il pour cela d'autre raison chez nos peintres que de vouloir se prouver à eux-mêmes et aux autres qu'un Espagnol peut aborder d'autres sujets; ce désir se comprend de reste après l'absorption presque exclusive de tous nos talents par la peinture religieuse pendant plusieurs siècles. La marine commence à peine à être cultivée; de fleurs, fruits et autres natures mortes, point. En fait de tableaux d'architecture, il y a du bon; vous verrez à Paris des Gonzalvo. »

En somme, l'exposition espagnole est des plus intéressantes parce qu'elle dénote chez les artistes, autant qu'un progrès, une puissance de séve, une vitalité qui, tout permet de le croire, ne s'en tiendra pas là et nous réserve encore d'heureuses surprises. Sans doute, l'école espagnole relève de l'école française, comme disait notre correspondant; elle a emprunté évidemment de nos goûts, de nos méthodes, de nos procédés même. Est-ce à dire qu'elle nous copie? point du tout; il y a en elle, en effet, cette force pittoresque d'observation qui lui est bien particulière et ne permet de la confondre avec aucune autre. Cela est vrai de Fortuny et des autres Espagnols. Aussi déjà se produit ce qu'on pourrait appeler l'effet en retour. Quoique partie de nous, cette

peinture est vraiment si neuve, si séduisante, qu'elle s'est fait à son tour, et même parmi nous, des imitateurs. Sans parler d'Henri Regnault que nul ne niera avoir été profondément touché par l'influence de Fortuny, plusieurs peintres français modernes cherchent à se rapprocher de la manière de nos voisins ou du moins à la perfectionner avec eux. Pour notre part nous n'y trouvons point à redire, et rien au contraire ne nous semble plus beau et plus utile que cette réciprocité entre les artistes des différentes nations, s'aidant les uns les autres à réaliser un art plus vrai et plus parfait.

Dans la salle de l'Espagne, la place d'honneur a été réservée à Fortuny; ç'a été double justice, puisqu'il fut le premier par le mérite et qu'il est mort avant l'heure. Ses tableaux, au nombre de trente, occupent toute une paroi en haut de laquelle on a placé le buste du peintre, cheveux flottants, moustache fine, la tête fière et intelligente, tel qu'il était lorsque la fièvre l'a pris, en pleine gloire, dans toute la vigueur de l'âge et du talent. Rappelons brièvement les principaux traits de sa biographie : né à Reus (Catalogne) en 1838, et fils d'un simple menuisier, il commença son instruction à l'école primaire; mais de bonne heure le goût qu'il montrait pour le dessin et la peinture avait attiré l'attention. Plus tard il suivit les cours de l'Académie des Beaux-Arts de Barcelone et, en 1856, obtint, au concours et à l'unanimité des suffrages, la

place de *pensionado a Roma*, récemment instituée par la députation de la province. Arrivé à Rome, il en fut rappelé bientôt par la guerre du Maroc dont on le chargeait de suivre les opérations ; il fit en Afrique beaucoup de dessins, d'aquarelles, d'esquisses à l'huile, qui plus tard lui furent fort utiles ; dès ce moment, il songeait à la grande toile qui devait être la *Bataille de Tétuan*, mais qui, à sa mort, se trouvait encore dans son atelier. De retour en Italie, il se mit au travail avec ardeur ; adorateur passionné du soleil et de la nature, il savait, sans renoncer à ses qualités natives, reconnaître l'autorité des grands maîtres ; une bonne partie de ses tableaux et de ses aquarelles datent de cette époque. En 1866, il vint à Paris où il n'avait fait que passer une première fois ; c'est là qu'il se lia avec plusieurs artistes, ses compatriotes : Rico, Ferrandiz, Zamacoïs. Il y revint trois ans plus tard, et son tableau de *la Vicaria* ou de la *Sacristie*, improprement appelé le *Mariage espagnol*, exposé chez Goupil, produisit dans le monde des arts une émotion extraordinaire ; Théophile Gautier lui consacra dans le journal officiel (19 mai 1870) un de ces feuilletons enthousiastes comme seul il savait les écrire. Fortuny devait revoir Paris une fois encore, après un long séjour à Grenade. Du reste il n'exposait pas, soit modestie naturelle, soit plutôt susceptibilité nerveuse d'artiste qui s'accommodait mal de la critique. Depuis quelque temps déjà il avait épousé la sœur de son

confrère et compatriote M. Madrazo, et il en avait eu deux enfants ; les joies de la famille, la fortune, — ses derniers tableaux s'étaient admirablement vendus — tout semblait lui promettre le plus riant avenir, quand bientôt, repris par ces fièvres pernicieuses si fréquentes à Rome et dont il avait déjà senti les atteintes, il mourut dans cette ville le 21 novembre 1874 ; il n'avait que trente-six ans.

A l'Exposition, on regrette de ne pas voir le chef-d'œuvre de Fortuny : *la Vicaria ;* du moins y a-t-il encore assez d'éléments pour juger pertinemment de sa manière. Signalons avant tout deux toiles capitales : *le Modèle* et *les Arcadiens.* « Dans la première, dit M. Ch. Davillier[1], on voit un groupe d'académiciens en costume du siècle dernier, examinant le modèle qui leur est proposé; une jeune femme nue, aux formes élancées, pose debout sur une table de marbre. L'artiste a placé la scène dans une des salles du palais Colonna. Parmi les académiciens qui sont peints avec une finesse merveilleuse, il est facile de reconnaître le portrait de Lhéritier du théâtre du Palais-Royal. Un soir que Fortuny assistait à une représentation de *la Cagnotte,* la physionomie de l'excellent acteur le frappa, il en fit sur son album de poche une esquisse légère qu'il utilisa plus tard en donnant à son personnage une ressemblance frappante... Quand Henri Regnault

1. *Fortuny* : *Sa vie et son œuvre,* par le baron Ch. Davillier, Paris, 1875.

visita pour la première fois l'atelier de Fortuny, il admira beaucoup le tableau qui n'était encore qu'à l'état d'ébauche. Il paraît qu'alors, à côté du modèle, on voyait la mère, qui, comme une vieille fée, assise près de la table, tricotait en regardant par-dessus ses lunettes l'effet produit par sa fille sur les vieux professeurs. Cette figure était, dit-on, un vrai chef-d'œuvre ; malheureusement Fortuny n'en était pas satisfait et il l'effaça. L'esprit de la composition, le charme de la couleur, la finesse des détails qui n'enlève rien à l'effet général, tout concourt à faire de ce charmant tableau une merveille qu'on ne peut se lasser d'admirer.

« Les personnages représentés sur la deuxième toile, sont d'une autre Académie, celle des *Arcadiens*, fondée à Rome en 1695 par le célèbre jurisconsulte et littérateur Gravina. Les Arcadi, comme on les appelle encore, car la société n'a pas cessé d'exister, se donnaient des noms de bergers et de bergères et se réunissaient habituellement dans les jardins Farnèse. Le lieu de la scène est tout encombré d'une végétation luxuriante; au centre deux Arcadiens, *Arcades ambo*, les pieds sur un tapis d'Orient, répètent une pièce dans laquelle ils doivent jouer ; le berger dit son rôle avec emphase, le manuscrit d'une main et de l'autre soutient la bergère qui s'évanouit avec un mouvement plein de grâce et d'abandon. Ces deux personnages, comme ceux qui assistent à la répétition, portent le costume de la fin du siècle

dernier. » Ce tableau ne fut pas payé moins de 90,000 francs.

Une esquisse étonnante et qui a excité l'enthousiasme de plus d'un amateur, c'est le *Boucher turc*. « Devant un mur blanc, flagellé d'un rayon aveuglant, éclaboussé de sang, un bœuf est étendu égorgé, des enfants se sont assis sur la bête ; diverses pièces de viande, rouges, roses, brunes pendent aux crocs de l'étal et, à gauche, le boucher au crâne tondu ras et bleuâtre sourit à son coutelas qu'il essuie. Aucune description ne saurait rendre la magnificence de cette étude. »

Relevons encore parmi les cadres de toutes dimensions : le *Remouleur arabe*, les *Prisonniers à la porte de la Mosquée*, la *Posada*, le *Peintre*, les *Charmeurs de serpents* surtout et la *Fantasia arabe*. Vues d'Orient, campagnes de l'Andalousie, chaude lumière du Maroc, tableaux intimes, scènes fantastiques, Fortuny a touché à tout, il a partout également réussi. On aura beau critiquer l'abus de certains effets de lumière, l'exagération des tonalités heurtées, le trop fréquent sacrifice de la personne humaine aux accessoires qui l'entourent, peut-être aussi le manque d'ampleur, à tout prendre, c'était là un maître !

A côté de Fortuny, la commission espagnole a exposé quelques tableaux d'un autre de ses artistes enlevé prématurément, Zamacoïs ; on s'arrête avec un regret devant ces gentilles petites toiles, d'un

goût si pur, d'une si spirituelle fermeté, où le peintre a mis en scène les fous de cour et les seigneurs du XVIe siècle.

Arrivons aux artistes vivants ; le premier, à coup sûr, est M. Madrazo tant par le nombre que par le mérite incontestable de ses œuvres. Lui aussi il a abordé tous les genres. Ses portraits d'enfants, sont très-réussis, l'un surtout, la « petite fille aux rubans violets.» Où il excelle, c'est à rendre l'épaisseur du velours, l'éclat de la soie, les miroitements du satin ; les chairs ont une fermeté peu commune, les poses d'ordinaire sont élégantes et naturelles ; on lui a reproché, il est vrai, de n'attacher qu'une médiocre importance à la correction du dessin, de négliger l'étude des physionomies, de manquer enfin d'un idéal élevé sans lequel il ne saurait y avoir de véritable portrait. Pourtant, nous avons remarqué sur l'un des panneaux du milieu, un buste à mi-corps de fille du peuple dont la tête est réellement frappante d'expression. Mais c'est surtout dans les tableaux de genre que M. Madrazo se retrouve avec tous ses avantages, son abandon, sa gaie facilité. La *Sortie du bal paré*, par exemple, ces hommes et ces jeunes femmes riant et se poussant, le tapage des vêtements bigarrés, les deux lustres de la grille du parc, encore allumés, mettant leur lueur orange dans le demi-jour de l'aube naissante, tout cela fait une des scènes les plus amusantes qu'on

puisse imaginer. Quelques-uns de ces tableaux, fort habilement traités, ressemblent à des miniatures; ainsi un vivier, un coin de rue ; je préférerais encore la jeune femme en costume de Pierrette, toute bleue et rose, d'un mouvement si naturel et d'un type si parisien.

M. Madrazo père — car les Madrazo sont une dynastie, — a exposé, outre deux beaux portraits en pied de grandes dames, une tête de Fortuny jeune, les joues moins pleines que dans le buste, l'œil pétillant déjà d'intelligence et de génie.

Les ouvrages de M. Rico sont autant de petites perfections que ne désavouerait pas notre Meissonier ; à la vigueur, à l'éclat, il joint une sûreté de main et une souplesse de touche qui se jouent des moindres détails ; cours intérieures des maisons de Séville, portes à clous des rues de Tolède, marchés, campagnes napolitaines, vues ensoleillées de Venise, chacune de ses toiles est comme un bijou fouillé et ciselé avec amour ; un éloge aussi à M. Juan Gonzalez dont les deux tableaux, bien connus des Parisiens, l'*Accouchée* et les *Présents de fiançailles*, sont très-agréables de couleur et de composition. Viennent ensuite M. Casado avec son *Torero* et sa *Femme couchée*, si séduisante d'abandon ; M. Aranda avec son *Marché* tout fourmillant de types populaires ; M. Casanova : *Visite à l'atelier* ; M. Escosura, disciple de Gérôme, un *Repas royal*.

La grande peinture historique compte plusieurs

représentants. Voici, en tête, la *Jeanne la Folle*, de M. Pradilla, accompagnant le corps de son époux. Le funèbre cortége était arrivé sur le soir aux portes d'un couvent de femmes; mais jalouse même d'un cadavre, Jeanne ne voulut pas franchir les murs de la sainte maison et préféra rester en dehors avec sa suite que de ne pas garder pour elle seule celui qu'elle avait tant aimé. C'est là l'épisode choisi par le peintre : on a fait halte en rase campagne; le jour blafard se lève, luttant péniblement avec la lumière des cierges, un prêtre récite ses oraisons, Jeanne, debout au premier plan, se détache avec un relief étonnant sur les horizons grisâtres de ce paysage d'hiver; l'œil hagard, immobile devant le cercueil, il semble que la douleur lutte dans sa tête avec la folie; l'attitude indifférente ou lassée des personnes de la suite rend plus touchant encore ce morne désespoir; dans le fond, la masse sombre du couvent. Cette vaste composition, si profondément dramatique, unit au choix des détails le charme d'une coloration forte et harmonieuse; c'est en somme une des plus belles œuvres de l'Exposition. Elle appartient au gouvernement espagnol qui l'a payée d'enthousiasme 40,000 francs.

L'*Education du prince don Juan* de M. Martinez Cubells, quoique moins mouvementée, est surtout remarquable au point de vue décoratif; il y a, a-t-on dit, comme un souvenir de Veronèse, au travers de tous ces personnages richement parés.

L'*Origine de la République romaine*, par M. Plasencia, qui nous montre Brutus appelant les Romains à la liberté sur le cadavre de Lucrèce, est aussi une composition de valeur. La scène est fort habilement interprétée; elle n'a point le défaut capital que présentent souvent les sujets de ce genre : l'emphase mélodramatique ; le fond du paysage est charmant, la couleur excellente, l'impression simple et grande. Malgré des qualités incontestables, une autre *Mort de Lucrèce*, de M. Rosalès, nous plairait moins; la figure de l'héroïne, déjà livide, frappe les yeux désagréablement. La *Chute d'un ange* par M. Pescador a des raccourcis heureux; la *Mort de François Pizarre* de M. Ramirez est bien composée et l'aspect en est saisissant; enfin le *Saint Sébastien au tombeau* de M. Ferrant dénote une méthode sobre et sûre qui n'exclut pas le sentiment dramatique.

Que d'autres œuvres charmantes à citer, d'une invention variée, tantôt spirituelles, tantôt gracieuses, toujours fermes et colorées : la *Veillée funèbre* de Santa-Cruz; *Guillen de Vinatea devant Alphonse IV*, par Sala, un peu heurté de tons, mais très-imposant; l'*Auberge* de Benlliure; l'*Appel aux armes* de Peyro Urrea; l'*Averse* de Ferriz; les portraits de femmes de Banuelos, les fantaisies de Ribeira, les scènes de mœurs de Vayredia! Une toile de M. Haes, les *Alentours de Vreeland*, aux Pays-Bas, ne manque pas d'une certaine poésie mélanco-

lique, et les intérieurs de cathédrale de M. Gonzalo Perez parlent de recueillement et de prière.

Nous ne pouvons insister davantage; en somme, et si rapide qu'ait été cette étude, ce qui en résulte, c'est que l'école espagnole ne redoute pour l'heure aucune comparaison.

Par malheur, la sculpture aura fort à faire avant de pouvoir, même de loin, entrer en parallèle avec les œuvres des artistes italiens ou français. Quelques statuettes, quatre ou cinq marbres, le double de plâtres, voilà en gros la part de l'Espagne dans ce concours; et tout cela, pauvre, froid, sans vie. Faisons une exception cependant pour l'*Ange déchu* de M. Bellever dans une attitude un peu forcée peut-être, mais saisissante, pour la *Vierge mère* de M. Samso qui a beaucoup plu, puis pour un groupe en marbre représentant une jeune femme avec son enfant : la mère agenouillée soutient le petit homme en chemise qui s'essaie à marcher; l'idée est jolie et le mouvement naturel. L'*Harmonie* de M. Gandarias est assez ingénieuse; de même aussi la statue en bronze de M. Moratilla de Madrid, un petit *Pêcheur napolitain*, d'une main tenant un filet plein de crabes qui passent les pattes à travers les mailles, de l'autre s'apprêtant à saisir une nouvelle proie dont le corps pointe dans une des fentes du rocher. Un autre petit pêcheur, coiffé d'un large chapeau, est beaucoup trop grave pour

son âge et pour le métier qu'il fait. N'oublions pas une statuette en terre cuite, demi-grandeur, par M. Font: c'est une jeune femme, élégamment vêtue, tête basse, froissant une lettre et personnifiant le Remords.

Au groupe des beaux-arts se rattachent les médailles, les dessins et modèles d'architecture, les gravures et les lithographies. Il faut donner un coup d'œil aux monnaies et jetons de l'Hôtel des Monnaies de Madrid; puis aux fresques de San-Antonio de la Florida, splendidement gravées à l'eau-forte, d'après Goya, par M. Galvan. Une série très-curieuse encore, c'est celle des croquis de M. Pellicer, de Barcelone; correspondant de l'*Illustration espagnole et américaine*, le premier grand journal illustré de la Péninsule, M. Pellicer a pris son métier au sérieux; à peine la guerre carliste terminée, sans souci du danger, il partait pour l'Orient et allait suivre dans les rangs de l'armée russe les péripéties de la guerre engagée entre le tzar et le sultan; ses dessins, pris sur le vif, sont poignants de réalisme et de sincérité; telle scène d'ambulance, par exemple, arracherait des larmes. A côté se trouvent des planches de cuivre, spécialement gravées pour la même publication et qui ne sont pas inférieures à tout ce qu'on fait en ce genre en France ou en Angleterre.

GROUPE II

Éducation et Enseignement. — Matériel et procédés des arts libéraux.

Par leur nature même, la plupart des matières qui composent ce groupe échappent à l'appréciation du visiteur; nombre de livres, de cartés, de mémoires, soigneusement fermés dans les vitrines, ne sont guère accessibles qu'aux membres du jury; beaucoup aussi, pour être compris, nécessitent une étude plus approfondie qu'on n'est disposé à leur donner en passant. Aussi nous bornerons-nous à signaler les principales choses qui nous ont frappés, sans tenir compte de l'ordre des classes.

M. Fatjo, instituteur, expose un appareil très-perfectionné, adopté déjà par la municipalité de Barcelone et de plusieurs autres villes, qui facilite singulièrement le travail et le développement intellectuel des jeunes enfants; tout auprès est une étrange machine, composée d'une foule de cercles de cuivre et destinée, paraît-il, à apprendre la dialectique, mais l'aspect maussade n'en est point fait pour rendre plus attrayante l'étude de la science; çà et là quelques collections de solides géométriques, les uns en bois, les autres en carton.

L'Institut géographique et statistisque de Madrid couvre avec des parties détachées de sa grande carte topographique de l'Espagne toute une paroi de la première salle. La commission provinciale de Guadalajara expose un *Catalogue* des tableaux et des sculptures de son musée, et certes, cet exemple eût mérité d'être suivi par les autres provinces où trop souvent l'artiste et l'étranger manquent pour se conduire des renseignements les plus élémentaires. La Société géographique de Cordoue présente, elle aussi, quelques planches de son herbier. Parmi les livres, il en est deux, une grammaire et une méthode, spécialement destinés à répandre et à faciliter l'enseignement de la langue française à l'étranger; qu'on nous permette d'en remercier publiquement les auteurs : M. Garcia de Modino, de Valladolid, et M. Benavent, de Madrid. Beaucoup de travaux, livres ou manuscrits, ont été envoyés, tant par les officiers de l'armée que par les employés des eaux et forêts; nous y reviendrons plus tard.

Il existait il y a une douzaine d'années une imprimerie royale en Espagne; on a jugé que son existence était la cause principale de la paralysie de l'industrie privée et elle a été supprimée. Aujourd'hui le gouvernement s'adresse aux grandes maisons particulières, et de fait il n'a pas à s'en plaindre, s'il faut en juger par le livre in-folio, intitulé *Cartas de Indias* et publié sous la haute direction du ministère des Travaux-Publics. Ce

livre splendidement imprimé sur fort papier, sort des presses de M. Hernandez à Madrid ; c'est une série de lettres précieuses, jusqu'à ce jour inédites, se rapportant à la conquête des Grandes-Indes par les Espagnols et signées de noms comme ceux de Cristobal Colon, Amerrigo Vespucci, fray Bartolome de las Casas, D. Bernal Diaz de Castillo. Les fac-simile, d'une exactitude qui trompe, n'occupent pas moins de soixante-sept pages ; les planches, au nombre de vingt-trois, représentent les sceaux et signatures de tous les grands personnages mêlés à l'histoire de ces anciens pays ; vient ensuite une carte de l'Australie, dressée à la plume par fray Marcelo de Cinsaldo, de la Compagnie de Jésus, et tirée d'un plan primitif dû au fameux navigateur, Fernandez de Quiros; puis trois cartes en couleur de l'Amazone, de l'Orénoque et des pays adjacents, des Antilles et du golfe du Mexique, enfin du détroit de Magellan. Le livre, en son ensemble, a plus de mille pages.

Deux publications représentent avantageusement au Champ de Mars la presse de Madrid : l'une de luxe, hebdomadaire ; c'est cette *Illustracion Española e Americana* qui compte parmi ses rédacteurs et ses dessinateurs, sous l'habile direction de M. A. de Carlos, les meilleures plumes et les plus fins crayons de la Péninsule; la France n'a rien de mieux en ce genre. L'autre est un journal quotidien, à bon marché, l'*Imparcial*, très-populaire, imprimé en pe-

tits caractères et sur papier commun. L'*Imparcial* n'est pas de nos amis, et toutes les fois qu'il trouve l'occasion de dauber la France, il ne s'en fait faute, réveillant dans les cœurs des bons hidalgos les plus noirs souvenirs de la guerre de l'Indépendance. Comme couleur politique, d'un libéralisme un peu grognon et se laissant aller parfois à l'opposition systématique. Pour être juste, hâtons-nous d'ajouter qu'il est fort habilement fait, qu'il compte une nombreuse clientèle et qu'il s'entend à merveille à donner une idée générale de toutes les questions.

Arrivons à la collection si remarquable des plans, cartes et mémoires présentés par M. le marquis de Riscal dont le nom reviendra souvent sous notre plume et qui mérite incontestablement une place hors ligne parmi les grands propriétaires espagnols.

M. de Riscal possède, tant dans la province d'Alava que dans celle de Cacerès (Estremadure), 37,000 hectares de terres; mais ce qui le distingue, c'est moins l'étendue de ses propriétés que son esprit d'initiative; il aurait pu percevoir paisiblement ses rentes, il a préféré le travail et les risques pourvu qu'il contribuât au progrès; certes cette conduite est méritoire en un pays où les capitaux prêtés au Trésor rapportent sans peine aucune un intérêt énorme, et où les entreprises agricoles rendent fort peu au début.

Avec cela, il est prudent. La meilleure école

d'agriculture, a-t-on dit, c'est l'exemple d'un agriculteur qui s'enrichit; par contre, le spectacle d'une ruine est une cause de découragement incurable ou du moins persistant. Le regretté maréchal Concha, marquis del Duero, entreprit de coloniser tout d'un coup 12,000 hectares entre Gibraltar et Malaga. L'idée était bien conçue, l'utilité immense pour le pays; mais son impétuosité l'égara; il alla trop vite, il y perdit la fortune de sa femme, qui était considérable, et la sienne, et sa magnifique propriété passa en d'autres mains. Les timides, les froids, les égoïstes ont beau jeu là-dessus et ne se font pas faute de moraliser.

Pour lui d'abord, bien entendu, pour l'exemple ensuite, M. de Riscal tenait à ne pas faire d'*écoles*, à ne pas éprouver de pertes. Il ne marche que lentement, économiquement, et quand il est sûr du succès, alors seulement il engage de gros capitaux. Son exemple ne découragera personne, et lorsque les résultats se produiront, comme déjà ils se produisent pour les vins de la Rioja, il entraînera bien du monde.

Or, les difficultés pour M. de Riscal étaient infiniment plus grandes que celles que rencontrait le marquis del Duero. Celui-ci avait ses terres au bord de la mer, à deux pas de Marbellà et d'Estepona, petits ports qui font un commerce assez actif. L'Andalousie est après la Catalogne la contrée où l'on trouve le plus d'esprit d'entreprise; la culture de la

canne à sucre, base de la colonie du maréchal, est ancienne dans ces parages et plusieurs maisons de Malaga lui avaient fait faire récemment de très-grands progrès; la route était frayée. Les propriétés de M. de Riscal, au contraire, sont dans un pays absolument privé de communications; la population y est très-faible par rapport à la surface; pour ces deux raisons l'Estremadure est la province la plus stationnaire de l'Espagne. Aucun essai n'avait été tenté, jusqu'alors, tout était à créer et en premier lieu un doute formidable se présentait : Etait-il possible de réussir? En quoi et dans quelle mesure?

M. de Riscal cependant résolut de se risquer dans l'intérêt général, mais pour ne pas trop hasarder, il voulut avant tout étudier son terrain. Voilà huit ans que, sans relâche, la question a été retournée sous toutes ses faces. Plans topographiques, coupes et cartes géologiques, études d'irrigations, de routes, de constructions et de cultures, analyses de terres, projets industriels, rien de ce qui pouvait mener plus sûrement au but n'a été négligé. Outre le travail personnel de M. de Riscal et de son fils, travail infatigable, acharné, outre celui de leurs employés dans les bureaux pour organiser la comptabilité, l'administration, cette œuvre agricole aura nécessité le concours d'une foule de personnes toutes compétentes, plusieurs universellement connues : quatre élèves de l'Ecole de Grignon, des ingénieurs, des professeurs, des chimistes : D. José

Saenz-Diez, inspecteur de la banque hypothécaire espagnole ; M. C. Graham, de l'Université de Londres ; M. Adrien Moulle, ingénieur civil des mines ; M. Pouriau, le savant professeur de Grignon, dont le nom fait autorité en Europe en matière de laiterie, fromagerie, etc., et qui dans d'autres industries applicables à l'agriculture, étudiées spécialement en vue de l'Espagne, s'est montré à la hauteur de cette réputation.

Un exemple prouvera bien la nécessité de ces travaux préliminaires. Les pâturages en Estremadure sont loués à d'immenses troupeaux de moutons. ne donnant d'autres produits que la laine et la viande. M. Pouriau fut consulté sur la fabrication du fromage. Il semblait facile d'utiliser le lait de cette manière et de créer avec un capital modéré une richesse considérable ; mais lorsqu'on en vint à la pratique, on rencontra un obstacle insurmontable dans la dépopulation de ces vastes espaces. La traite des brebis qui doit être faite en une demi-heure ou trois quarts d'heure, deux fois par jour, exige un personnel qui ne peut se consacrer à cette occupation économique à moins de faire autre chose le reste de la journée. Il fallut donc, pour le moment, renoncer à la fromagerie qui ne deviendra possible que lorsqu'il y aura des cultures et des maisons.

A l'Exposition, tous ces mémoires et ces études préparatoires ne forment pas moins de neuf gros volumes manuscrits qui avec les magnifiques plans

étalés tout autour, représentent, y compris les frais de déplacement, les voyages, une dépense de plus de 150,000 francs. Nous signalerons surtout les deux cartes géologique et agronomique de la propriété de las Guadalupes (Cacerès) avec une série de coupes à grande échelle démontrant la constitution des terrains ainsi que la manière dont s'est accompli le soulèvement de la sierra de Guadalupe. Ce travail, unique en son genre et complété d'un mémoire, est l'œuvre d'un ingénieur français, M. Moulle. Si tous les grands propriétaires imitaient l'exemple du marquis de Riscal, le cadastre qui manque encore en Espagne se trouverait fait, ou à peu près, ainsi que la carte géologique, le jaugeage des cours d'eau utilisables pour l'arrosage, l'étude des cultures les plus avantageuses dans chaque localité. Imagine-t-on l'impulsion qu'en recevrait l'agriculture?

Un autre volume particulièrement curieux est celui qui traite du labourage à vapeur. Deux essais seulement ont précédé en Espagne celui de M. de Riscal; l'un tenté par M. le duc de Montpensier en 1867; depuis lors le duc a vendu ses appareils à une compagnie anglaise qui s'en sert près de Cadix, avec peu de succès, dit-on; l'autre, par une autre compagnie anglaise, celle du canal d'irrigation del Henarès, près d'Alcala (Madrid), qui malgré d'heureux débuts est suspendue depuis deux ans; M. de Riscal arrive donc le troisième en date, mais il est le premier comme Espagnol et comme particulier.

Quand nous aurons dit que dans notre France, si riche et si prospère, il n'y a guère aujourd'hui qu'une douzaine d'appareils de labour à la vapeur, on comprendra mieux l'importance d'une telle initiative. Pour ce qui est des difficultés vaincues, on ne s'en doute pas ici. En France il y a partout des routes; mais qu'on réfléchisse à la presque impossibilité de faire arriver deux locomotives, charrues, herses et accessoires au cœur même de l'Espagne. Plus de cent kilomètres furent parcourus sans chemins, à travers champs. Ce fut un événement dans le pays. Quand elles passaient près des villages, toute la population courait à la rencontre; on montait sur les charrues, malgré l'opposition des gardiens; les enfants se poussaient sous les roues; l'un d'eux même se cassait la jambe sans décourager les autres. Du reste, on a déjà fait dans la propriété de las Guadalupes un emploi nouveau de ces machines : l'arrachage des arbres, qui s'opère avec la plus grande facilité : on laboure à 65 et même à 75 centimètres avec une grande défonceuse à un soc, construite exprès pour M. de Riscal par J. et F. Howard de Bedford et trouvée si bonne que depuis elle figure dans leur catalogue à l'état permanent. Certains travaux reviennent ainsi plus cher qu'avec les bœufs, d'autres meilleur marché. En somme, peu d'économie, mais, d'autre part, possibilité de labourer de grandes surfaces dans ces énormes déserts qu'on appelle *dehesas de*

pasto (propriétés en pâturages), qui constituent presque toute l'Estremadure, et où la main-d'œuvre est difficile à obtenir. Il va sans dire qu'il fallut installer un atelier de réparation avec un outillage complet, et avoir un ouvrier mécanicien; les gens du pays apprennent facilement la profession de chauffeurs.

A bien prendre et sans plus de détails, c'était un vaste plan d'ensemble, une révolution complète dans l'économie rurale du pays qu'il s'agissait de combiner, afin de pouvoir tirer de l'hectare un produit moins misérable que 70 centimes. Après tant de dépenses et d'efforts, ce sera bien du malheur, si l'on n'y réussit pas et si la réussite n'est pas un encouragement pour les voisins.

Rappelons maintenant le désintéressement si rare avec lequel M. de Riscal fait part au public de tout ce que son expérience lui apprend, cette propagande incessante, dans sa correspondance privée, dans la presse, qu'il soutient depuis tant d'années, lui et son fils, avec une constance inébranlable, et l'on verra si ses services et sa position dans le monde agricole espagnol ne sont pas, comme nous le disions plus haut, tout à fait hors ligne.

Et en effet, parmi les autres grands propriétaires espagnols on n'en pourrait citer que deux qui aient fait exception à la règle générale consistant à affermir et à toucher leurs rentes sans la moindre préoccupation ; le premier est le duc de Médina-Celi qui eut l'idée de fabriquer de la résine à Navas del Mar-

quès (Avila), dans un immense bois de pins, autrefois non utilisé ; mais cette industrie est depuis longtemps connue et le chemin de fer entoure ses propriétés, un embranchement même y pénètre. Le second est le duc de Fernan Nuñez, qui à Aranjuez a fait de grands travaux d'irrigations ; mais les irrigations sont le fait d'Aranjuez ; autour de lui, il y en avait des exemples anciens et parfaits, et d'autre part le chemin de fer le met aussi à deux pas de Madrid. M. de Riscal, nous l'avons vu, avait tout à créer.

Ce fut probablement l'abondance et la beauté des lins de Jativa (Valence) qui donna aux Maures l'idée d'y établir des manufactures de papier, les premières qu'on ait connues en Europe. Depuis lors l'Espagne s'est laissé distancer par beaucoup d'autres nations ; la fabrication du papier à la mécanique n'y est encore pratiquée que dans des proportions fort restreintes et la fabrication à la main est aujourd'hui à peu près ce qu'elle était autrefois. En raison même du peu d'importance de cette industrie dans le pays, elle n'a pas eu besoin de recourir comme l'industrie anglaise à différentes matières textiles pour remplacer le chiffon devenu trop rare dans la fabrication du papier. Il ne semble même pas que le sparte , cette plante si abondante dans les royaumes de Valence et de Murcie, dont il s'exporte chaque année des quantités con-

sidérables pour la Grande-Bretagne et qui fournit aux papeteries anglaises un produit blanc et fort, ait fait encore en Espagne l'objet d'aucune sérieuse tentative.

Il ne s'agit ici évidemment que du papier ordinaire, car pour le *papel de hilo* ou papier à cigarettes, il n'est pas de pays au monde où on le fabrique avec plus de soin et en plus grande quantité. On sait l'énorme consommation de cigarettes que font les Espagnols. La ville d'Alcoy est surtout renommée pour la fabrication de son *papel de hilo* qui y occupe presque autant de bras que les manufactures d'étoffes de laine ; ce papier se répand dans les parties les plus reculées de l'Espagne et même à l'étranger. Certains fabricants ont imaginé d'y apporter divers perfectionnements pour le rendre plus agréable ou moins insalubre au consommateur ; c'est ainsi qu'à l'Exposition nous trouvons du papier en paille de blé, au baume de Tolu, ioduré, etc. On assure que les diverses fabriques de la ville en produisent chaque année environ 200,000 rames, ce qui représente un total de plus de 100,000,000 de cahiers. La vente des *libritos* constitue une des petites industries les plus curieuses de l'Espagne ; les vendeurs en plein vent sont presque toujours des enfants ou des vieillards.

Quelques exposants de Catalogne et des Provinces Basques présentent des échantillons de cartes à jouer tant françaises qu'espagnoles ; tout le monde sait en

effet que les cartes espagnoles diffèrent des nôtres non-seulement par le nombre, mais encore par la représentation des signes et des figures.

La photographie espagnole compte plusieurs maisons dont les produits ne laissent rien à désirer; tels sont ceux de M. Alviach, de M. Julia, de M. Diaz-Otero, tous trois de Madrid. Les épreuves émaillées de M. Arenas à Barcelone méritent aussi une mention. Mais la palme appartient évidemment à la maison Laurent, de Madrid, dont la succursale bien connue est située à Paris, rue de Richelieu. Le catalogue de cette maison, embrassant l'Espagne et le Portugal, comprend plus de 3,000 planches photographiées sur nature ou d'après les originaux. Vues du pays, monuments, armures, antiquités, statues, tableaux anciens et modernes, ce que les collections particulières, ce que les musées royaux ont de plus précieux, tout est là; le présent et le passé de la Péninsule se révèlent à vos yeux. Il est telle de ces photographies, comme la représentation de la *Puerta del Sol* à Tolède ou la vue de la campagne castillane autour d'Avila, qui constitue à elle seule un chef-d'œuvre.

L'Espagne est suffisamment avancée pour tout ce qui touche à la fabrication des instruments de musique; M. Bernarregi, de Barcelone, expose un beau piano à queue; les fils Montano, de Madrid, un piano

droit, à pan vitré, fort original; cette maison fondée en 1838 par un simple ouvrier a pris rapidement un développement considérable. M. A. Romero présente un nouveau système de clarinette réalisant un progrès incontestable sur les instruments de ce genre précédemment connus ; cette clarinette fabriquée d'ailleurs par des ouvriers de Paris sur les données de M. Romero, donne plus de sonorité à certaines notes, facilite l'exécution de plusieurs arpéges, obtient enfin l'homogénéité voulue de force et de timbre entre les sons de l'instrument. L'Espagne ne pouvait moins faire que d'exposer quelques guitares, l'instrument national et populaire par excellence ; en voici trois d'un travail très-fini ; on les dit plus sonores que toutes celles qui se fabriquent dans les autres pays. Sans parler des amoureux qui chaque soir, dans la plupart des villes du sud, se font un devoir d'aller *rasclar el jambon*, râcler le jambon, sous les fenêtres de leur maîtresse; — ce nom bizarre qu'on donne à la guitare lui vient précisément de sa forme — c'est l'accompagnement obligé de toutes les fêtes, de toutes les réjouissances publiques. Dans l'armée espagnole il n'est pas de compagnie qui ne compte au moins cinq ou six guitaristes ; pendant les expéditions, dans les marches, posée en travers sur leur dos, au-dessus du petit sac de toile bourré des mille bibelots du soldat en campagne, leur guitare les suit partout ; en cas de pluie, c'est à elle qu'on songe avant tout et nul n'hésite à

se sacrifier pour la mieux garantir. Puis pendant les haltes, aux veillées, un grand cercle se forme, le musicien pour préluder essaie quelques notes graves. Et maintenant si quelques fillettes du voisinage, attirées par ce ronflement bien connu se présentent dans l'assemblée, la fête sera complète et les danseurs ne leur manqueront pas. La musique et la danse ! sur ces deux points-là, pendant la dernière guerre, carlistes ou libéraux, tout le monde se rencontrait. On n'a pas oublié l'aventureuse expédition de Martinez Campos, s'engageant en plein hiver au cœur du Baztan, au milieu même des ennemis qui n'avaient plus qu'à se rabattre sur lui pour le tenir enfermé comme dans une ratière ; la colonne libérale fit route plusieurs jours par un temps affreux, sans chaussures, presque sans vivres, à travers des sentiers de chèvres, obstrués de neige, où les hommes étaient souvent forcés de passer un par un ; or à peine entrés dans Elizondo, avant même de songer à dormir ou de chercher du pain, les soldats couraient après les filles de la ville et, séance tenante, se mettaient à danser. De même dans l'autre camp ; après la dernière affaire de Peña-Plata, la lutte finie, obligés d'abandonner leurs armes en passant la frontière de France, les carlistes n'eurent garde d'abandonner leurs guitares et les emportèrent avec eux à Poitiers, à Tours, au Mans, dans les villes de l'intérieur où ils devaient être internés.

Les publications musicales comprennent un cer-

tain nombre de partitions pour piano, chant et violon, celles entre autres de l'éditeur Romero à Madrid. M. Florez-Laguna nous fait connaître les signes de l'ancienne musique mozarabe; on appelait de ce nom les vieux chrétiens qui demeurèrent dans les pays occupés par les Arabes après la conquête de Tarik et qui, moyennant une contribution déterminée, conservèrent le libre exercice de leur culte.

Parmi les fabricants d'instruments de précision, nous ne voyons guère que M. Aramburo, de Madrid, opticien, fournisseur de S. M. le Roi Alphonse XII et dont les pince-nez sont d'une légèreté et d'une délicatesse exquises.

GROUPE III

Mobilier et accessoires.

Il n'est peut-être aucun pays où la sculpture sur bois ait atteint un si haut degré de perfection qu'en Espagne ; les *entalladores* du XV[e] et du XVI[e] siècle, Jean et Philippe de Bourgogne, deux Français, Alonso Berruguete, Alonso Cano, Gaspar Bécerra, furent réellement des artistes de premier ordre et les chefs-d'œuvre dont ils ont enrichi bon nombre de cathédrales de la Péninsule sont encore là pour l'attester. Quoi de plus merveilleux par exemple que les stalles du *Coro* de Burgos, de Tolède ou d'Avila? Quel sentiment de la décoration! Quelle originalité d'idées ! Quelle variété dans l'exécution!

De même que les orfévres, les *entalladores* travaillaient principalement pour les églises et les couvents; aussi les meubles de cette époque sont-ils fort rares. La sculpture en est souvent excellente, bien que les figures soient parfois trop courtes, mais la forme a rarement l'élégance particulière aux meubles français du temps. Dès le commencement du XVI[e] siècle on faisait en Espagne des *escritorios* ou cabinets sculptés, composés de nombreux tiroirs et

supportés par une table plus ou moins ornée. Le noyer qui abonde dans le pays était généralement employé; cependant les sculpteurs faisaient quelquefois venir du chêne de Hollande. On rencontre aussi, notamment en Andalousie des sculptures du XVe et du XVIe siècle en pin et en *alerce,* bois résineux qu'employaient souvent les Arabes.

A la même époque la marqueterie de bois de différentes couleurs contribuait à enrichir les stalles et les meubles sculptés; il en est qui, ornés de figures et d'arabesques, rappellent la manière des artistes italiens. La marqueterie d'ivoire et d'argent s'appliquait aussi sur différents meubles.

Aujourd'hui le meuble artistique ne compte plus en Espagne que quelques rares adeptes : signalons un grand billard en noyer sculpté, style renaissance, orné de médaillons, qui sort des ateliers de M. Laorga à Madrid; les accessoires surtout sont traités avec beaucoup de goût et d'élégance; le tout est estimé 15,000 francs ; un secrétaire en marqueterie de nacre de toute richesse par M. Jose Botana ; un lit pliant en bois de hêtre à colonnettes et de l'aspect le plus gracieux, fait à Palma (Baléares) ; une armoire ancienne en bois de sapin, à panneaux pleins, de la même provenance et d'un dessin fort original; une autre armoire à glace en jacaranda, ornée de sculptures, très-belle, quoiqu'un peu massive; un devant de buffet, signé Forzano frères et valant 5,000 francs. Pour terminer, un coffret d'ivoire offert à D. Anto-

nio Romero Ortiz, d'une exécution un peu froide à mon avis, quoique surchargé d'ornements.

Dès le temps des Maures, les tapis de Murcie étaient renommés et s'exportaient dans différents pays. Des inventaires français du xve siècle mentionnent « des tappis velus de l'ouvrage d'Espaigne » qui étaient vraisemblablement l'ouvrage des Maures espagnols et du même genre que les tapis orientaux. Dans l'inventaire des meubles de Charles-Quint, fait à Yuste après sa mort, on trouve aussi la mention de tapis d'Alcaraz.

En 1720 Philippe V établit à Madrid une fabrique de tapisseries à peu de distance de la porte Santa-Barbara. Le premier directeur de cette fabrique, Jacques Van der Goten, qu'on avait fait venir d'Anvers tout exprès, eut pour successeurs ses enfants qui la dirigeaient encore à la fin du siècle dernier. On y employait une centaine d'artistes ou d'ouvriers, qui travaillaient d'après les compositions des différents peintres nationaux et étrangers, comme Lucca Giordano, Teniers, les deux Bayen, Castillo, Goya... Quoique bien inférieures à celles des Gobelins, ces tapisseries ne sont pas du tout sans mérite et peuvent intéresser les connaisseurs ; on en trouve de nombreuses pièces dans les divers palais royaux.

Mademoiselle C. Savouré est ici seule à soutenir l'ancienne réputation de ses compatriotes, et de fait elle porte allégrement la charge ; il y a dans son

exposition des morceaux d'une richesse de tons et d'un naturel parfait ; son Pierrot, par exemple, a tout le vivant d'une toile avec je ne sais quoi de plus chaud et de plus harmonieux. Serait-ce une erreur ? Mais nous croyons reconnaître le savoir-faire et le goût de nos artistes français ou pour mieux dire parisiens. Le meilleur éloge qu'on puisse faire des charmantes œuvres de mademoiselle Savouré, c'est que l'Exposition était à peine ouverte depuis dix jours, la moitié des objets à peine installée, que déjà presque toutes ses tapisseries portaient inscrit en grosses lettres le mot : Vendu !

Sous les Romains on faisait du verre en Espagne ; Isidore de Séville et plus tard les auteurs arabes parlent de cette fabrication. Ces derniers mentionnent surtout au XIIIe siècle les verreries d'Almeria, de Murcie et de Malaga dont les produits devaient avoir beaucoup de ressemblance avec les beaux « voirres de Damas », si estimés au moyen âge et aujourd'hui encore très-recherchés par les amateurs. Les Arabes d'Espagne faisaient aussi des mosaïques de verre.

En 1455, les *vidrerios* de Barcelone étaient organisés en *gremio* ou corporation. Un ancien auteur compare les produits de cette ville à ceux de Venise avec lesquels on les confond aujourd'hui. Ceux de Cadalso de los Vidrios, (Madrid) et de Caspe (Aragon) étaient renommés dès le XVe siècle. Plus

tard d'autres localités telles que Mataro, Almatret, Arenys de Mar, Tolède, San-Martin de Valdeiglisias, la Torre de Esteban, Valmaqueda, la Granja, etc., eurent aussi leurs verreries. On y retrouve les différents procédés usités en Italie; pourtant quelques-uns de ces verres, bien que fabriqués d'après la méthode vénitienne, sont d'une forme purement arabe.

L'art des vitraux était aussi parvenu très-haut au xv[e] siècle et vers le commencement du xvi[e]. Les vitraux de la cathédrale de Léon, ceux de la cathédrale de Tolède, qui heureusement n'ont pas eu trop à souffrir de l'action du temps, peuvent être considérés comme les plus beaux.

Quoi qu'il en soit, les fenêtres vitrées étaient autrefois une rareté en Espagne. Plusieurs pièces du Palais Royal de Madrid en étaient dépourvues : « J'en ai vu, dit M[e] d'Aulnoy, qui ne reçoivent le jour que par la porte et auxquelles on n'a point fait de fenêtres... il est vrai que le verre est rare et fort cher, de sorte qu'à l'égard des autres maisons il y a beaucoup de fenêtres sans vitres et lorsqu'on veut parler d'une maison où il ne manque rien, l'on dit en un mot : Elle est vitrée ! »

A l'Exposition les verriers espagnols n'ont presque rien présenté, et leurs produits fort grossiers sont encore loin, je ne dis pas des merveilles artistiques de Baccarrat, mais des plus simples échantillons des verreries de France ou d'Autriche.

« La céramique espagnole, dit M. Ch. Davillier qui s'y connaît[1], occupe une place distinguée dans les cabinets d'amateurs. Les *azulejos* (carreaux vernissés) des Arabes avaient atteint un haut degré de perfection à une époque où les faïences du reste de l'Europe étaient encore grossières. Les belles faïences hispano-mauresques aux brillants reflets métalliques sont également les premières en date; dès le XVe siècle elles faisaient en France l'ornement des dressoirs princiers. Du reste ce reflet métallique ne contient pas d'or et encore moins du cuivre, comme plusieurs auteurs l'ont avancé par erreur. Il s'obtient à petit feu par des fumigations d'arsenic ou autres, d'antimoine ou de bismuth, par exemple. Les centres les plus renommés de cette fabrication étaient Malaga d'où est sorti le fameux vase de l'Alhambra à dessins bleus et reflets d'or sur fond blanc; Valence, dont la faïence, *loza valenciana*, était en grande réputation dès le moyen âge et s'expédiait en Italie et dans le Levant; Mayorque, d'où dériverait par corruption le nom italien de faïence, *majolica*, puis Barcelone, Séville, Murcie, Teruel et plusieurs autres. »

Dès l'époque romaine les poteries de Triana (faubourg de Séville) étaient bien connues; les deux patronnes de Séville, sainte Justine et sainte Rufine, vierges et martyres, seraient même les filles d'un potier de Triana. Au XVe siècle, ce faubourg conte-

[1] *L'Espagne*, par M. le baron Ch. Davillier. 1 vol. gr. in-4°, illustré par G. Doré.

nait près de cinquante fabriques où se faisaient de très-belles faïences, notamment celles à reflets métalliques.

A la même époque les fabriques de Talavera de la Reyna, sur le Tage, rivalisaient avec celles de Valence et de Sévillè. Nous trouvons les faïences de cette ville citées parmi « las Cosas memorabiles de España » par le Sicilien Lucio Marineo, chroniqueur des Rois Catholiques : « On fait à Talavera, dit-il, d'excellentes faïences, blanches et vertes, d'une grande légèreté et d'un travail très-soigné, et les nombreux vases qui s'y fabriquent sont de formes très-variées. » Pedro de Medina, dans ses « Grandeças de España, » donne également des détails précieux sur cette industrie; d'après lui, il existait à Talavera un grand nombre de maîtres et d'ouvriers de *vidriado*, (ancien nom de la faïence) ; leurs produits étaient si beaux et si célèbres qu'on les appelait du nom même de la ville de Talavera, « car c'étaient les meilleurs, non-seulement de l'Espagne, mais de la plupart des pays du globe. On en importait en quantités prodigieuses en Amérique, en France, dans les Flandres, en Italie..... »

La porcelaine à pâte tendre a été fabriquée en Espagne, à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, dans deux endroits simultanément, un établissement privé et une manufacture royale. Le premier est la fabrique d'Alcora qui ne tarda pas à se faire connaître et dont les faïences, d'un goût français très-prononcé, peuvent soutenir la comparaison avec

celles de Moustiers qui leur servirent de modèles ; cette fabrique, on le sait, appartenait au comte d'Aranda, l'intelligent ministre, ami de Voltaire, à qui il envoyait à Ferney un service de ses plus belles faïences. La manufacture royale, appelée la *China*, fut établie par Charles III vers 1759 dans les jardins du Buen-Retiro et ses produits, comme ceux de Sèvres, étaient destinés pour la plupart à être offerts en présents aux souverains. Marié à la princesse Amélie de Saxe, Charles III avait pris près d'elle un tel goût pour la céramique qu'il se plaisait à modeler de ses propres mains ; dès 1726, n'étant encore que roi des Deux-Siciles, il avait fondé à Naples une fabrique connue sous le nom de *Capo di Monte*, et en partant pour l'Espagne, il emmena avec lui les meilleurs de ses ouvriers et de ses artistes ; de là les grands rapports qui existent entre les produits des deux manufactures. En 1813, la *China*, dont les établissements avaient été détruits pendant la guerre de l'Indépendance, fut transportée par Ferdinand VII à Monda, près Madrid, mais elle ne tarda pas à disparaître.

La porcelaine dure apparaît avec le commencement du siècle actuel. Aux portes de Séville se voit la *Cartuja*, ancien couvent de Chartreux, occupé aujourd'hui par une fabrique de porcelaine appartenant à un Anglais, M. Pickmann. Cette fabrique qui emploie plus de mille ouvriers, inonde littéralement l'Espagne de ses produits ; on les re-

trouve dans toutes les maisons, dans toutes les *fondas*; ils se rapprochent des produits de l'industrie anglaise, mais coûtent sensiblement plus cher. Outre les articles de ménage, la maison fabrique des objets artistiques, vases, plats et potiches, qui ne manquent pas d'une certaine élégance de formes et de décorations, comme on en peut juger par les nombreuses pièces qu'elle a exposées.

Sans rester tout à fait à la hauteur de sa vieille réputation, Talavera de la Reyna expose des pièces intéressantes : ainsi les cruches et les plats en faïence vernissée et coloriée d'Antolin Sanchez. On fabrique encore beaucoup de poteries à Soria, à Trujillo, à Cuenca, à Grenade, à Malaga, etc... ; ces pots affectent souvent les formes les plus amusantes et les plus imprévues.

Revenons un peu sur ces azulejos dont nous avons déjà parlé et qui sont encore maintenant une des spécialités de l'industrie espagnole. Ils servent à faire des lambris et des carrelages d'appartement qui entretiennent la fraîcheur ; on en revêt aussi les murs des escaliers et les façades des édifices, et cet emploi de la faïence dans la décoration architecturale est de l'effet le plus heureux ; tantôt ils n'ont qu'une teinte unique, ordinairement le bleu, le vert, le jaune, l'orange ou le violet, tantôt ils sont chargés de dessins de différentes couleurs, et forment par leur juxtaposition des rosaces, des groupes de fleurs, des figures compliquées et capricieuses. Jus-

qu'à la fin du siècle dernier, on a continué à fabriquer à Manisès, près de Valence, à Malaga, à Triana, etc. des carreaux de cette faïence à émail stannifère (émail *opaque* obtenu par un composé d'oxyde de plomb et d'étain), à reflets métalliques, dont les Arabes avaient transmis le secret aux Espagnols ; tels sont ceux qui ornent l'Alcazar et l'escalier de la *Casa de Pilatos* à Séville. En 1755 les murs de l'Alhambra étaient encore recouverts de ces azulejos à huit pieds de hauteur ; malheureusement, la plus grande partie ont aujourd'hui disparu, soit par le fait des visiteurs peu scrupuleux, soit même par le vandalisme des gouverneurs.

La collection la plus considérable d'azulejos au Champ de Mars est celle de M. Manuel de Soto (Séville) ; il y a là de véritables tableaux aussi bien peints qu'heureusement composés : des fleurs, des marines, des paysages, des scènes d'intérieur ; quand la production industrielle s'élève à cette hauteur, elle mérite de prendre rang parmi les œuvres artistiques. Un autre fabricant de Séville, Francisco Montalban, se borne à la représentation — assez réussie du reste — des combats de taureaux.

Tout près de là, dominant de sa masse l'entassement des cruches, des terrines et des pots, se dresse un énorme vase en grès rouge, haut de plus de deux mètres, la panse large, la bouche énorme, devant lequel la foule des visiteurs s'arrête avec curiosité. Les vases de ce genre portent le nom de *jarras* ou *tina-*

jas, et tiennent lieu là-bas de tonneaux ; c'est pour l'huile et le vin qu'on les emploie d'ordinaire, mais ils reçoivent également d'autres liquides, comme le vinaigre et le vin. Ceux qui contiennent de l'huile sont quelquefois enterrés dans le sol comme l'étaient les amphores romaines. Il en est de très-grands qu'on appelle *tinajones* et dont on se sert comme de citernes ou réservoirs pour les eaux pluviales et aussi comme de bassins pour laver le linge. On fabrique des tinajas dans différentes villes d'Espagne, notamment à Lucena (Cordoue) ; c'est précisément de Lucena que provient celle que l'on voit à l'Exposition ; Lorca et Totana, dans la province de Murcie, en fournissent un certain nombre à la consommation, ainsi que Toboso, le fameux bourg de la Manche qui donna naissance à l'incomparable princesse Dulcinée. Le nom même de Toboso vient de *toba* qui sert à désigner une terre poreuse, d'origine volcanique, très-abondante dans le pays et qu'on emploie pour fabriquer les tinajas.

Parmi les produits spéciaux de la céramique espagnole, il faut citer encore ces carafes de terre cuite rouge ou jaunâtre, poreuses, qui servent à rafraîchir l'eau et qui, sous le nom d'*alcarrazas*, commencent à se répandre à l'étranger. En Espagne, on les suspend, remplies d'eau, en dehors des maisons pour les exposer aux courants d'air. L'eau qui suinte facilement à travers les pores, s'évapore à mesure et enlève ainsi le calorique de

l'intérieur du vase. Ces alcarrazas, comme leur nom l'indique, sont d'une origine arabe. Ce sont le plus souvent des vases à deux anses à col droit et surélevé dont l'orifice, qui s'épanouit parfois comme le calice d'une fleur, est orné de pastillages ou ornements rapportés, d'une grande délicatesse et représentant des fleurs, des oiseaux.

Andujar, dans la province de Jaen, est depuis longtemps réputé pour l'élégance et l'excellente qualité de ses alcarrazas; de nombreuses fabriques y sont encore en activité; la terre dont on se sert est une sorte de marne argileuse qu'on va chercher à peu de distance d'Andujar. La légèreté des alcarrazas est extrême et leur fragilité très-grande; elles se vendent du reste à très-bon marché, et pour quelques réaux on peut faire un choix parmi les plus jolies et les plus ornées. On trouve encore des alcarrazas à Valence, à Chiclana, près Cadiz, à Malaga et à Félanitz, dans l'île de Mayorque; celles de ces deux dernières villes se distinguent surtout par leur forme élégante.

Des alcarrazas aux *bucaros* la transition est toute naturelle; on appelle ainsi, dans l'Ouest de la Péninsule, certains vases de même sorte, qui servent eux aussi à tenir l'eau fraîche et qu'on fabrique surtout en Estremadure; le plus curieux encore, à propos des bucaros, c'est l'étrange manie qui pendant tout le XVI[e] et le XVII[e] siècle sévit parmi les belles dames espagnoles, leur faisant grignoter

sans cesse, en guise de friandise, quelque morceau de cette indigeste poterie. Madame la comtesse d'Aulnoy, dans ses *Mémoires*, donne là-dessus des détails intéressants : « Elles ont toutes, dit-elle, une grande passion pour cette terre qui leur cause ordinairement une opilation ; l'estomac et le ventre leur enflent et deviennent durs comme une pierre et elles sont jaunes comme des coings. J'ai voulu tâter de ce ragoût, tant estimé et si peu estimable ; j'aimerais mieux manger du grès... »

Les bucaros, parfois très-gracieux dans leur forme et dans leurs ornements, sont faits d'une terre, tantôt rouge, tantôt noire, moins poreuse et moins absorbante que celle des alcarrazas ; le goût qu'ils donnent à l'eau et l'odeur qu'ils répandent rappellent tout à fait les senteurs qui s'exhalent de la terre, depuis longtemps desséchée, après une pluie d'orage. Les meilleurs se fabriquent dans un bourg voisin de Badajoz, auquel cette industrie a fait donner le nom de Salvatierra de los Barros ou des terres cuites.

Fidèle à son ancienne renommée, Andujar nous a envoyé de nombreux échantillons de son savoir-faire ; la plupart de ses vases sont en effet charmants et les collectionneurs se les sont avidement disputés ; d'autres ne nous ont pas également satisfaits : on y sent trop, sous la bizarrerie de la forme et l'abondance des ornements, la poursuite de l'effet et de l'originalité. Les pots pastillés des fabriques de

San-Juan de Alcaraz (Albacete) sont d'un travail charmant ; on peut faire le même éloge des poteries en argile plastique de M. Sambola à Verdu (Lerida). Nous aurions voulu voir aussi quelques bucaros ; mais nous avons eu beau chercher parmi les poteries d'Estremadure, nous n'en avons trouvé aucune qui ait, sinon la couleur, du moins la forme indiquée par les voyageurs.

La municipalité d'Albacète présente un grand choix de lames de toute sorte : couteaux, poignards et *navajas*. Cette ville est à l'Espagne ce que Châtellerault est à la France, Scheffield à l'Angleterre, le centre de l'industrie coutelière. D'ailleurs ces lames, faites d'un fer très-grossier, n'ont aucunement la prétention de rivaliser avec l'acier tolédan ; en revanche elles sont enjolivées de dessins gravés à l'eau-forte et portent généralement des devises expressives : « Ne me tire pas sans raison, ne me rengaîne pas sans honneur. » — « Si cette vipère te pique, il n'y a pas de remède chez le pharmacien. »

Le *puñal* espagnol ressemble beaucoup au poignard corse : quelquefois la lame est percée à jour et munie de dentelures afin de déchirer la plaie et de rendre la blessure plus dangereuse. Quant aux navajas, il en est qui dépassent une *media vara*, 45 centimètres environ ; on les porte d'ordinaire attachées par une lanière de cuir à la boutonnière

de la veste; la lame pointue comme une aiguille est renflée par le milieu; le manche est en bois noir, couvert d'ornements de cuivre incrustés, et lorsque l'arme s'ouvre, elle s'assure par deux ou trois crans qui produisent un craquement sinistre assez semblable à celui de la batterie d'un pistolet. Santa-Cruz de Mudela (Manche) rivalise avec Albacète pour la fabrication des navajas et de la coutellerie commune; mais nous ne croyons pas qu'elle ait rien exposé.

Passons sans transition à la série des bronzes d'art et autres métaux, repoussés, ciselés et damasquinés.

Nous trouvons ici en première ligne M. P. Zuloaga d'Eibar, un habitué de nos expositions, où du reste il n'a pas manqué d'obtenir chaque fois quelque récompense. Déjà, en 1855 et 1867, les visiteurs s'intéressaient à ces belles pièces d'orfévrerie d'un style si pur, où la perfection du dessin rend plus sensible encore le fini de l'exécution. Formé à l'école française, — il a travaillé quelque temps à Paris avec son père, — s'inspirant habilement des meilleurs modèles, il a su pourtant garder une teinte précieuse d'originalité; c'est là le côté curieux de son œuvre.

Nous avons pu nous-même, au cours d'un voyage que nous faisions naguère dans le pays basque, visiter ses ateliers et voici ce que nous en disions[1] :

1. *Basques et Navarrais*, par Louis, Lande. 1 vol. in-18, Paris, 1878.

« Eibar, petite ville du Guipuzcoa, occupe un des rangs les plus honorables parmi les rares cités industrielles de l'Espagne; elle fabrique des armes auxquelles les eaux d'une petite rivière, affluent de la Deva, donnent une trempe excellente. Les vieilles maisons dont quelques-unes conservent encore leurs fenêtres mauresques sont disposées en ateliers où s'entassent les travailleurs aussi actifs, aussi nombreux que dans les cités ouvrières de Londres ou de Mulhouse; afin d'obtenir plus d'espace, on les surcharge d'appentis jusqu'à former au-dessus des balcons et des toits mille superfétations bizarres; toutes se penchent et se pressent jalousement des deux côtés de la rivière comme pour revendiquer leur part de cette eau précieuse. Du matin au soir, sort du cœur de la ville un bruit confus de ruche mêlé au tapotement continuel des petits marteaux contre l'enclume et au grincement des limes sur l'acier, et, passant par les rues, à travers les portes entr'ouvertes, on voit contre les murs étinceler en faisceau les canons de fusils et les baïonnettes.

» En dehors des armes, Eibar fabrique des bijoux qui, pour la délicatesse et le fini du travail, peuvent soutenir la comparaison avec les meilleurs articles de Paris. Ces bijoux, tout particuliers, sont un acier incrusté d'or, et déjà le débit en est grand tant à l'étranger qu'en Espagne. On exécute aussi dans le même genre des tables d'autel, des lampadaires,

des coffres et des vases de toute dimension, et jusqu'à des statues. C'est de la maison Zuloaga, la plus considérable d'Eibar, qu'est sorti ce magnifique tombeau du maréchal Prim qu'on admire aujourd'hui dans le basilique d'Atocha. Située en plein désert, bien qu'aux portes de la ville, cette église sert de sépulture aux généraux espagnols les plus illustres de notre siècle. Là dorment leur dernier sommeil, à l'ombre des plis glorieux de cent étendards conquis sur l'ennemi : Castaños, qui vainquit à Bailen, Palafox, qui défendit Saragosse, Concha, qui périt à Abarzuza. On a souvent reproché aux Espagnols leur amour de la phrase et du pathos ; ce n'est pas le cas ici. De simples plaques de marbre, à peine ornées, rappellent seulement les noms avec les titres des héros : rien de plus modeste, mais rien non plus d'aussi saisissant ; les murs complétement nus, sont blanchis au lait de chaux. Concha, il est vrai, aura bientôt à l'entrée de l'église sa statue équestre dont une souscription publique vient d'assurer l'exécution. En attendant, le tombeau du maréchal Prim est le seul qui témoigne d'une préoccupation esthétique. Il est placé dans une chapelle à droite, près de la porte. Le fier aventurier est représenté étendu en grand uniforme au-dessus du sépulcre où ses restes reposent ; les mains sont croisées sur la poitrine, la tête est nue, et ce visage tourmenté, si bien saisi par notre Henri Regnault, garde encore jusque dans la mort une énergie sin-

gulière. Une sorte de baldaquin le recouvre, portant ces mots à l'intérieur : Crimée, Maroc, Mexico, Cadix, et au dehors, en médaillons, les têtes des Gracques, de Régulus et de Marius. Des deux côtés du tombeau, de splendides bas-reliefs reproduisent les événements les plus importants de la vie du défunt : le combat de Los Castillejos et la proclamation de la république. Représenter ainsi couché tout du long, sans pose indiquée, sans un geste, un général de nos jours avec son frac étriqué, ses bottes d'ordonnance et son pantalon de cheval, c'était là une entreprise audacieuse et dont le succès fait grand honneur à l'artiste qui a tracé le plan du monument. La statue, comme le baldaquin et le corps même du sépulcre, est formée de deux seuls métaux : l'or et l'acier, et l'éclat de l'un s'alliant aux reflets bleuâtres de l'autre remplace fort bien la couleur chaude du bronze et le poli des marbres les plus précieux.

» Pendant la guerre carliste, le chef de la maison avait transporté ses ateliers sur la frontière de France, à Saint-Jean-de-Luz; il est maintenant revenu à Eibar et occupe relativement un nombre d'ouvriers considérable. Je les trouvai assis chacun à un établi garni d'un petit étau, un paquet de fils d'or presque imperceptibles et quelques menus outils à portée de la main. La plaque d'acier que l'on veut orner est d'abord entamée avec le poinçon; un dessin plus ou moins grossier sert de modèle à

l'ouvrier et lui indique les figures souvent fort délicates qu'il doit reproduire; après quoi, prenant un fil d'or avec une pince, d'un coup sec de maillet, il l'assure dans les rainures laissées par le poinçon ; quoique cette opération se fasse à froid, l'or est si solidement appliqué qu'il s'usera avec l'acier lui-même avant de s'en détacher. Les fonds s'obtiennent au moyen de hachures, et il faut voir avec quelle prestesse, quelle précision, la main exercée trace ces lignes entre-croisées distantes à peine d'un quart de millimètre. L'atelier occupe aussi plusieurs apprentis, jeunes garçons d'une douzaine d'années, tous choisis parmi les enfants du pays; on leur apprend à dessiner, à manier le poinçon et le maillet, et en moins de quatre ou cinq ans ils font de parfaits ouvriers. Cela tendrait à prouver que, du jour où l'industrie espagnole voudra se relever, ni les bras ni l'intelligence ne lui manqueront. »

L'opération, telle que nous venons de la décrire, consistant dans une superposition de fils d'or sur des surfaces rondes et plates, préparées à l'aide du couteau à hacher, n'est autre que l'ancienne damasquinure. Par malheur la difficulté des procédés, le prix exorbitant de la main d'œuvre, faisaient obstacle à l'extension de ce travail de luxe; aussi a-t-on cherché dans la gravure en creux des moyens plus expéditifs et plus économiques pour arriver au même résultat; même les découvertes chimiques ont permis de simplifier l'opération de la gravure

et d'obtenir des creux par l'emploi des défoncements à l'eau-forte; M. Zuloaga lui-même n'a pas dédaigné d'avoir recours à ce procédé. Du reste son exposition actuelle n'est pas moins intéressante que les précédentes. On y voit un petit nombre de grosses pièces, mais toutes bien choisies : deux lampadaires valant chacun 50,000 francs, deux grands vases de forme mauresque, estimés 4,500 francs pièce, une garniture de cheminée de 35,000, un plat de 13,000, etc. Outre cela, une foule d'objets plus petits, mais tous offrant la même délicatesse de travail, tels que croix, coffrets, agrafes, pommes de canne, porte-allumettes ou boutons de manchettes, permettent de satisfaire à des fantaisies moins coûteuses. Nous avons profondément regretté pour notre part de ne pas voir la reproduction ou tout au moins une réduction exacte de ce mausolée de Prim dont nous parlions tout à l'heure et qui, à coup sûr, est le chef-d'œuvre de M. Zuloaga; il y a perdu un grand élément de succès et l'exposition espagnole une de ses principales *attractions*. Du reste, nous ne croyons pas nous engager beaucoup en promettant d'avance à l'habile artiste une nouvelle distinction à laquelle lui donnent droit doublement la sûreté de son goût et la persistance heureuse de ses efforts.

Dans le même genre, mais à quelque distance encore, vient la maison Ybaizabal, également d'Eibar; sa vitrine est fort riche et fort bien garnie; les deux pièces principales sont une immense écritoire et un

plat magnifique; tout autour, des coupes, des poignards, des épées, des boucliers, splendidement ciselés, complètent l'harmonie de l'ensemble. La foule s'intéresse tout particulièrement à une bombe de grosseur naturelle, montée sur trois écouvillons, qui porte gravé sur ses flancs le panorama de la ville de Bilbao assiégée par les carlistes; on distingue à merveille toutes les batteries, amies ou ennemies, et jusqu'aux moindres édifices de la place. La même maison expose une série de ces statuettes coloriées qui ont commencé à se répandre chez nous et qui représentent invariablement les types populaires de l'Andalousie: ici une *maja* ou grisette en jupon court, dansant le *polo* ou le *jaleo*; là bas un *majo* tirant sa *navaja*; un contrebandier, son *trabuco* à la main; un curé coiffé du long chapeau à la Basile.

Le buste en bronze de M. de Santos, actuellement commissaire général de l'Espagne à l'Exposition universelle, mérite une mention spéciale, tant pour l'expression vraiment remarquable de la tête que pour le choix des détails qui entourent le haut du corps et dissimulent la cassure toujours si déplaisante des deux bras. C'est l'œuvre du sculpteur Vallmitjana; elle est due à l'initiative reconnaissante des industriels de Catalogne envers M. de Santos, président de la commission à l'Exposition de Vienne de 1873. Les ornements d'autel en métal blanc, de la maison Ysaura, ne le cèdent en rien aux meilleurs produits de nos fabriques. Signalons, dans d'autres genres, les ma-

gnifiques candélabres de M. Verdaguer de Barcelone et aussi les étincelants chaudrons de M. Vitamartin (Valladolid), faits entièrement à la main.

L'Espagne compte deux horlogers de premier ordre ; il est vrai que tous deux pourraient être revendiqués à titre égal par l'Angleterre : ainsi M. Losada, qui outre sa grande maison de Madrid possède des succursales à Paris et à Londres et dont la clientèle s'étend jusqu'en Russie : ses instruments de précision, sa belle horloge, ses montres de luxe dénotent l'habileté et la science la plus profonde unies au goût le plus pur ; ainsi encore M. Riego, fournisseur de la cour d'Espagne, parent de Losada, également établi à Londres et dont la vitrine est un vrai nid de merveilles : montres à répétition, chronomètres de 5,000 francs, marquant les secondes et les cinquièmes de secondes, l'année, le mois et le jour ; perles pour breloques, grosses comme des noisettes ; puis des antiquités : une montre émaillée, du temps de Louis XIII d'un travail exquis et supérieurement conservée ; le pommeau d'or ciselé d'une canne ayant appartenu jadis à madame de Pompadour et estimé au prix modeste de 1,200 francs ; nous ne pouvons pas tout citer. L'horloge à cadran électrique de M. Aguirre (Soria), l'horloge astronomique de M. Moragas (Barcelone) témoignent d'efforts méritoires.

Dans le rayon de la parfumerie, tous les flacons

restant soigneusement fermés, il n'est guère possible de juger par soi-même, de la vraie valeur des produits, comme on le fait à la section française où les parfums et les essences coulent pour les passants. Nous avons pourtant distingué certaine essence de lavande. Cette plante aromatique, originaire des contrées du Midi, est très-commune en Espagne où elle couvre de vastes espaces de terrains arides ; on la cultive aussi dans les jardins; une espèce particulière atteint jusqu'à 2 et 3 pieds de hauteur.

Nattes et paniers, meubles et jouets, les articles de vannerie sont aussi nombreux que variés : il y en a en osier, en jonc, en sparte et même en fibres de palmier. Le sparte est une graminée à feuillage cylindrique, rigide et piquant. On le recueille principalement dans la contrée de Carthagène qui, sous les Romains, en était tellement couverte que, selon Pline, il fournissait la matière du lit, des habits, des souliers et du feu pour le peuple. C'est de là que Carthagène avait reçu le nom de *Carthago spartaria*. On a retrouvé dans les mines des environs des paniers en sparte goudronnés et fixés dans une monture de bois dont les Romains se servaient en guise de seaux pour l'extraction des eaux. Cette plante est encore aujourd'hui l'objet d'une industrie assez florissante; on en fait des objets de toutes sortes : cordes, paillassons, nattes, tapis, paniers. Pourtant la majeure partie du sparte recueilli passe dans les papeteries d'Angleterre où, depuis quelques années

déjà, on l'emploie concurremment avec d'autres substances pour faire face à l'insuffisance toujours croissante des chiffons.

Les palmiers sont répandus en divers endroits du territoire de Valence; ils abondent principalement à Elche où l'on en trouve une véritable forêt. Les habitants du pays s'appliquent particulièrement à la culture de cet arbre qui est leur principale richesse. En effet, outre le profit qu'on tire des dattes,il y a les feuilles des palmiers mâles qui s'expédient dans toutes les parties de l'Espagne et jusqu'en Italie où elles servent pour la fête du dimanche des Rameaux. On en fait aussi des balais, des nattes, des paniers, des chaises, des cordes, et autres menus ouvrages dont la vente est assez lucrative; ce sont surtout les enfants et les femmes qui se livrent à ce genre de travail. Il est fâcheux qu'en raison même de la place que les objets de vannerie occupent dans la décoration de la première salle, tout en haut des plafonds, il soit si malaisé de se rendre compte de leurs qualités. Autant qu'on en peut juger de loin, la fabrication des nattes semble de beaucoup la plus avancée.

L'Espagne a envoyé plusieurs échantillons d'allumettes bougies ; la qualité en est assez bonne quoique inférieure, paraît-il, à celle des mêmes produits français. Les établissements qui ont pris part à l'exposition, sauf celui de M. Guemès (Santander) sont peu importants. Dans les produits espagnols

le chimicage est bon, mais la bougie est molle et souvent très-jaune et très-fuligineuse; elle doit contenir de la résine. On y emploie la cire, tandis qu'en France et en Belgique, on ne se sert que de stéarine. L'Espagne fait très peu d'allumettes de bois; en revanche M. Mataix Rico (Valadolid) tente l'essai d'allumettes en carton.

GROUPE IV

Tissus, vêtements et accessoires.

L'industrie du coton est presque entièrement centralisée dans la Catalogne, à Barcelone et aux environs, à Monistrol, à Martorel, à Tarrasa, à Manresà, à Aulot, etc. D'après les calculs les plus récents, la valeur du capital fixe qu'elle représente pour cette seule province est de 150 millions ; les manufactures sont au nombre de 700 et les broches de 12,000,000, occupant ensemble 104,000 ouvriers, hommes, femmes ou enfants; la production des fils s'élève à plus de 17 millions de kilogrammes et celle des tissus à 200 millions de mètres. En face de ces chiffres vraiment formidables, on est bien forcé de reconnaître que l'exposition de la Catalogne au Champ de Mars n'est pas tout à fait ce qu'on était en droit d'en attendre. Soit par incurie, soit par esprit d'opposition, soit plutôt, comme on me l'a dit, que l'Exposition récente de Philadelphie eût été pour plusieurs fabricants la cause de graves ennuis, beaucoup de maisons des plus considérables se sont abstenues de paraître à la nôtre : c'est grand dommage pour tout le monde. Néanmoins les étof-

fes exposées sont en assez grand nombre et de qualité assez supérieure pour qu'on puisse juger de l'état très-avancé de cette industrie dans le nord de l'Espagne. Voici d'abord la maison Battlo, la plus considérable de Barcelone pour la fabrication des cotons écrus; les ateliers ne ferment ni jour ni nuit; la société « la España industrial, » fort importante également et où tous les progrès de la science moderne sont aussitôt appliqués; la maison Salvador Pagès, la première qui ait été fondée par coopération avec les petites économies des ouvriers; puis viennent les mouchoirs de coton de M. Borras, le linge de table damassé de M. Volart y Conill, les imitations de toile de Hollande et le madapolam de M. Tolra, les étoffes de piqué rayé et sans envers de M. Borier.

La fabrication des indiennes ou toiles de coton peintes se fait aussi en Catalogne sur une grande échelle; ces indiennes ressemblent d'ailleurs à tous les cotons imprimés : ce sont pour la plupart des imitations assez réussies des produits de Mulhouse; les dessins mêmes sont parfois exactement copiés. Celles de la maison Ricart de Barcelone se recommandent par une originalité plus grande et une qualité supérieure; signalons aussi les chemises toutes confectionnées de M. Conde Puerto, à un bon marché étonnant, 21, 26, 28 et 33 francs la douzaine; il est vrai qu'elles ne sont pas toujours de bien bon goût, mais cela tient peut-être aux né-

cessités de l'exportation ; on les expédie par quantités énormes aux États-Unis.

Les toiles de chanvre et de lin se fabriquent encore dans les villes, dans les villages et dans les campagnes chez des tisserands qui les travaillent le plus souvent pour le compte des particuliers ; ces toiles sont presque toutes grosses et communes : c'est ce que nous appelons toiles de ménage ; mais il est aussi des manufactures où l'on fabrique des toiles de toutes qualités, même de très-belles : la Galice et la Catalogne sont celles qui en ont le plus. Nous avons remarqué les services de table de la maison Serret (Barcelone); les toiles en pièce de M. Puig sont intéressantes ainsi que les coutils forts pour pantalons, blancs et de couleur, de M. Pedro Mestra. Un fabricant de Mataro expose de la toile à voiles.

L'industrie des tissus de laine est déjà ancienne en Espagne. S'il faut en croire un mémoire présenté par Damian Olivarez à l'assemblée de 1620, les manufactures de draps, de flanelles, de molletons, de serges, d'étamines, de bures et d'autres étoffes de laine étaient fort multipliées dans différentes parties de l'Espagne. Celles de Ségovie surtout jouissaient d'une réputation européenne ; la finesse et la solidité de leurs draps les faisaient rechercher partout et il s'en exportait des quantités considérables hors de la Péninsule. Les draps de l'Estremadure n'avaient ni la finesse ni la beauté de

ceux de Ségovie, mais leur qualité était excellente et les rendait précieux; ceux de Ciudad-Real et de Teruel avaient aussi de la réputation; enfin la Catalogne envoyait ses draps et beaucoup d'autres lainages en Corse, en Italie, en Sicile, en Grèce et jusqu'à Smyrne et Alexandrie. Toujours d'après le même témoignage, les fabriques de Ségovie n'occupaient pas moins de 35,000 personnes, et Cuenca, à elle seule, lavait chaque année plus de 60,000 quintaux de laine. Bien que ces chiffres paraissent exagérés, il reste acquis néanmoins qu'à cette époque, en Espagne, l'industrie de la laine était particulièrement florissante; sa décadence suivit bientôt celle de la monarchie, et c'est seulement de nos jours qu'elle s'est vraiment relevée.

Devenir maîtres absolus du marché national, tel a été, depuis quelque temps, le but fort légitime en somme des producteurs espagnols. Si nous remontons d'une quinzaine d'années en arrière, nous voyons les grandes bergeries de l'Espagne diriger presque tous leurs produits sur Bayonne et Rouen, et les filateurs d'Elbeuf et de Reims s'en approprier la plus grande partie. Depuis lors les importations de laines brutes espagnoles vont toujours en s'amoindrissant; les fabriques de Barcelone en absorbent la majeure partie. Ce n'est pas que ces laines soient très-regrettables pour nous, car nous les avons remplacées avec avantage par celles d'Australie et de la Plata; on ne peut pas dire non plus que les

étoffes exposées dans les vitrines de l'Espagne, malgré quelques progrès, touchent encore à la perfection ; telles qu'elles sont, elles tiennent leur rang dans le développement général de l'industrie lainière et ne laissent pas d'entraver dès à présent la vente des tissus français sur le marché espagnol, d'autant plus que les fabricants de cette nation ont pour système la copie à peu près immédiate de tous les produits dont l'imitation doit leur procurer des avantages assurés.

Leurs étoffes unies sont bien faites, bien feutrées, d'un excellent apprêt ; peut-être le toucher en est-il moins souple et moins moelleux que celui des draps des autres puissances continentales ; cela tient à la nature des laines qu'on emploie. Dans cette partie encore, nous relevons l'abstention regrettable d'un bon nombre des plus grands industriels ; quoi qu'il en soit, les draps fins de la province de Barcelone, remarquables par la modicité des prix, donnent une juste idée de la fabrication espagnole. La maison Sert frères et Sola expose un magnifique assortiment de châles, rideaux, tapis, tentures, couvertures de lit et de voyage ; fondée par un simple ouvrier, elle est arrivée à un haut degré de prospérité ; son commerce de tapis avec les Etats-Unis est considérable. Donnons un coup d'œil en passant aux étoffes de déchets de laine de M. Richardson (Barcelone) peu solides, comme on peut croire, mais qui ne manquent pas d'apparence. Grand choix de couvertures

de laine de toutes sortes; belles mantes de Murcie aux mille rayures éclatantes, dont chaque extrémité se termine par une grappe de pompons; *alforjas* de Burgos, sorte de sac de voyage, en gros tissu bigarré, qu'on place sur le cheval et où l'on met les provisions; puis des étoffes tartan, tramées laine et coton, d'une excellente fabrication. Les fils de laine peignée sont plus spécialement destinés à la fabrication des mérinos, mousselines, châles, drapeaux, rubans, etc., ainsi que des articles de bonneterie.

Les anciens auteurs arabes parlent des riches étoffes de soie aux brillantes couleurs auxquelles travaillaient à Malaga, Murcie, Almeria, des milliers d'ouvriers. Plus tard Tolède, Séville, Valence, Grenade et d'autres villes fabriquèrent à l'envi de beaux tissus de soie. Damian Olivarez ne va-t-il pas jusqu'à dire dans son mémoire, avec une évidente exagération, que Séville au XVIe siècle comptait 16,000 métiers occupant plus de 130,000 personnes? ce qui mettrait la population de la ville à 400,000 âmes pour le moins; un fait certain, c'est que les brodeurs de cette époque ont laissé de merveilleux ouvrages qu'on peut admirer dans beaucoup d'églises d'Espagne. Au XVIIIe siècle encore le chapitre de la cathédrale de Mexico faisait aux ouvriers de Tolède d'importantes commandes d'étoffes de soie et d'or. Vers le milieu du même siècle, une manufacture de soieries fut établie à Talavera de la Reyna par des ouvriers français, transfuges de

Lyon, et ne tarda pas à acquérir une certaine importance; on en tirait des damas, des galons. Aujourd'hui encore l'Espagne tient dans l'industrie de la soie un rang des plus honorables; on trouve dans son exposition de bons tissus unis, des dispositions assez heureuses pour étoffes d'ameublements; les dessins sont en général harmonieux de forme et de coloris. Valence a conservé le goût original que lui ont légué les artisans maures; mais Barcelone et la Catalogne montrent le plus d'activité. Il faut citer au premier rang, parmi les fabricants de cette province, M. Malvehy dont les soieries sont de toute beauté; parmi les filateurs, M. Lles de Valence se fait remarquer pour sa riche exposition d'écheveaux de soie de toutes nuances; les soies filées de M. Pujals de Valence et de M. Lopez Florès de Murcie méritent également l'attention. Rappelons encore les riches chasubles de soie brodées en argent de M. Hernandez Delgado de Tolède.

Les divers articles de passementerie, tels que rubans de velours et de soie, galons et broderies pour uniformes, crépines, cordons pour tentures, etc., sont en général bien fabriqués; cet éloge s'applique tout particulièrement aux velours et chenilles de M. Font, savamment disposés et dont les couleurs reproduisent par leur gradation toutes les nuances du prisme.

L'Espagne a toujours été renommée pour ses blondes et ses dentelles. La fabrication est concen-

trée autour de Barcelone ; les ouvrières de Catalogne sont fort habiles ; sous une inspiration créatrice plus féconde, elles pourraient livrer à l'exportation des articles d'une consommation plus générale et à des prix plus favorables à la vente. Aujourd'hui la fabrication se limite presque entièrement à de grandes pièces telles que volants de robes, voiles, mantes et mantilles, et toutes ces dentelles se vendent ordinairement assez cher. Signalons la maison de M. Jose Pi Solanas, de Barcelone, fournisseur de la cour d'Espagne, dont les produits s'exportent jusqu'en Italie, en Allemagne et en Angleterre ; on nous a fait toucher des mantes fines comme un tissu de fils de la Vierge, légères comme l'aile du papillon, et d'une valeur de plus de 1,500 francs ; d'autres articles moins importants, comme mouchoirs, cravates et fichus, sont heureusement plus accessibles aux bourses moyennes.

La lingerie fine témoigne d'un bon goût réel et de beaucoup de soin ; ainsi les broderies et les dentelles de M. Luis Verdereau, toutes faites à la main ; une splendide robe de baptême et deux ou trois parures pour dames arrachent aux jeunes visiteuses des cris d'admiration. Les Mayorquaises ont envoyé un certain nombre de pièces délicatement brodées, mais la plupart, véritables œuvres de patience représentant des cathédrales ou des sujets religieux, proviennent des couvents et sont l'ouvrage des sœurs ou de leurs élèves. Les corsets de la maison Zugasti

sont les seuls vraiment riches et élégants; tous les autres auraient trop à souffrir d'être mis en regard des merveilleux objets de notre fabrication parisienne.

Les articles de bonneterie de M. Marfa (Barcelone) sont d'un bon marché prodigieux et qui défie l'imagination : gilets de peau à 18 francs la douzaine, bas en coton à 1 franc 25 centimes, 2 francs 25, et 3 francs, la douzaine également; le reste dans les mêmes proportions; il s'en expédie aux Etats-Unis d'immenses quantités. La maison Sala joint aussi la modicité des prix à la bonne qualité. Un fabricant d'Olot (Gérone), M. Masoliver, expose de longs bonnets rouges, véritables bonnets phrygiens; c'est la coiffure nationale des Catalans et des Aragonais et on la retrouve encore chez nos paysans du Roussillon qui appartinrent longtemps au royaume d'Aragon. Gardons-nous d'oublier les blanches capelines de M. Pablo Aguilar, faites de laine et de soie, et tant d'autres charmants tissus pour femmes et pour enfants.

Les tailleurs madrilènes se font remarquer par une coupe sévère et distinguée, mais leurs prix sont au moins aussi élevés que les nôtres. En revanche les vêtements taillés en province manquent absolument de tournure; nous ne critiquons pas ici des effets destinés au peuple et qui plus ou moins répondent à certains besoins; mais il est tel habit sans coutures, que nous ne désignerons point

d'une façon plus précise, et qui aurait un succès de fou rire, même parmi nos Auvergnats.

Les chapeaux sont de toutes sortes, mais sans grande élégance; beaucoup du reste s'adressent à la clientèle populaire. Les chaussures relativement nous sembleraient supérieures; en général le cuir en est souple et fort, le travail plus consciencieux que varié. Toutefois les bottines de luxe de M. Lavega (Madrid) et de M. Chico y Ganga (Séville) approchent de la perfection. Les bottines imperméables en cuir de crocodile de M. Pardas (Barcelone) et les bottes de chasse de M. Quiros (Léon) ne doivent pas non plus passer inaperçues. Partout les prix les plus modérés. Quelques fabricants convaincus ont exposé des *alpargatas*, ces sandales à semelles de corde, que tout le monde connaît, garnies au bout d'un morceau de toile et retenues par deux cordons qui s'attachent en se croisant autour de la cheville ; le peuple ne se chausse guère autrement et même les alpargatas sont adoptées officiellement dans l'armée, du moins en temps de guerre. Rien n'est commode en effet, surtout pour marcher dans les montagnes, et l'habitude aidant, comme cette chaussure légère, silencieuse, qui laisse le pied libre et le protége sans le blesser ; avec elle il semble qu'on aille naturellement plus vite. Pourtant elle communique à l'ensemble de la tenue, je ne sais quel air de misère et de délabrement qui sied mal chez un soldat. En outre, par un temps de pluie ou de neige,

les alpargatas perdent beaucoup de leurs avantages ; mais un bon Castillan ne s'inquiète pas pour si peu et s'il lui faut faire tout ou partie de l'étape avec ses sandales mouillées, il se contente de répéter philosophiquement le vieux refrain populaire :

« Celui qui se fie aux alpargatas — Et met sa confiance dans les femmes — N'aura jamais un sou de sa vie, — Et marchera toujours nu-pieds. »

L'industrie des gants n'a rien, même à Paris, qu'on puisse mettre au-dessus des produits de M. Esteban Comella (Madrid), tant la peau en est fine, la coupe aristocratique, la nuance toujours délicate et admirablement choisie ; cet industriel ne s'est pas seulement tenu au courant des améliorations que l'étranger apportait dans la partie, il a tenté pour son compte des perfectionnements nouveaux ; aujourd'hui la production annuelle de sa maison monte à plus de 30,000 douzaines de paires et il s'est fait connaître avantageusement jusqu'en Russie. Bien que suffisant à peu près à la consommation intérieure, les autres fabriques sont encore bien loin de cette importance et de cette perfection ; elles n'en gardent pas moins un élément de supériorité incontestable dans la qualité des peaux qui leur sont fournies par les tanneurs du pays.

On sait combien l'éventail est d'un usage fréquent en Espagne ; grande dame ou femme du peuple, à la promenade, aux tôros, au théâtre, et souvent même à l'église, ce léger passe-temps est aussi in-

dispensable pour les personnes de l'autre sexe que le *cigarillo* pour les hommes ; nous nous étonnons d'autant plus que l'Espagne réussisse si mal tous les objets qu'elle expose en ce genre : c'est médiocre et rien de plus.

Valladolid, le marché des beaux-arts, *emporio de las bellas artes,* comme l'appelle un vieil auteur, était autrefois la ville d'Espagne la plus renommée pour son orfévrerie. Juan de Arfe, qu'on a appelé le Benvenuto Cellini de l'Espagne, y séjourna longtemps. Une rue tout entière était presque exclusivement occupée par les orfévres et portait le nom de *Calle de la Plateria.* Le Vénitien Andrea Navagiero qui visita la ville en 1525, écrit à ce propos : « Il y a à Valladolid beaucoup d'artisans en différents genres et on y travaille très-bien dans toutes sortes de métiers, notamment l'orfévrerie ; on y trouve autant d'orfévres qu'il y en a dans deux autres villes, les premières d'Espagne; cette abondance de métiers vient sans doute de ce que la cour séjourne très-souvent ici. » Les bijoux religieux ont été de tout temps fort à la mode en Espagne : ce sont des reliquaires, des croix, des médaillons, des rosaires... Madame d'Aulnoy, qui se plaint du mauvais goût de ces bijoux, ajoutait en parlant de la toilette des dames : « Il y a bien des églises où il n'y en a pas tant. Elles ne mettent jamais de collier, mais elles portent des bracelets, des bagues et des pendants d'oreilles qui sont bien plus longs que la main. »

Aujourd'hui cette industrie n'existe plus pour ainsi dire et le marché national est littéralement envahi par les articles de Paris. Valladolid ne compte pas un seul exposant ; même abstention de la part de Barcelone dont les plateros furent aussi fameux. Il eût été curieux pourtant d'étudier cette ancienne bijouterie populaire, destinée surtout aux paysannes et dont la commission provinciale de Pontevedra nous offre un échantillon : c'est une parure en argent doré, d'un dessin assez original, mais lourde, et qui par ses dimensions rappelle tout à fait la description de madame d'Aulnoy. Deux artistes de Madrid, MM. Eguiazu et Gigorraga, exposent de ces petits objets d'acier, incrustés d'or et d'argent, dont nous avons déjà parlé et qui obtiennent en Espagne beaucoup de succès ; M. Soldavila, de jolis pistolets dans le même genre.

GROUPE V

Industries extractives, produits bruts et ouvrés.

La métallurgie fut de tout temps une des principales branches du commerce et de l'industrie des Basques. Ainsi le *señor* de Bizcaye avait droit à 16 deniers vieux pour chaque quintal de fer travaillé dans les forges du pays. A n'en pas douter, le fer dans ces contrées était primitivement travaillé à bras, comme l'indique le nom basque de forge, *oleac*, qui signifie *lieu haut*. Dans la suite on imagina d'utiliser la force de l'eau pour faire mouvoir les soufflets et les marteaux, remplacés vers 1540 par les martinets à la génoise. La tuyère, qui attire l'air sur le foyer au moyen d'un conduit, fut introduite dans le pays dès le milieu du XVII[e] siècle; mais la routine, ce grand ennemi de toutes les industries montées sur une petite échelle, fut encore la plus forte, et les roues hydrauliques et le soufflet avec de légères modifications, se sont perpétués jusqu'à nos jours dans la plupart des forges de Bizcaye. Cependant la métallurgie du fer faisait en Angleterre et en France les plus grands progrès; bientôt

le fer du pays ne put plus soutenir la concurrence, même sur les marchés nationaux, avec le fer anglais beaucoup moins coûteux, et les forges s'éteignirent peu à peu. C'en était fait de cette vieille industrie si, se rendant à l'évidence et renonçant à leurs erreurs, quelques hommes intelligents n'avaient décidément adopté, avec ou sans perfectionnement, la méthode des hauts fourneaux. En 1855, les Ybarra créèrent la fabrique de Baracaldo, qui devait en quelque sorte servir de modèle aux industriels du pays, et dont l'importance depuis lors est allée toujours grandissant.

La société Ybarra n'a pas moins de trois mines où elle exploite le minerai de fer : celles de Somorrostro et d'Ollargan en Bizcaye, celle d'Onton dans la province voisine de Santander. La richesse et l'excellence de ces minerais (fer oligiste et hématite) sont universellement reconnues. Le minerai de Somorrostro est le plus estimé, la qualité *campanil* surtout, très-recherchée pour la fonte Bessemer et dont l'exportation a pris ces dernières années un essor considérable; en effet la plupart des usines en France et en Angleterre et bon nombre de celles de la Belgique et de l'Allemagne en font l'emploi, dans des proportions plus ou moins importantes, pour améliorer la qualité de leurs produits. La maison Ybarra exporte à elle seule environ 1,500,000 tonnes par an, dont l'Espagne consomme environ 28 0/0, l'Angleterre 40, la France 20, la Belgique 7.

En dehors des mines que la maison Ybarra s'est réservées, il en est d'autres, lui appartenant, qu'elle a louées à bail aux sociétés étrangères dont font partie *The Orconera Iron Ore Company Limited* et la *Société anonyme franco-belge* des mines de Somorrostro, lesquelles exploitent ou se préparent à exploiter des quantités bien plus considérables.

La maison Ybarra possède deux usines, une à Baracaldo en Bizcaye, près Bilbao, dite aussi fabrique du Désert, l'autre à Guriezo, province de Santander; toutes deux sont situées à proximité de l'Océan avec lequel elles communiquent, et se trouvent par conséquent dans d'excellentes conditions pour recevoir les charbons anglais en échange de leur minerai de fer.

Outre d'intéressants échantillons de tous ses produits, rangés avec beaucoup de goût et d'élégance, la maison Ybarra nous montre de grandes vues photographiques des mines Esperanza et San-Miguel de Somorrostro, plus le plan et la vue de l'usine de Baracaldo. En voilà certes plus qu'il n'en faut pour mériter à cette maison et à son exposition une attention toute particulière.

Parmi les autres établissements de ce genre nous citerons la fabrique de Pédroso-Cazalla, appartenant à la compagnie des mines du même nom, à 70 kilomètres du grand môle de Séville. L'usine contient plusieurs hauts fourneaux, tant au charbon de terre qu'au charbon de bois, avec ateliers de

moulage, fours à puddler, fours à réchauffer, fours d'affinage et laminoirs. Elle occupe toute une population d'ouvriers dont l'éducation morale et industrielle est l'objet de l'incessante sollicitude de l'administration. Les minerais traités sont les oxydes de fer magnétique et les hématites, et leur chiffre dépasse chaque année 100,000 quintaux. Le charbon de terre provient pour la plus grande partie de la mine de Villanueva del Rio, située à 25 kilomètres au sud, tout près des bords du Guadalquivir; il en vient également des mines de Belmez. Les fers qu'on obtient au Pédroso sont de qualité tout à fait supérieure et comparables aux meilleurs produits de la Suède et de la Russie. Cette usine est surtout redevable de son importance actuelle à la direction et aux conseils du regretté général Elorza à qui l'on doit également le développement prodigieux de l'usine royale de Trubia; nous aurons plus loin l'occasion d'insister sur ce dernier établissement, à propos de l'exposition du ministère de la guerre.

L'usine de la Folguera de Langano (Oviedo), appartenant à la société Duro et Cie, a été établie en 1857. Admirablement outillée, elle n'emploie que des matières premières du pays, et la difficulté même des transports l'amène tout naturellement à ne fabriquer que des fers et des fontes de bonne qualité. Citons encore l'usine de Bolueta, près Bilbao, dont l'établissement remonte à 1843; celle de D. J. Jauregui, en Bizcaye également; celle de

Goitia et Cie à Toria (Logroño); enfin les forges de MM. Heredia à Malaga et à la Concepcion.

Parmi les objets travaillés en fer et qui se rapportent plus spécialement à certaines industries, on trouve les solides coffres-forts de M. Salvador Manach, des collections de clous ordinaires et de clous à ferrer, plusieurs serrures et cadenas, l'une surtout si terrible et si énorme qu'elle ne peut être destinée qu'à une porte de prison. Ce qui manque, c'est quelqu'une de ces œuvres d'art, comme les ancêtres des Espagnols savaient si bien les faire ; il n'est pas de peuple en effet chez qui l'art de travailler le fer fût arrivé à un plus haut degré de perfection. Les *rejeros* étaient assez nombreux dans plusieurs villes pour être organisés en corporations ; leur nom venait des grilles ou *rejas* qu'ils forgeaient et ciselaient soit pour les églises, soit pour les palais. Burgos, Séville, Grenade, Palencia, Tolède, Avila, Ségovie, Valladolid, possèdent encore de très-belles grilles, fouillées comme des pièces d'orfèvrerie ; mais la merveille du genre serait encore la *reja* gothique qu'on voit à la cathédrale de Pampelune.

Quoique l'Espagne renferme de riches bassins houillers, l'exploitation de la houille n'occupe encore qu'une trop faible place dans l'industrie minière du pays. Le bassin d'Oviedo ou des Asturies est le plus productif ; le combustible occupe la plus grande partie du sous-sol de la province et sur une épaisseur très-considérable ; on le trouve surtout à

Langreo, à Mières, à Santo-Firme, à Ferroñes, à Nava et à Torazo. La mine de Langreo peut rivaliser par la richesse et la qualité avec les exploitations les plus renommées de l'étranger; un chemin conduit de la mine jusqu'au môle même de Gigon, où les wagons chargés se déversent continuellement dans des navires de transport. Il faut citer ensuite les bassins de Palencia et de Léon qui forment comme la continuation du premier sur le versant méridional de la chaîne; le bassin de Belmez et d'Espiel, dans la Sierra Morena, d'une grande richesse, et d'où l'on tire, paraît-il, les premiers charbons de l'Espagne; ce qui donne un caractère particulier à ces mines, c'est qu'on y trouve la houille à fleur de terre et qu'on l'exploite en carrière à ciel ouvert; mises en communication depuis peu avec les différentes lignes ferrées de la Péninsule, elles fournissent les compagnies et l'industrie privée d'un combustible qu'il fallait chercher autrefois jusqu'en Angleterre. Il y a encore d'autres centres houillers, comme les bassins de Villanueva del Rio, près Séville, Villanueva de San-Juan de las Abadesas, en Catalogne, et celui moins important, de Hinajeros, (Cuenca.) Cette industrie occupe environ 10,000 ouvriers. Le meilleur combustible, après celui du terrain houiller, appartient en Espagne au terrain crétacé, comme on le rencontre aux environs de Montalban, province de Teruel; beaucoup d'autres gisements, tels que ceux d'Alcoy (Valence) et de Calos (Catalogne) ap-

partiennent au terrain tertiaire miocène. On exploite aussi un peu d'anthracite à Oviédo et de lignite à Lérida.

Une exploitation considérable de calcaire asphaltique qui se fait à Maestu (Alava) est dignement représentée à l'Exposition. Ce calcaire rend en moyenne 12 à 14 0/0 et se trouve dans le terrain crétacé. A Burgos et à Santander le terrain crétacé fournit également du calcaire asphaltique.

Des divers produits minéraux que possède l'île de Cuba, le plus remarquable est peut-être l'asphalte connu dans le pays sous le nom de *chapapote*. Il est quelquefois accompagné de bitume visqueux et associé à des couches que l'on rapporte à l'époque tertiaire en même temps qu'à de la serpentine. On en rencontre, dit-on, en divers points, sur une zone de plus de 500 kilomètres de long. Cet asphalte, rappelle la houille par son état solide et son éclat; il a été en effet utilisé comme combustible. Les puits forés pour son exploitation produisent sur certains points du pétrole et de l'hydrogène carboné.

Nous avons parlé déjà du développement croissant de l'industrie métallurgique en Bizcaye. La richesse de ce pays, en effet, sa vraie force dans l'avenir, c'est ce trésor de mines inépuisables « qui fut toujours, selon l'expression d'un de nos plus savants géographes, d'une certaine importance économique, mais qui ne peut manquer de lui assurer

bientôt un rôle très-considérable dans l'industrie du monde. » Le fer se rencontre partout en Bizcaye et les endroits ne se comptent plus qui furent ou sont encore exploités; mais les mines les plus importantes sont celles d'Ollargan, à l'est de Bilbao, et surtout celles de Triano, dans les Encartaciones, célèbres déjà du temps des Romains. Pline l'Ancien dit textuellement : « De tous les métaux le minerai de fer est le plus abondant. Sur la côte de Cantabrie, il y a une montagne haute et escarpée qui, chose incroyable à dire, est toute de cette matière. » En 1873, rien que sur ce point, près de 3,000 ouvriers étaient employés journellement aux travaux des mines et la quantité du minerai extrait a dépassé 400,000 tonnes. Dès maintenant on peut dire que Bilbao est destiné à devenir, bien avant Barcelone, pour le mouvement et l'importance du tonnage, le premier port de la Péninsule. C'est en effet l'exportation du minerai qui entre dans les chiffres du commerce bilbaïen pour la somme la plus élevée.

Deux exploitations principales sont actuellement en activité dans le district des Encartaciones : celle de Triano, appelée aussi de Somorrostro, du nom de la vallée qui l'avoisine ; — c'est elle qui fournit le minerai le plus estimé et le plus abondant, — celle de Galdamès, située plus avant dans l'intérieur et fort riche également ; des chemins de fer les relient, la première au Nervion, à l'endroit nommé le

Désert, et la seconde à Sestao. De plus, trois nouvelles lignes, appartenant à des compagnies différentes et destinées à desservir les gisements voisins, sont en construction : les travaux arrêtés quelque temps par la guerre ont été repris sans retard ; toutes trois doivent aboutir au fleuve par Luchana ou les environs. Citons encore pour mémoire le tramway aérien du système Hogdson où des wagonets roulent suspendus le long d'un câble de fer. Bref, les moyens de transport sont calculés pour enlever chaque année de la mine plus de 2 millions de tonnes. Sur ce champ de bataille du travail et du progrès, l'Espagne, l'Allemagne, la France, sont représentées; mais c'est l'Angleterre qui tient le premier rang; quatre des compagnies sur six ont été créées par des fonds anglais en tout ou en partie.

Le mont Triano forme une ligne ondulée, bien qu'à quelque distance sa croupe puisse paraître parfaitement unie ; la base en est irrégulière et il doit avoir environ cinq ou six lieues de tour. Le minerai ou *vena* — un nom qui vient des Romains — comprend plusieurs variétés dont les principales sont : la *vena negra* ou *dulce*, la plus facile à fondre, la seule dont on se servait autrefois et qu'on exploitait au moyen de puits et de galeries interminables ; le *rubio*, d'une couleur brun foncé, fort dur ; le *campanil* enfin le plus abondant, que l'on exporte beaucoup et qui prend quand on le mouille une magni-

fique teinte de pourpre ; il donne 50 et même 70 parties de métal pour cent.

« A Triano, un spectacle imprévu frappa nos regards [1]. La voie ne peut, à cause des difficultés du sol, s'élever jusqu'au sommet de la crête ; elle s'arrête au pied, à Ortella, et l'on y transporte le minerai à mesure qu'il est arraché de la mine, dans des chariots longs traînés par des bœufs ; toute la journée, ces chariots, au nombre de plus de mille, montent et descendent avec des grincements plaintifs et forment, au long de la pente, une procession sans fin. Des ouvriers sont continuellement occupés à recharger la route usée par ce frottement incessant ; malgré tout, le sol n'est qu'une poussière où les roues des chars s'enfoncent jusqu'à l'essieu, les bœufs jusqu'aux genoux : une poussière fine, rougeâtre, faite des débris impalpables du minerai. Et cette poussière est partout, pénètre partout ; le pays entier en est comme saupoudré ; les champs, les arbres, les maisons, les moindres ustensiles de ménage, la peau des animaux et jusqu'à celle des gens, tout est couvert d'une couleur de rouille indélébile. Il nous manque d'avoir vu les mines par un temps de pluie, mais nous imaginons l'épouvantable bourbier que cela doit faire. Pourtant nous préférerions encore cet aspect à celui des mines de charbon où tout est noir comme la nuit.

1. V. *Basques et Navarrais*, par L. Louis-Lande. 1 vol. in-18, Didier, 1878.

L'exploitation s'étend sur une longueur de plusieurs kilomètres, elle se fait sur un grand nombre de points à la fois, indépendants les uns des autres; toute la montagne n'est réellement qu'un immense bloc de fer; en certains endroits le minerai est si riche qu'il a tout l'aspect du métal le plus pur. Aussi se borne-t-on à le détacher par blocs au moyen de la poudre; peu à peu, dans ce travail à air libre, les ouvriers auront fait disparaître les anciennes galeries dont quelques-unes sont fort vastes et remontent à plus de vingt siècles. Pendant que nous recueillons ces détails, un contre-maître nous fait signe de nous écarter, les trous de mine ont été creusés, les pétards sont en place, il ne reste qu'à mettre le feu; à un signal connu, tout le monde s'éloigne; les chariots, qui, plus haut ou plus bas, se disposaient à passer, s'arrêtent et forment comme une barrière au flot toujours croissant de ceux qui les suivent. Tout à coup partent cinq ou six détonations précédées d'éclairs fugitifs, d'énormes éclats de roche volent dans les airs, tombent, retentissent et se brisent avec fracas; lentement le vent dissipe la fumée, on attend quelques instants encore, puis la file des voitures reprend sa marche un moment arrêtée. Souvent sur plusieurs points des trous de mine éclatent à la fois, le sol tremble et l'atmosphère est tout imprégnée d'une odeur enivrante de poudre. »

Ces minerais de Bizcaye sont pour la plupart de fer oligiste et d'hématite, et ne se rattachent qu'in-

directement au groupe central des Pyrénées ; à ce groupe, au contraire, appartiennent les filons de fer spathique et d'hématite brune ou grise qu'on rencontre en grande abondance dans la vallée de la Bidassoa, aux environs d'Irun (Guipuzcoa). De nombreux gisements existent encore en Espagne, notamment ceux d'oligiste de la province de Cordoue, non loin des houillères de Belmez, les filons de fer magnétique de Marbella (Malaga), etc.

Le plomb est le plus abondant des produits minéraux de l'Espagne, si riche pourtant en toutes sortes de métaux. Il provient surtout des provinces d'Almeria, de Murcie et de Jaen. C'est ainsi que la sierra de Gador, s'il faut en croire un dicton local, renferme plus de plomb que de cailloux. Autour de Carthagène également, le minerai abonde, mais faute de ressources et aussi d'ouvriers pour entreprendre de grandes exploitations, on se contente de soumettre à un nouveau traitement les amas considérables de scories laissées par les Romains ; elles contiennent encore une certaine quantité de plomb qu'on en extrait par des moyens peu coûteux. A la vérité, les travaux ont été repris dans la mine de galène argentifère de la sierra d'Almagrera, mine qui donne jusqu'à 1 1/2 d'argent pour cent, mais celles de Linarès (Jaen), argentifères elles aussi, au pied de la sierra Morena, sont toujours les mieux exploitées et les plus productives ; elles appartiennent

au gouvernement qui les afferme. Bien que fouillés en tout sens par les générations nombreuses qui s'y sont succédé, les flancs de la sombre sierra ne semblent pas près de s'épuiser; tel filon n'a pas moins de 3 mètres de puissance ; il est fâcheux seulement que le travail de ces mines soit si pernicieux pour la santé des ouvriers, comme le prouve trop bien leur teint blême et leur air chétif. La société anonyme des houillères de Belmez a présenté quelques échantillons remarquables de galène de sa mine de Berlonga (Badajoz). L'épaisseur moyenne du minerai massif dans le filon s'élève à 0, m. 30, la richesse du minerai à 75 pour cent de plomb marchand, et la teneur en argent à 700 grammes par tonne de minerai. N'oublions pas non plus les filons argentifères de Hienda de la Encina (Guadalajara), sur le versant méridional de la chaîne du Guadarrama; exploités depuis 1844, ils donnèrent tout d'abord de tels bénéfices à leurs possesseurs, que tous les habitants se mirent, dit-on, à fouiller le sol, dans l'espoir d'y rencontrer des gisements minéraux; de fait le précieux métal a été découvert en plusieurs endroits. Mais l'argent ne se tire pas seulement de la galène; on le trouve mélangé au minerai de cuivre gris, notamment à Hornachuelos (Cordoba) et à Orbaiceta (Navarre).

La pyrite de fer que l'on exploite dans la province de Huelva, au sud de l'Espagne, est mélangée

de sulfure cuivreux en proportions variables ; aussi, après qu'elle a été utilisée pour son soufre dans la fabrication de l'acide sulfurique, constitue-t-elle un minerai de cuivre qui, malgré sa faible teneur en métal, est encore très-important à cause de son abondance. Les mines de Rio-Tinto, situées dans l'arrondissement de Valverde del Camino, sont les plus considérables de la province ; elles étaient déjà connues des Romains. On y a pratiqué des puits d'une grande profondeur et sept étages successifs de galeries; on en tire, année moyenne, près de 300,000 kilogrammes de cuivre fin, dont la majeure partie est utilisée dans la belle fonderie de Séville. L'exploitation est complète au Rio-Tinto, c'est-à-dire qu'on traite le minerai par la cémentation et par la cuisson.

D'autres gisements se trouvent en divers endroits de la province, à Tharsis, à Calaña; celui de Tharsis est surtout remarquable ; le principal filon mesure, dit-on, 2,000 mètres d'étendue, presque à la surface du sol, sur une largeur moyenne de 80 m. et une profondeur qu'on ne peut apprécier. Ce minerai contient environ 50 pour cent de soufre qui, jusqu'à ces derniers temps, était utilisé comme combustible, faute de communications et de moyens de transport. On en exploite une partie à ciel ouvert. Des cartes nombreuses, jointes à la collection complète des produits de Tharsis et de Rio-Tinto, permettent de juger de l'importance de ces mines.

Plusieurs autres provinces, Cacerès, Avila, Logroño, ont des minerais de cuivre, mais peu exploités encore.

Les filons de cuivre de Cuba sont très-abondants; une société fut fondée en 1830 pour leur exploitation et, de 1836 à 1866, dans une période de trente ans, le produit des mines a atteint 157 millions ; il s'est un peu ralenti depuis. Les îles Philippines envoient également des minerais de cuivre pyriteux, cuivre panaché, cuivre gris.

Parmi les exploitations de calamine, la plus importante, à coup sûr, est celle des Asturies, aux environs de Santander, représentée à l'Exposition par plusieurs compagnies; les riches gisements de cette contrée sont formés d'amas de minerai remplissant de vastes poches dans la roche calcaire. On exploite encore l'oxyde de zinc en Navarre, à Teruel, et dans d'autres provinces du sud de l'Espagne. Ces divers minerais n'alimentent pas seulement les usines du pays, ils s'exportent en Belgique et dans la Prusse rhénane.

Le minerai d'étain se rencontre sur plusieurs points de l'Espagne du nord, dans les Asturies où l'exploitaient les Romains, dans la Galice; cependant on ne l'extrait aujourd'hui qu'en quantités relativement minimes. Celui de Ribadavia, aux environs d'Orense, consiste en un quartz blanc parsemé de mica, qui rappelle tout à fait le type connu des filons d'étain du Morbihan.

C'est au milieu des ramifications de la sierra Morena, sur les confins de l'ancien royaume de Cordoue, que se trouvent les célèbres mines de mercure d'Almaden. Almaden est un mot arabe qui a passé dans la langue espagnole et qui veut dire la mine. La petite ville ainsi nommée se compose d'une seule rue étroite et longue, habitée en grande partie par le personnel de l'exploitation.

Les mines de mercure d'Almaden sont les plus importantes du monde entier, et celles qui ont été récemment découvertes en Californie, ne les empêchent pas de rester au premier rang. Exploitées par les Phéniciens sept siècles avant notre ère, elles continuèrent à l'être sous la domination des Romains et des Arabes; elles devinrent ensuite la propriété des chevaliers religieux de Calatrava qui avaient contribué à l'expulsion des Maures et elles furent affermées, sous le règne de Charles-Quint, à deux grands marchands d'Augsbourg, les Fugger, qui les conservèrent longtemps et y acquirent une fortune considérable. Depuis 1645 elles sont retournées aux mains du gouvernement qui les fait valoir.

On compte trois filons principaux qui s'étendent sous la ville même; les puits qui conduisent au fond de la mine ont plus de 300 mètres de profondeur; avec les puits communiquent de nombreuses galeries d'exploitation soutenues par des travaux considérables en maçonnerie. Le métal se rencontre sous diverses formes, quelquefois à l'état de mer-

cure natif, plus souvent à l'état de cinabre ou sulfure de mercure. Ces minerais rendent en moyenne 10 0/0 de métal. On a calculé que depuis le milieu du XVII[e] siècle la production du mercure s'était élevée à plus de 1,200,000 quintaux, expédiés pour la plupart en Amérique, où on l'employait au traitement de l'or et de l'argent; la quantité annuelle extraite aujourd'hui n'est pas moindre de 20 à 25,000 quintaux, et le produit net qui approche, dit-on, de 5 millions de francs, est un des revenus les plus sûrs du trésor espagnol. Près d'Almaden se trouvent les mines de las Cuebas et d'Almadenejos qui, bien que moins étendues, fournissent cependant des quantités importantes de mercure.

Le nombre des ouvriers employés à Almaden dépasse 4,000, presque tous hâves et d'une pâleur cadavéreuse; en effet, le travail pénible de la mine, les émanations qui s'y produisent portent de graves atteintes à leur santé, malgré le soin que l'on prend de les relever fréquemment; aussi les Romains n'envoyaient dans ces mines que des prisonniers et des esclaves. Aujourd'hui les travailleurs qui peuvent justifier d'un séjour d'au moins deux années, jouissent de certains priviléges, notamment de l'exemption du service militaire.

Les mines de la province d'Oviédo, situées non loin de la ville de Mières, dans le terrain carbonifère, et déjà connues des Romains, sans avoir la même importance, ont cependant une grande activité. Le

cinabre imprègne le conglomérat carbonifère sous forme de veines où il est associé à la pyrite de fer. Le gîte dont il s'agit présente cette particularité que le cinabre qu'on en extrait est mélangé d'une forte portion de sulfure rouge d'arsenic, *realgar*, ainsi qu'on peut voir dans l'échantillon monstrueux exposé avec les produits des mines de Mières. L'arsenic même s'y trouve en assez grande quantité pour que les cols de cornue de distillation en soient obstrués. Les mineurs sont sensiblement incommodés par les émanations arsenicales, lorsque la ventilation n'est pas très-active.

Outre celui qu'on tire des pyrites et des sulfures, le soufre se rencontre à l'état natif en plusieurs endroits de l'Espagne et dans des quantités considérables; Lorca surtout (Murcie), présente des échantillons admirables, d'une grosseur et d'une pureté surprenantes; le soufre de cette localité, comme aussi celui de Teruel (Aragon), appartient au terrain tertiaire d'eau douce; il est associé le plus souvent à des marnes et à des calcaires qui contiennent des coquilles et des poissons. Il en est de même à Conil, près Cadiz, où le soufre est peu exploité aujourd'hui, mais qui fournit de beaux cristaux aux collections.

L'Estremadure possède des gisements de chaux phosphatée depuis longtemps connus, mais dont l'exploitation régulière ne remonte guère qu'à une quinzaine d'années; les principaux se rencontrent

dans la province de Cacerès, notamment à Logrosan et à Trujillo, et constituent de nombreux filons dont l'épaisseur est parfois considérable; ils sillonnent en général les roches granitiques et quelquefois aussi le terrain silurien. Grâce à l'utilité reconnue de cet engrais pour l'agriculture, l'exportation s'en accroît chaque jour et s'élèvera encore quand les communications par les voies ferrées seront devenues plus faciles.

De toutes les contrées de l'Europe, l'Espagne n'a point qui l'égale pour la richesse et la variété de ses marbres; chacune de ses sierras tient en réserve de véritables trésors dont on commence à peine à s'inquiéter de nos jours. Jaen, Malaga, Tolède, Séville, Castellon, Burgos, Soria, Lugo, les provinces les plus éloignées ont envoyé des échantillons nombreux de marbres, les uns unis, les autres jaspés et de diverses couleurs; nous n'essaierons pas de les décrire. En même temps Soria expose du granit, les Canaries du basalte, Burgos et Palma de l'albâtre, Lugo de l'ardoise, Logroño de la craie, la Navarre de la pierre à plâtre, Madrid de la pierre à bâtir, Jaen du calcaire lithographique, Pontevedra de la serpentine, Teruel du jais, Almeria des grenats. A Villasbuenas (Salamanque) on exploite du quartz qui, en raison de la belle couleur jaune qu'il acquiert, est vendu sous le nom de topaze; il n'a pas du reste une valeur élevée.

L'Espagne présente aussi des argiles réfractaires

ou kaolins de Zamora qui sont associés au granit et particulièrement estimés pour la fabrication des creusets. Les kaolins exploités pour la fabrication de la porcelaine à Séville étaient utilisés par les Romains qui les employaient après les avoir lavés. Ce sont même ces vestiges d'exploitation qui ont servi de guides pour la reprise des travaux quand ils ont été signalés en 1840 par M. A. Maestre, ingénieur français, à M. Pickmann dont la fabrique aujourd'hui en tire un grand parti.

Malgré les guerres et les dévastations, malgré la pénurie du trésor qui l'a contraint à plusieurs reprises d'aliéner plus de 5,000 hectares des biens domaniaux, les forêts occupent encore en Espagne la douzième partie du sol. On a longtemps cité ce pays comme un exemple de mauvaise administration forestière; pourtant les produits ligneux et les ouvrages scientifiques qui figurent au Champ de Mars indiquent une amélioration sensible dans l'état des forêts, déjà constatée du reste au concours international de 1867. Ce progrès s'en produit sous l'habile et énergique direction du corps des ingénieurs des forêts, sortis de l'école que l'Espagne a fondée, il y a une trentaine d'années, aux environs de Madrid dans le palais de Villaviciosa de Odon. Nous noterions le rapport de M. Garcia Martino sur les plantations forestières des terrains qui bordent le canal d'Isabelle II, un mémoire de

M. Rivero sur la forêt de Valsain (Ségovie), un rapport de M. Vidal sur les forêts des îles Philippines, un résumé par M. Laguna des divers travaux forestiers accomplis en Espagne. D'autres ouvrages, sur le chêne des Philippines, le chêne-liége et l'industrie des bouchons, la théorie et la pratique de la résine, prouvent surabondamment combien cette question des forêts, si importante au double point de vue de la salubrité et de la prospérité publiques, commence à préoccuper les esprits.

Quant aux échantillons de bois exposés, on y rencontre toutes les essences ordinaires de l'Espagne, et elles sont nombreuses : le chêne, le châtaignier, le noyer, le hêtre, le tilleul, le frêne, le rouvre, l'orme, le bouleau, le sapin, le cerisier, le pommier, le poirier, l'amandier, le noisetier, le genévrier, le houx, le buis, etc. La collection du district forestier de Logroño serait peut-être la plus complète. La société foncière et industrielle établie pour l'exploitation des produits de la vallée d'Arau (Pyrénées), a tenu elle aussi à faire étalage de ses richesses, et son exposition occupe un espace considérable à l'extérieur du pavillon d'agriculture. Lugo envoie du bois de noyer pour la menuiserie, Jaen des troncs d'oliviers ; un exposant de Madrid des bois pour constructions navales ; enfin l'école des ingénieurs des eaux et forêts présente entre autres curiosités un disque de sapin des forêts royales de Valsain, d'une grosseur monstrueuse ; le

chêne et le sapin sont d'ailleurs les deux espèces qui semblent atteindre le plus grand développement.

Les Canaries n'ont plus que l'ombre de leurs richesses forestières d'autrefois ; or, depuis quelque temps déjà, la sécheresse et la misère règnent dans ces îles, démontrant ainsi une fois de plus l'influence du boisement sur la fécondité du sol. Cependant elles gardent encore plus de 150,000 hectares de forêts qui abondent en pins des Canaries, essence précieuse par ses qualités résineuses, en lauriers et autres espèces connues. Une administration intelligente aurait tous les moyens d'y rétablir la richesse en rétablissant l'harmonie dans la végétation. Nous manquons de renseignements suffisants ou exacts sur la situation forestière des autres colonies; signalons pourtant quelques magnifiques planches de bois de sandal et un énorme bout de rotin des Philippines, mesurant 123 mètres de long. Les bois de Cuba sont remarquables par la variété des espèces et l'importance commerciale de plusieurs d'entre eux; on sait que la majeure partie du cèdre employé en Angleterre est fournie par la Grande Antille.

Les produits des industries forestières comprennent d'abord de petits objets de bois, fort simples pour la plupart, tels que galoches, pelles, couverts en buis, sébiles, formes en hêtre pour chaussures, cercles pour cribles et pour tamis. La présence d'un certain nombre de douves, de fûts, et de barriques

semble indiquer que cette industrie tend à s'établir définitivement en Espagne : jusqu'ici en effet, à leur grand préjudice, les Espagnols ne construisaient guère que d'énormes foudres de 12 à 15,000 litres dans lesquels leurs vins étaient aussi mal logés que possible; aujourd'hui encore, dans la plupart des localités, même vinicoles, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de se procurer des barriques d'une contenance raisonnable. Dans la Rioja, il en coûte 25 francs pièce, soit qu'on les fasse venir de France toutes faites, soit qu'on se contente de faire apporter les douves; pendant la guerre carliste, forcées de prendre par Santander, elles montèrent, les droits d'octroi aidant, à 33 francs chacune.

Il est d'autres produits forestiers sur lesquels nous devons insister davantage : le liége dont le débit est si considérable, les écorces destinées au tannage, l'amadou, enfin la résine et ses dérivés, la térébenthine et la colophane.

Le chêne-liége a beaucoup de ressemblance avec le chêne yeuse dans son port et ses autres caractères; mais il s'en distingue facilement par l'épaisseur considérable de son écorce qui est dure, fongeuse, élastique. Ses glands sont également doux et bons à manger. Le chêne-liége est très-commun en Espagne (Aragon, Séville, Grenade, Catalogne), et ce pays fournit presque seul à la consommation du reste de l'Europe.

Les chênes-liége se plaisent particulièrement dans les terrains secs et rocailleux ou dans les sables arides. Ce n'est guère que tous les huit ou dix ans que se fait la récolte du liége. Pour cela on fend la partie externe de l'écorce que l'on détache soigneusement ; par ce procédé on n'enlève que l'épiderme et l'enveloppe herbacée, et il reste encore les couches corticales et le liber dont la présence est indispensable à la vie de l'arbre qui périrait infailliblement s'il en était dépouillé. On peut faire une douzaine de récoltes successives sur le même arbre. Lorsque les chênes-liége ont été ainsi écorcés, ils offrent un aspect tout à fait singulier, à cause de leur surface unie et d'un rouge plus ou moins intense.

On sait les divers usages auxquels le liége est employé dans l'économie domestique ; il sert à faire des bouchons de toute sorte, des semelles, des chapeaux même ; brûlé dans des vases clos, il donne le noir d'Espagne, qu'on emploie dans la teinture. L'Espagne expose dans son pavillon d'agriculture de nombreux spécimens de ce produit, à l'extérieur où s'étalent des planches de liége d'une dimension vraiment prodigieuse, à l'intérieur où les bouchons par milliers, industrieusement arrangés, forment des décorations multiples, comme guirlandes, lustres, écussons. On peut voir encore dans la salle IV, au Champ de Mars, un grand étendard tout en liége, travaillé avec goût et offert à S. M. Alphonse XII,

restaurateur de la paix, protecteur des arts et de l'industrie; il a été fait par un ouvrier de Tolède avec l'écorce des forêts d'Estremadure.

Le sumac, dit sumac des corroyeurs ou vinaigrier, est un arbrisseau d'une douzaine de pieds, aux branches revêtues d'une écorce velue, aux fleurs petites, verdâtres ou d'un blanc sale. Il croît naturellement dans l'Europe méridionale. Les fruits du sumac sont astringents, de saveur acide, point désagréable; on s'en servait en médecine et aussi pour assaisonner les viandes; l'écorce et les jeunes pousses, desséchées et réduites en poudre, sont employées elles-mêmes à tanner les cuirs, notamment dans la préparation des peaux de chèvres dont on fabrique le maroquin noir.

Dans la même classe, M. de Riscal présente des extraits concentrés de tannin de chêne vert ainsi que des peaux tannées au moyen de ces extraits. Cette exposition fait partie de l'ensemble des travaux d'essai de l'infatigable marquis dans ses propriétés d'Estremadure; mais, par l'état d'avancement où sont arrivées les études, elle méritait une place et une mention à part.

La propriété de los Guadalupes contient une grande futaie de chênes tauzins, un grand taillis de même espèce, plus une grande superficie peuplée de chênes verts. Alors que le bois est si cher partout, et surtout en France, en Estremadure il ne vaut rien, absolument rien, faute de moyens de

transports : on ne payerait pas plus de 5 francs un chêne de cent vingt ans.

Après des tentatives inutiles pour vendre ce bois sous forme de douves à barriques et de feuilles de parquets, on a cherché les moyens de réduire en un petit volume quelques-uns des éléments qui constituent sa valeur. M. Pouriau a fait de longues recherches sur la fabrication de l'acide pyroligneux, de l'acide acétique, de divers acétates de chaux, de plomb, etc.; M. Graham de Londres s'en est aussi mêlé; le bas prix de ces produits a fait toujours obstacle à la fabrication. Enfin on songea au tannin; il y a deux ans déjà que M. Pouriau s'est engagé sur cette nouvelle voie, — on sait que les écorces de chêne sont la meilleure écorce tannante et celles de chêne vert les meilleures parmi les chênes — et il en est arrivé à produire des extraits valant beaucoup sous un faible poids et un petit volume; ces extraits essayés à la tannerie F. Arthus (Bagneux-Seine) ont donné des peaux de fort bonne qualité avec une économie notable de temps; or, l'économie de temps, c'est pour le tanneur une économie de place et de capital.

A la vérité, ce n'est pas là une invention au sens absolu du mot. Il y a longtemps qu'on fabrique à Lyon des extraits de tannin tirés du châtaignier, au Canada, tirés d'une espèce de sapin ; récemment au Havre on a imaginé la fabrication d'extraits d'un bois de l'Amérique du Sud, mais jusqu'ici on avait

toujours vendu les écorces du chêne et du chêne vert en nature. M. Pouriau a eu le premier l'idée de n'en transporter que le poids utile; de plus, comme les fabriques ne livrent pas volontiers leurs secrets, il a dû retrouver le procédé dont elles faisaient mystère; enfin il l'a perfectionné puisqu'il a su obtenir des extraits beaucoup plus concentrés que tous ceux qu'on vend d'ordinaire. Il fabriquait d'abord des extraits liquides donnant en moyenne de 12 à 18 pour 100 de tannin; d'essais en perfectionnements il est arrivé à faire des extraits secs concentrés qui sont beaucoup plus faciles à transporter et où la proportion de tannin s'élève de 35 à 46 et jusqu'à 50 pour 100. L'économie de temps est encore à noter dans une industrie où la lenteur semble la garantie d'une bonne fabrication. Ainsi une peau de vache lissée, qui exigeait environ dix mois pour sa préparation, n'en coûte plus que cinq et demi ou six avec le nouvel extrait.

On sait que l'amadou se tire de l'agaric ou champignon du chêne; du reste, ce champignon croît également sur le hêtre, le tilleul, le bouleau et beaucoup d'autres arbres; il est commun dans toutes les forêts de l'Europe. Pour préparer l'amadou, il suffit d'enlever toute l'écorce extérieure du champignon et de faire bouillir la partie intérieure, qui est molle et fibreuse, avec une lessive de cendres; on la fait sécher, on la réduit en plaque en la

battant avec un marteau et on la met bouillir de nouveau dans une solution de nitre. On s'en servait beaucoup autrefois en chirurgie sous le nom d'agaric pour arrêter les hémorragies; aujourd'hui il se consomme surtout parmi les fumeurs. L'unique spécimen exposé par l'Espagne provient de la province de Soria.

Madame la duchesse veuve de Medina-Celi, continuant l'œuvre de son mari, est à peu près seule avec la municipalité de Cazorla (Jaen) à exposer les produits résineux de ses immenses bois de pins; il est vrai que cette exposition est assez complète pour tenir lieu de toutes les autres. La résine s'obtient encore par les procédés les plus simples et les plus primitifs. Quand l'arbre (*pinus maritima, silvestris*) est arrivé à un développement suffisant, vers la vingtième année environ, on fait sur son tronc une entaille assez profonde d'un pied de haut sur quatre pouces de large; c'est par cette entaille que sort la résine qui vient s'amonceler dans un petit réservoir ménagé tout exprès au bas du tronc. Chaque année on augmente l'étendue de cette entaille, mais seulement en hauteur, et quand elle a atteint près de deux mètres, on en fait une seconde toute parallèle, puis une troisième. La récolte de la résine commence en général au mois de mars et se prolonge jusqu'en septembre. Elle est employée dans les arts et la thérapeutique; mais la plus grande partie est soumise à la distillation et fournit l'essence de té-

rébenthine. Celle-ci qui fait environ le quart du poids de la matière résineuse extraite du pin, a l'odeur, la saveur et les propriétés de la résine, mais à un degré beaucoup plus fort. On s'en sert surtout dans la peinture et dans les vernis qui sèchent rapidement. Le résidu de la distillation de la résine porte le nom de colophane. On le coule bouillant dans des baquets où il se prend en masses solides par le refroidissement. C'est une matière d'un brun clair, à cassure vitreuse; elle est employée dans la confection de certains médicaments externes et la fabrication des vernis communs; on en frotte l'archet des instruments afin qu'il ne glisse pas sur les cordes, ce qui s'opposerait à leur vibration.

L'Espagne, le berceau des mérinos, après avoir été pendant des siècles le seul possesseur de cette race précieuse et par conséquent le seul possesseur de laines fines, s'est vue, non-seulement privée de son fructueux monopole, mais encore grandement distancée. On en a conclu, peut-être à tort, que l'Espagne a laissé dégénérer ses mérinos. Que depuis la suppression, d'ailleurs avantageuse au pays, des privilèges les plus exorbitants de la *Mesta*, quelques propriétaires aient réduit leurs troupeaux, qu'ils leur aient accordé un peu moins de soins, c'est possible et même probable, mais de là à une décadence, il y a loin. Nous avons toutes raisons de croire que les mérinos exportés d'Espagne au siècle

dernier et dont la descendance est devenue l'Electoral en Saxe, le Rambouillet aux environs de Paris, avaient une grande ressemblance avec les beaux Léonais, Ségoviens et Sorians d'aujourd'hui. L'Espagne n'a donc pas précisément reculé, elle est restée stationnaire tandis que les pays en question marchaient en avant.

Les laines fines d'Espagne sont remarquablement fortes et résistantes, mais on leur reproche comme à celles de la Beauce et du Midi d'être dures. Nous nous bornons à répéter ici les termes du *Rapport du jury international sur l'Exposition universelle de* 1867. « La laine fine, dit l'auteur, est un produit de l'art qui disparaît promptement lorsqu'il est soumis à l'influence exclusive des circonstances naturelles. Si l'Espagne qui tient, comme on le fait au Cap et en Australie, une grande partie de ses troupeaux sans abris, a pu néanmoins leur conserver une certaine finesse, on ne doit l'attribuer qu'à la transhumance qui fait profiter les animaux de la douceur des hivers des plaines et de la fraîcheur des étés des montagnes. Cette finesse d'ailleurs est toute relative et inférieure à celle des laines fines et surfines de France et d'Allemagne.

» Il faut savoir que les pays qui ont fait dans ces derniers temps une si rude concurrence aux producteurs de laines fines de France et d'Allemagne, l'Australie, le Cap, la Plata, et même la Russie méridionale, n'ont pu jusqu'à présent conserver le méri-

nos fin sans qu'il dégénère. Cette dégénération vient parfois du climat, mais le plus souvent du régime auquel sont soumis les troupeaux. Ainsi en Australie, au Cap, à la Plata, le climat, sauf dans les parties nord où règnent en été des chaleurs intenses, est aussi favorable que possible aux mérinos, mais les troupeaux y sont tenus dehors toute l'année, nuit et jour, et ils ne vivent que de ce que le sol produit spontanément. Ils restent donc exposés aux alternatives de chaud et de froid, de sécheresse et d'humidité, de pénurie et d'abondance qui résultent du climat. Si ce genre de vie ne nuit pas autrement aux animaux, il est certain que la laine fine s'en trouve fort mal. On a remarqué en France et en Allemagne que le « parc », qui cependant ne s'effectue que dans la belle saison, exerce une action défavorable sur la laine fine; aussi a-t-on renoncé à cette pratique partout où la finesse a une grande importance.

» Les laines surfines sont, comme les laines fines, produites par des animaux de la race espagnole; mais de la race si complétement transformée par l'art (sélection, stabulation prolongée, nourriture spéciale) qu'elle ne peut même pas s'acclimater dans son pays d'origine ou du moins s'accommoder du régime auquel on y soumet les troupeaux. »

Les laines espagnoles sont en nombre à l'Exposition, les unes brutes, les autres lavées, peignées. L'œil du connaisseur va tout d'abord aux belles toi-

sons mérinos de madame la comtesse de Bornos (Léon), de M. Benito (Avila), de M. Gomez (Cacerès), de MM. Hernandez et Sanchon (Salamanque). Sans doute, ces laines pour la plupart sont inférieures aux meilleures; mais, outre les circonstances politiques et morales qui depuis de longues années n'ont guère été favorables au développement de l'agriculture dans le pays, il faut tenir compte du régime, qui est la vie en plein air avec la transhumance. Or, nous l'avons dit, ce régime peut se concilier sous un climat propice avec une finesse moyenne, jamais avec une finesse supérieure; celle-ci exige impérieusement la bergerie et la nourriture au dedans pendant toute la mauvaise saison.

Outre les mérinos, il y a dans ce pays beaucoup de moutons communs à laine blanche et noire, la plupart à demeure; Teruel, Ciudad-Réal, Albacète, Huelva, etc., en ont présenté de nombreux échantillons; ces laines servent presque en entier à la consommation intérieure. Quoique d'intérêt secondaire, on cherche à les améliorer soit au moyen de croisement avec les mérinos, soit par la sélection.

Les lins et les chanvres d'Espagne, sauf quelques rares exceptions, pèchent tous plus ou moins par le défaut de longueur et une mauvaise préparation; mais ceux du midi sont, dit-on, plus fins et d'un meilleur usage que les produits similaires des régions septentrionales. Ils sont exposés à l'état brut

ou bien encore espadés, râtelés, peignés, broyés. Le chanvre est bien plus cultivé que le lin; la province d'Albacète en produit beaucoup, comme aussi les territoires de Teruel, de Lérida et de Logroño; les Asturies et la Galice s'en occupent avec succès. C'est encore en Galice et dans le royaume de Léon que la culture du lin est le plus avancée et le plus prospère. La société d'agriculture de Castellon (Valence) a mis en montre des filaments, des cordes et même des tissus d'ortie textile; il faut convenir que ces étoffes sont des plus grossières et bonnes tout au plus à faire des sacs à terre pour l'artillerie en campagne. Enfin les îles Philippines arrivent avec leur *abaca*, sorte de chanvre du pays, de couleur noire, dont on fabrique des câbles énormes. Quant au coton, la seule trace de culture qu'on en trouve encore en Espagne serait à Motril, petit port des environs de Grenade, autrefois bien connu, qui en produit un million de kilogrammes environ dont la majeûre partie se file dans un établissement de Malaga; Iviza en récolte aussi quelques ballots qui sont vendus aux filatures de Barcelone.

Les mûriers sont très-multipliés en Espagne, on en trouve presque partout; les royaumes de Grenade, de Murcie et de Valence sont les parties qui en ont le plus; ceux de Grenade sont noirs; ceux de Valence et de Murcie sont blancs et on les émonde tous les deux ans. Ces arbres étaient autrefois d'un

revenu précieux avant que la maladie des vers à soie ne fût venue le réduire considérablement, là-bas comme chez nous. Toutefois l'Espagne a pu montrer des échantillons plus ou moins parfaits de ses vieilles races, généralement préférables aux races asiatiques proprement dites; ainsi les beaux cocons exposés par M. Lopez Florez d'Espinardo (Murcie) et par la compagnie anonyme du Canal d'Urgel (Barcelone) dont la production annuelle atteint 300 kilogrammes; quelques essais se poursuivent aussi avec succès dans les provinces de Léon et de Salamanque. Les cocons indigènes profitent naturellement de l'élévation des prix, mais la petite quantité qu'on en obtient et le haut prix de la graine réduisent à peu de chose les bénéfices de l'éducateur. La vitrine de deux exposants murciens contient du crin de Florence fait avec l'intestin du ver à soie et qui sert pour les instruments de pêche à attacher l'hameçon.

Quand, vers 1860, en présence des maladies qui frappaient si cruellement le ver à soie du mûrier, les savants européens se mirent à chercher une espèce analogue qui pût tenir lieu du ver attaqué, celle qui fixa le plus l'attention fut l'*Attacus Yama-maï*, originaire du Japon, et dont on s'était, non sans peine, procuré quelques graines. On sait, en effet, qu'au Japon il était interdit sous peine de mort d'exporter la moindre graine du précieux insecte. Cette acquisition fut dès lors jugée si impor-

tante que le digne président de la société d'acclimatation de Paris, M. Drouyn de Lhuys, fonda un grand prix (médaille d'or de 1,000 francs), à adjuger en 1880, pour celui qui parviendrait à élever en une seule campagne 100 kilogrammes de cocons pleins ou 10 de cocons vides de l'Yama-maï. Cette gloire était réservée à un Espagnol.

En 1871, M. de Riscal eut l'idée de se livrer à des essais de sériculture avec l'Yama-maï dans ses immenses propriétés de los Guadalupes. La campagne fut commencée avec 25 grammes de graines apportés de France; les vers, nés vers le 20 mars, moururent tous; on fit venir 10 grammes de plus et cette fois les vers, nés vers le 15 avril, prospérèrent d'abord; cependant la mortalité dans le cours de la saison, mortalité causée par les rats, les oiseaux et la chaleur, arriva en somme à 95 0/0. Les accouplements des rares papillons survivants fournirent la graine employée dans la campagne suivante; depuis lors du reste il n'en a plus été demandé au dehors.

M. Lebègue, ancien élève de Grignon, avait dirigé l'éducation cette première année et les mesures indiquées par lui dès le principe n'ont subi presque aucun changement. L'éclosion a lieu dans une chambre; au bout de peu de jours, les chenilles sont placées sur les arbres d'un taillis de chênes tauzins; bien que ce ver porte spécialement le nom de chêne du Japon, il s'accommode, comme aussi le ver du chêne de Chine, de toutes les variétés de

chênes naturelles à nos climats; — l'éducation se continue complétement en plein air et avec très-peu de précautions, même pour défendre les vers contre leurs ennemis. Le taillis est préalablement nettoyé des mauvaises herbes, et l'on y fait couler dans des rigoles l'eau prise à un ruisseau voisin, laquelle sert à arroser les chenilles au moyen d'une pompe à main sous forme de pluie.

En 1872, où l'éducation resta confiée à un chasseur du pays qui avait aidé M. Lebègue l'année précédente, la mortalité se réduisit à 87 pour 100; en 1873 elle tombe à 42 ; en 1874 l'éclosion des larves se prolonge du 1er au 30 avril : en dépit d'un printemps remarquablement froid, pluvieux et agité, bientôt suivi de chaleurs ardentes, la mortalité n'est plus que de 39 pour 100. Outre les cocons gardés pour échantillons, on ne recueille pas moins de 880 grammes de graine à 153 œufs par gramme en moyenne.

En présence de pareils résultats exposés tout au long dans un mémoire adressé à la société d'acclimatation de Paris, par M. C. d'Amézaga, fils du marquis de Riscal, qui s'était particulièrement occupé de l'entreprise, la société reconnaissant que « ces essais dépassaient déjà les proportions d'une simple expérience » crut devoir accorder dès ce moment aux heureux propriétaires une de ses grandes médailles d'argent (Récompense hors classe).

Jusqu'alors l'élève des vers avait suivi une marche

progressive ; on était donc en droit d'espérer de meilleurs résultats encore dans la nouvelle campagne de 1875 ; ce fut le contraire qui arriva. Les vers qui naquirent pendant le mois d'avril se développèrent assez bien et traversèrent rapidement les différentes phases de leur existence, mais en arrivant à la dernière période, ils succombèrent sous les coups d'ennemis nombreux et l'influence d'une chaleur intolérable. Même à l'air libre, système d'élevage reconnu le meilleur, la mortalité était retombée à 72 pour 100.

Loin de se décourager, M. de Riscal décide de redoubler de soins et d'efforts : pour obtenir de bonne semence, on recueillera les papillons les plus forts; pour abréger l'élevage et éviter les dernières chaleurs, on essaiera que les vers naissent en même temps, retardant leur naissance jusqu'à l'instant précis et l'accélérant dès qu'elle aura commencé. Ainsi fut fait en 1876 ; la graine, conservée durant l'hiver dans la ville de Guadalupe, est apportée sur la propriété le 1er avril; les naissances commencent dès le 10. La perte n'est plus que de 69 pour 100, malgré les sauterelles, et on recueille 632 grammes de graine. En 1877 enfin, grâce à une température constamment favorable, 553 grammes de graine donnent 36,077 vers qui, à leur tour, donnent 25,560 cocons pesant 127 kilogrammes 800 grammes. La mortalité n'a pas dépassé 29 pour 100.

En rendant compte à la société d'acclimatation

de ces magnifiques résultats, M. d'Amézaga écrivait avec un légitime orgueil : « On peut désormais considérer l'Yama-maï comme acclimaté. Ce ver est parfaitement rustique. Ce dont il a besoin, c'est d'un climat humide, car il n'est pas possible d'arroser avec une pompe à main, quand il s'agit d'un élevage sur grande échelle.

» Deux causes paraissent avoir entravé jusqu'ici le développement de cette industrie agricole : 1° La forme fatalement scientifique des premières observations publiées. 2° Les doutes sur la qualité de la soie et par conséquent sur la facilité de la vente.

» Pour accroître le nombre de ceux qui se consacrent à l'élevage du nouvel Attacus, il fallait montrer la pratique, sans profession de science, victorieuse de tous les obstacles. C'est là ce qu'on a fait. On n'a pris aucune précaution coûteuse avant la naissance des vers que l'on retarde à volonté en gardant la graine en un endroit sec et frais. La naissance a lieu dans la maison ou sous une tente de campagne; au dixième jour au plus tard, l'air libre avec ses risques et ses intempéries. Les vers triomphent par le nombre.

» Mais tout cela serait peine perdue, si les cocons se vendaient mal; malgré quelques données satisfaisantes fournies par M. Personnat, dans le bulletin même de la société se trouvent des appréciations fort contradictoires. Il est nécessaire d'en finir avec ces doutes et de résoudre une bonne fois la ques-

tion pour ne pas nourrir d'espérances trompeuses. L'Exposition qui ouvre à Paris, au mois de mai, peut l'éclaircir; probablement elle sera plus complète que l'Exposition de Vienne, et déjà dans celle-ci il était facile de se rendre compte de ce que vaut la soie de l'Yama-maï et celle du Pernyi (ver à soie du chêne de Chine). En examinant les étoffes où elles sont employées seules ou mêlées, les fabricants jugeront si elles peuvent s'appliquer en effet à des tissus analogues ou si elles fourniront simplement de la bonne soie à coudre. L'opinion des jurés, qui devra se donner à connaître au public, décidera de l'avenir de l'Yama-maï en Europe. Madrid, 28 janvier, 1878. »

Une double vitrine, installée dans la salle V au nom de M. de Riscal, contient 25,000 cocons vides de l'Yama-maï et 400 cocons pleins : on y voit en outre une lithographie en couleur représentant le ver sur la feuille du chêne tauzin et le double papillon, mâle et femelle, le premier jaune, le second gris foncé. Les cocons sont eux-mêmes d'une teinte verte assez prononcée, provenant des feuilles du chêne, qui surprend un peu au premier abord, mais qui ne saurait être un obstacle à la teinture de la soie en toutes nuances, car elle disparaît au décreusage. Du reste, la soie de l'Yama-maï, autant qu'on en peut juger en l'éfilant à la main, est de beaucoup plus fine et plus souple que celle de son congénère, le Pernyi.

En résumé, nous croyons avec M. d'Amézaga que l'avenir de cette industrie est assuré en Espagne, pourvu du moins que le commerce recherche la soie des vers du chêne et qu'elle ait par conséquent un débouché facile. En effet, il s'agit d'un produit de grande valeur sous un petit poids. Nous ne pouvons que nous associer de tout cœur aux vœux de M. d'Amézaga pour que le jury de l'Exposition fasse enfin les essais qui doivent fixer définitivement la valeur de ces soies d'un nouveau genre.

En attendant, à sa séance solennelle tenue le 15 juin dernier dans la salle du théâtre du Vaudeville, la société d'acclimatation a décerné à M. C. d'Amézaga, deux ans avant l'époque fixée, la grande médaille d'or pour son éducation en grand de l'Attacus Yama-maï.

Un autre exposant espagnol, M. Perez de Nueros (Barcelone), mérite aussi de grands éloges pour avoir réussi à acclimater l'*Attacus Pernyi;* dès le premier essai en 1877, il a obtenu dans la province de Guipuzcoa 30,000 cocons au printemps et 70,000 à l'automne, car cette espèce fournit deux récoltes par an. Les cocons sont très-épais et les fils unis par une sorte de gomme qui ne se dissout que dans un bain bouillant de potasse, ce qui rend le dévidage difficile : la soie en est grise, terne, un peu grossière ; les étoffes tissues avec cette soie et soumises par M. de Nueros à l'appréciation du jury semblent très-solides, quoique sans brillant, et se rapprochent de la toile. A la

vérité c'est la chrysalide et non pas l'œuf qui passe l'hiver, en sorte qu'il faut des soins minutieux pour conserver une nombreuse récolte et donner à l'insecte l'aération nécessaire.

Bon nombre des provinces d'Espagne, Lugo, Logroño, Cacerès, Soria, Salamanque, Huelva, Albacète, produisent du miel en certaine quantité, mais les montagnes de Cuenca dans la Nouvelle-Castille sont la contrée qui en récolte le plus. Celui qu'on recueille sur les montagnes au nord-est d'Alicante, entre cette ville et Ibi, dans le royaume de Valence, est, dit-on, le plus délicat et le plus estimé : il n'y en a point d'exposé. Nous avons beaucoup remarqué la cire blanche en feuille et la cire jaune en pain de M. Perez, de Talevera de la Reyna ; la cire blanche est fondue directement au feu sans l'emploi d'aucun chlorure décolorant, la cire jaune se recommande par sa beauté, sa pureté et sa consistance. Les cires en pains et en grumeaux de M. Santillana (Cacerès) sont également de première qualité.

Parmi les régions qui paraissent les plus propres à la production naturelle des tabacs les plus parfumés, tout le monde sait que Cuba occupe une place hors ligne ; ce n'est guère qu'en Orient qu'il existe un tabac qui puisse pour quelques usages être mis en balance avec celui qui a poussé dans la terre et sous le ciel de prédilection de Cuba.

Il y a à la Havane des crûs renommés pour le tabac, comme il y a en Bourgogne et dans le Bordelais des crûs renommés pour le vin. C'est dans le département occidental que se trouvent les plantations les plus belles et les plus estimées, notamment celles de la Vuelta-Abajo, de las Partidas et de la Vuelta-Arriba. La Vuelta-Abajo est de beaucoup la plus renommée; sa production est de 4 millions de balles pesant 50 kilog. chacune, soit en tout 20 millions de kilog. Le prix est de 25 à 30 piastres (270 à 324 fr.) les 100 kilog. pour la *tripa* — intérieur des cigares — et de 160 à 200 piastres (1,728 à 2,160 fr.) pour la *capa* — robe ou feuille enveloppant les cigares. — Par exception, une balle de capes des premiers crûs peut atteindre des prix de fantaisie de 300 et même 350 piastres (3,240 et 3,790 fr.) les 100 kilog. Dans le département du centre, on trouve le tabac de Puerto-Principe; la production n'est pas considérable. Elle est plus grande dans le département occidental où sont récoltés les tabacs de Tierra de Adentro, Remedios, etc., principalement dans le district de la Ensuada. Ces tabacs sont surtout exportés en vrague pour l'Allemagne, et pour la régie espagnole en manoques (*manojos*; poignées). Le prix moyen de la balle est de 12 piastres, soit environ 140 fr. les 100 kilog. La fabrication et la culture du tabac sont complétement libres à Cuba. La production totale de l'île s'élève maintenant à 35 millions de kilog. environ, le dixième de la consommation

du monde entier; elle n'était que de 20 millions en 1852. C'est une immense richesse. La valeur de la récolte est d'au moins 60 millions de francs; elle est plus que doublée si l'on met en compte les salaires des ouvriers employés à la confection des cigares qui constituent le principal produit des manufactures de Cuba. Presque partout ce sont les noirs qui travaillent; les ouvriers blancs passent pour plus habiles, mais leurs salaires sont très-élevés. On estime à 600 millions de cigares la consommation intérieure de Cuba et à 500 l'exportation annuelle.

Les marques les plus célèbres de la Havane figurent à l'Exposition; MM. Francisco Perez del Rio, de Bancès, Miguel Jane et C[ie], Jose Gener et Batet, Julian Alvarez, Ramon Allones, Anselmo del Valle et beaucoup d'autres ont envoyé les échantillons les plus variés; on y voit, par exemple, les cigares forts et les cigares doux, les cigares devant durer deux heures et les cigares qui doivent être consumés en quelques minutes, les cigares dont le prix s'élève à 2 francs, les impôts non compris, et des cigares de quelques centimes. Tous, on peut le dire, sont d'excellente qualité pour la nature de la feuille et le genre de fabrication. Pourtant, s'il nous fallait faire un choix, c'est aux produits de M. Juan Romero que nous donnerions la préférence. Seul et unique propriétaire des vastes domaines « Cayos de San-Felipe, » que baigne et fertilise la rivière du même

nom, il tire de ses plantations, la feuille reconnue la meilleure de toute la Vuelta-Abajo autant pour la finesse et la suavité de son goût que pour son arôme vraiment extraordinaire.

Les planteurs de Puerto-Rico, la régie de Manille, la fabrique royale de Madrid, ont également montré des tabacs d'une réelle valeur par le goût et la bonne fabrication; mais tout s'efface devant la réelle supériorité de la Havane. La régie d'Espagne qui a sa principale fabrique à Séville rapporte à l'Etat une trentaine de millions par an.

Deux mots sur la réglisse, ce médicament populaire, aimé de notre enfance. Cette plante croît dans les régions de l'Europe méridionale; on n'en utilise que la racine qui est longue, cylindrique, de la grosseur du doigt, très-douce et très-sucrée, surtout quand elle est fraîchement coupée. Quant à l'extrait sec, connu sous le nom de suc ou jus de réglisse, c'est dans de grandes chaudières de cuivre qu'on le prépare, en faisant bouillir la racine dans l'eau et évaporer la décoction jusqu'à consistance d'extrait. On le roule ensuite en bâtons que l'on enveloppe généralement de feuilles de laurier. Presque tout le suc de réglisse qu'on emploie en France se fabrique en Espagne. Dans cet état il est toujours un peu impur; on le purifie en le faisant dissoudre et évaporer de nouveau avant de s'en servir. Très-souvent on l'aromatise avec de l'essence

d'anis. Séville, Tortosa, Lerida s'occupent surtout de cette fabrication.

Le safran est une petite plante à racines bulbeuses, dont les fleurs d'un violet clair, portées sur de courtes hampes, paraissent en septembre et en octobre, un peu avant les feuilles. Il lui faut un terrain léger, bien ameubli surtout. Comme les fleurs se succèdent pendant trois semaines ou un mois, on va tous les jours les cueillir; on les rapporte à la maison où des femmes et des enfants en séparent les stigmates — la seule partie utilisable — que l'on met sécher sur des tamis de crin suspendus au-dessus d'un feu doux. Cinq livres de stigmates frais se réduisent par cette opération à une livre environ; ils sont bons alors à livrer au commerce.

Le safran ainsi préparé est d'un jaune rougeâtre, il a une odeur forte et pourtant assez agréable; les Romains préparaient, en le faisant infuser dans le vin, une liqueur qui leur servait à parfumer leurs théâtres. Le safran entre dans plusieurs préparations pharmaceutiques, le laudanum, par exemple. En fait d'usage économique, il fournit une teinture jaune peu solide et un assaisonnement pour la cuisine; en Italie, en Espagne et dans le midi de la France, on en met dans les soupes et dans les ragoûts; il sert plus généralement encore pour donner de la couleur aux gâteaux, aux liqueurs de table, au vermicelle et autres pâtes de farine.

Le cumin se cultive à cause de ses fruits, impro-

prement appelés graines, qui ont une saveur aromatique assez agréable; on les recueille vers la fin du mois de mai : les Allemands en mettent dans leur pain et les Hollandais dans leurs fromages, on en fait aussi de la liqueur. Leurs propriétés médicales sont absolument les mêmes que celles de l'anis, du fenouil et autres stimulants du même genre.

L'oranger occupe avec l'olivier le premier rang parmi les arbres à fruits de l'Espagne; c'est l'arbre type de la province de Valence; partout, dans les jardins, dans les vergers, dans les champs, il déploie son magnifique feuillage, ses immenses buissons. C'est principalement pendant le mois d'avril et de mai qu'il faut visiter les beaux *naranjales* de Carthagène et d'Alcira. Alors les orangers qui conservent encore une partie de leurs fruits sont en même temps couverts de fleurs. « On ne peut se faire une idée, dit un voyageur, de l'intensité du parfum que répandent les orangers; c'est surtout pendant les soirées tièdes qu'il se fait sentir avec le plus de force et à des distances vraiment incroyables. Les fleurs sont tellement abondantes que lorsqu'un vent un peu fort les a fait tomber, elles couvrent la terre d'une épaisse couche blanche semblable à de la neige. On les recueille sur de grands draps de toile, et elles représentent encore un produit assez important, car chaque oranger fournit en moyenne de 12 à 15 kilog. de fleurs. »

Un exposant de Lugo présente des cantharides, appelées aussi « mouches d'Espagne. » On connaît cet insecte d'un beau vert doré, brillant, à l'odeur si particulière et dont le corps renferme un principe vésicant extrêmement actif; aussi la récolte exige-t-elle certaines précautions. Les cantharides se montrent vers les mois de mai et de juin et presque toujours en grand nombre sur les frênes, les lilas et les troënes dont elles dévorent les feuilles; il n'y a qu'à secouer les branches pour les faire tomber, mais en ayant soin de mettre des gants afin d'éviter tout contact; les insectes, recueillis sur des draps, sont ensuite rassemblés dans une toile assez claire et trempés à plusieurs reprises dans un mélange d'eau et de vinaigre qui les tue; alors il ne s'agit plus que de les faire sécher et de les placer dans des vases exactement fermés à l'abri de l'humidité.

La province des Canaries est la seule qui ait exposé des cochenilles, bien que cette industrie soit aussi répandue aux environs de Valence. L'histoire de ces insectes a été longtemps inconnue et on a cru d'abord que la cochenille employée dans le commerce était une graine. Cultivée par les Mexicains bien avant la conquête de leur pays, elle vient sur les nopals ou cactus épineux qui servent dans les pays chauds à clôturer les champs et les jardins. Le mâle est petit, très-agile, à peine aussi gros qu'un cousin; il a deux ailes, et comme il ne vit que pour la fécondation, il n'a point de bec. La femelle est

sans ailes, une fois plus grosse que le mâle et d'une couleur brun foncé avec le corps tout couvert d'une poussière blanche, très-fugace ; elle a un petit bec court, en forme de suçoir, avec lequel elle pompe la sève des feuilles et des jeunes pousses du nopal. On détache prudemment les femelles de la plànte au moment où elles viennent de pondre, puis on les fait périr en employant les plaques de fer chauffées, le four chaud, et de préférence l'eau bouillante. C'est d'elles que l'on tire la belle teinture écarlate et le carmin si généralement employé dans les arts et dans la peinture.

La culture de la garance a bien déchu, comme on sait, au grand détriment des pays producteurs, depuis que la chimie moderne, exploitant les huiles essentielles de la houille, a su trouver, entre autres choses, l'équivalent économique du principe colorant qu'on en retirait. Pourtant l'Espagne n'a pas encore renoncé à cette industrie, ainsi que l'attestent plusieurs paquets de racines exposés. En effet, la racine est la seule partie qu'on utilise dans la plante; sèche et telle que le commerce nous la livre, de la grosseur d'un porte-plume à peu près, elle est recouverte d'un épiderme d'un brun rougeâtre qui s'enlève assez facilement; son écorce qui a environ une demi-ligne d'épaisseur est d'un rouge très-intense ainsi que la moelle qui occupe le centre de la racine. C'est de l'écorce et de la moelle qu'on re-

tire la belle teinte que nous connaissons. Tout le monde se rappelle les curieuses expériences scientifiques sur la coloration des os auxquelles la garance a donné lieu à plusieurs reprises.

Nul pays n'est riche autant que l'Espagne en eaux minérales de toute nature : alcalines, sulfureuses, ferrugineuses, arsenicales, salines, gazeuses, etc. ; la preuve en est dans ces noms caractéristiques qu'on retrouve à tout moment sur sa carte : *fuen* ou *fuente* qui désigne une source, *las Caldas* qui signifie des eaux chaudes, *Alhama* qui, en arabe, veut dire les bains. Aussi faudrait-il quelqu'un du métier pour parler en connaissance de cause de toutes ces eaux renfermées dans des bouteilles aux formes bizarres, aux étiquettes élogieuses et scientifiques. Je me bornerai, pour ma part, à citer les établissements thermaux les plus renommés et ceux dont l'installation est assez complète pour offrir au visiteur toutes les garanties de confort et de propreté nécessaires. En Navarre, Fitero et Betelu ; en Guipuzcoa, Cestona, et Arechavaleta; en Alava, Nauclarès de la Oca ; dans la province de Logroño, Grabalos. Les eaux thermales de Lugo sont très-fréquentées comme aussi celles de Verin (Orense) où se rendent beaucoup de malades du Portugal. Les *Burgas* ou sources d'Orense, au nombre de trois, à 25 mètres l'une de l'autre, ont une grande analogie avec celles de Carlsbad par leur chaleur — al-

lant de 66 à 68 degrés centigrades, — par leur abondance et en partie par leur composition. A Alceda (Santander), l'établissement est très-considérable et la source a un débit de plus de quatre millions et demi de litres par 24 heures. Les eaux chaudes de Besaya, dans la même province, sont très-efficaces contre les rhumatismes et les paralysies. A Caldas de Oviedo, l'azote qui se dégage au-dessus des sources est employé avec succès en inhalations contre beaucoup d'affections chroniques de l'appareil respiratoire; à Caldas de Monbuy (Catalogne), les eaux jaillissent avec une abondance telle qu'elles peuvent fournir par jour plus de 300 bains et servir en outre, comme les Caldas d'Oviedo, à de nombreux usages domestiques; elles jaillissent d'un sol granitique, au centre même de la ville, et sont conduites par des canaux dans les établissements de bains; ces établissements, au nombre d'une douzaine, reçoivent, année moyenne, 3,000 voyageurs. La Puda, sur les bords du Llobregat, emprunte son nom peu flatteur à la forte odeur sulfureuse qui se dégage de ses eaux; on les transporte en grande quantité à Barcelone et dans toute la Catalogne. Loeches, (Madrid), bourg de mille habitants, fut autrefois la résidence favorite du célèbre comte-duc Olivarez, premier ministre de Philippe IV; à cette époque les hauts personnages de la cour d'Espagne allaient prendre les eaux à Loeches; sa source est tout spécialement réputée pour les affections herpétiques.

Dans la province de Guadalajara, on trouve Sacedon qui doit surtout son développement à Ferdinand VII, puis les bains de Trillo, nommés aussi de Charles III, où l'on compte jusqu'à neuf sources fournissant par heure plus de 30,000 litres d'eau. Enfin des trois villes d'Alhama, la première, celle d'Aragon, depuis longtemps fameuse, possède deux établissements; la seconde, celle de Grenade, embellie par les Arabes, reçut un temps près de 12,000 visiteurs, aujourd'hui réduits à 1,200; la troisième est celle de Murcie où les eaux sont recueillies dans des salles souterraines et voûtées, de construction fort ancienne, qu'on attribue aux Romains.

L'Espagne tire de grandes quantités de sel tant de ses sources et de ses lacs salés que du sein même de la terre. La mine la plus considérable est assurément la fameuse « montagne de sel », à un quart d'heure de la ville de Cardona (Catalogne). C'est une roche énorme de sel gemme, haute de plus de 80 mètres et de 5 kilomètres de tour, descendant sous le sol à une profondeur qu'on n'a pas pu apprécier. Elle s'élève sans fentes ni crevasses, au bord de la rivière du Cardoner du côté de laquelle elle est coupée presque perpendiculairment. Le sel qui la forme est très-blanc dans presque toutes ses parties, mais on en trouve aussi de diversement nuancé, suivant les corps étrangers qu'il renferme. Les pluies ne paraissent pas réduire cette énorme masse, non plus

que le travail incessant des mines. Il existe, dans l'intérieur, des cavités profondes qu'on va visiter et dont les stalactites produisent un effet merveilleux à la lumière des torches. La rivière est salée dans tout le trajet qu'elle fait autour de la roche, et cet effet est plus sensible en temps de pluie. L'industrie locale tire parti de la consistance et de la transparence de ce sel pour fabriquer une foule d'objets de fantaisie, des fruits, des miroirs, des flambeaux, des statuettes, des croix, etc.

L'exploitation de la mine de Cardona qui se fait au nom et pour le compte de madame la duchesse veuve de Medina-Celi peut être regardée comme sans rivale. Parmi les nombreux échantillons exposés, à côté de sel très-pur, nous avons remarqué surtout une série de blocs taillés à pans égaux et qui, chacun de couleur différente, bleu, brun, rose, orangé, violet, font à distance l'effet d'une mosaïque de marbres. Les sels de Minganilla (Nouvelle-Castille) sont également très-connus. La visite de cette mine et de ses magnifiques galeries n'exige, dit-on, pas moins de trois heures; à 40 mètres sous terre se trouvent une cinquantaine de rues soutenues par d'énormes piliers, dirigées dans divers sens, hautes de 10 mètres, larges de 15, taillées en plein dans le banc et longues quelques-unes de près d'un kilomètre. Le sel qu'on en extrait est dur comme le cristal, on le casse à coups de hache ; il est extrêmement pur et renferme seulement par endroits

quelques rares parcelles de cuivre. La mine semble inépuisable; aucune galerie n'a atteint encore l'extrémité du gisement. On recueille aussi du sel à Medina-Celi (Soria) où coule une abondante source salée dont l'exploitation occupe tout un quartier de la ville; à Salinas de Lenis (Guipuzcoa), petit bourg qui a tiré son nom d'une source de même nature considérée comme la plus riche et la plus pure qui soit en Espagne. La province de Jaen possède, outre une grande quantité de salines, des gisements de sel gemme dont le plus important est celui de « Don Benito » sur la route de Baeza; la Navarre également : à Valtierra, l'intérieur de la mine, distribué en galeries soutenues par de solides piliers de sel et de gypse, ressemble à une église gothique. Enfin la province d'Albacète expose trois énormes blocs de sel cathartique emmagasinés depuis 1808, et qui sont encore dans un parfait état de conservation. N'oublions pas non plus les sels marins qu'on recueille par évaporation de l'eau de mer sur divers endroits du littoral méditerranéen, à Cadiz, à Huelva, aux Baléares, et qui font une branche importante du commerce de ces contrées.

Les connaisseurs signalent en Espagne un progrès notable dans l'industrie des bougies stéariques. La grande compagnie madrilène, M. Rendueles de Gigon, dont la production annuelle s'élève à 60,000 kilogrammes, et d'autres fabricants, sont en mesure d'a-

limenter de bougies bien faites à un prix avantageux les marchés qui les entourent; nous avons regretté l'abstention des producteurs de Saint-Sébastien dont aucun n'a pris part au concours. M. Fajardo, de Malaga, expose, avec des bougies, de belles plaques de stéarine. Un seul échantillon de chandelles de suif : celles de M. Hemelgo (Valladolid). Le progrès n'est pas moins sensible dans l'industrie de savons où l'on a presque entièrement renoncé à l'acide oléique et aux graisses, pour n'employer que les alcalis et les huiles pures d'olive. MM. Renau Montesinos de Bejar (Salamanque) et Pastor (Guadalajara) sont évidemment à la tête de cette fabrication, tant par la quantité que par la qualité de leurs produits. Ces savons sont de toutes sortes ; blancs, noirs, colorés, jaspés, en pains, en morceaux; il y en a même à l'huile de coco et à la résine ; M. Guerra (Avila) a envoyé des savons de soude. Ce qu'on ne trouve, pour ainsi dire pas, ce sont les articles extrafins dont la France et l'Angleterre semblent tenir le monopole. Les vernis et les couleurs à l'huile n'ont rien qui attire particulièrement l'attention; signalons pourtant aux éloges le cirage pour chaussures de MM. Grau et Puig de Séville.

Les produits pharmaceutiques ressemblent exactement à tout ce qu'on peut voir dans le même genre chez les autres nations : huile de foie de mo-

rue; vin de quinquina; sirops d'iodure de fer, de séve de pin maritime, de râve ioduré; pastilles de soufre, de lichen, de Tolu; extraits de digitale, de gentiane, de belladone; essences de salsepareille, de citron, de café; teinture d'arnica, ergotine, eau de seltz, limonades gazeuses au citron, à l'orange, à la framboise; crème de tartre rouge et blanc, baume acoustique, pommade ophtalmique, élixir pour les dents; toutes les maladies connues peuvent trouver là un adoucissement ou un remède. Quelques produits curieux : des cigarettes d'Eucalyptus, un spécimen d'opium indigène, de l'essence de sauge cueillie, dit le catalogue, sur la Sierra Navada. N'oublions pas le baume de la Croix-Rouge de M. Eusebio Presa (Saragosse), employé avec succès comme cicatrisant par les ambulances de la convention de Genève pendant les dernières guerres civiles d'Espagne et de Cuba, et en Orient par la princesse Isabelle de Roumanie. Un exposant de Manille, M. Tomas Torres, envoie une grande caisse des produits chimiques et pharmaceutiques des Philippines ave cette mention que, l'exposition terminée, la caisse et les produits seront donnés à l'Ecole de pharmacie de Paris. Au nom de nos jeunes étudiants, nous remercions hautement M. Pedro Torres de cette gracieuseté.

Les cuirs d'Espagne ont joui de tout temps d'une

grande réputation; ceux de Cordoue notamment étaient si estimés que toute peau préparée et teinte prit en Espagne le nom de *cordoban*, d'où dérive le vieux mot français *cordouan* qui a été lontemps synonyme de cuir et dont nous avons fait *cordonnier*. « Le cordouan, dit M. de Laborde, était le cuir fabriqué par les Arabes à Cordoue, et le nom s'étendit à toutes les imitations aussi longtemps que les Arabes eurent une industrie en Espagne; plus tard on fit venir ces mêmes peaux de la côte de Barbarie et plus particulièrement du Maroc; de ce moment, le cordouan fut appelé maroquin ou maroquin du Levant; toutes les imitations de ces cuirs, même, ceux d'Espagne, passèrent dans le commerce sous le nom de maroquin. »

Quant à ces tentures de cuir gaufré, peint et doré, si recherchées encore aujourd'hui pour orner les appartements, et que les amateurs désignent sous le nom générique de *cuirs de Cordoue*, bien qu'on en ait fait aussi en France, en Italie et surtout dans les Flandres, il semble, en effet, d'après les documents, que ce soit bien réellement dans cette ville que leur fabrication a pris naissance. Du reste, les Espagnols appellent le cuir doré d'un mot arabe *guadamecil* et quelquefois aussi *brocado* à cause de la ressemblance de ses dessins avec ceux du brocart; guadamecil viendrait lui-même de Ghadamès, ville du Sahara algérien, qui dès le XIIe siècle était célèbre pour ses cuirs et à laquelle les Arabes d'Es-

pagne auront emprunté ses meilleurs procédés[1].

Quoi qu'il en soit, la fabrication des cuirs était très florissante à Cordoue au XVI[e] siècle. Un savant originaire de cette ville, Ambrosio de Moralès dit dans son livre sur les « antiquités des cités de l'Espagne : » « Les basanes (peaux de moutons) servent à faire les guadameciles, qui se travaillent si bien qu'on ne les égale en aucune partie de l'Espagne et en si grande quantité que Cordoue en approvisionne toute l'Europe et les Indes. Cette fabrication apporte beaucoup de richesse à la ville et donne aussi à ses principales rues un joli aspect. En effet, comme on expose au soleil les cuirs une fois dorés et travaillés et peints et qu'on les fixe à de grandes tables pour les faire sécher, c'est un beau coup d'œil de voir les rues ainsi tapissées avec tant de splendeur et de variété. » Ces cuirs, exportés en France, y étaient connus sous le nom de cuirs dorés, cuirs d'or, cuirs argentés et figurés, ou bien encore d'or basané. Ils sont généralement rehaussés d'ornements d'une grande finesse, imprimés au moyen de petits fers comme sur les anciennes reliures.

A côté des cuirs de Cordoue, on citait au XVII[e] siècle ceux de Ciudad-Real, de Ciudad-Rodrigo, de Valladolid, de Séville et de Barcelone. Les cordouans d'Espagne étaient souvent parfumés d'am-

1. Nous empruntons ces détails à l'intéressante brochure de M. le baron Ch. Davillier : *Notes sur les cuirs de Cordoue*, A. Quantin, 1878.

bre, de là l'expression *cordobanes de ambar*; on disait aussi *guantes de ambar*, car les gants étaient un des principaux usages auxquels on les employait; ces gants parfumés et coupés, c'est-à-dire fendus sur le dos de la main, étaient fort en vogue en France; la cour d'Espagne en faisait des cadeaux aux princes étrangers. Le cordouan servait encore à garnir des coussins, des chaises et des fauteuils; il paraît même qu'on en fit des cartes à jouer.

La fabrication du cuir doré dut se ressentir aussi bien en Catalogne qu'à Cordoue du coup porté à beaucoup d'industries d'Espagne par l'expulsion des Morisques. L'Espagne envahie par les étrangers ne travaillait plus ses marchandises; bientôt le roi dut décider que le cuir même ne sortirait d'Espagne que travaillé sous forme de guadameciles et de gants. Cependant la fabrication du cuir doré, qui sans doute avait cessé depuis longtemps à Cordoue, existait encore à Barcelone vers la fin du siècle dernier; en 1779, parmi les quatre-vingt-dix corps de métiers de cette ville, figurait celui des *guadamacileros*; depuis lors elle a disparu, et les procédés de cet art perdu n'ont pas pu encore être retrouvés.

En attendant, les peaux et les cuirs d'Espagne continuent à être fort recherchés même à l'étranger; leur supériorité tient évidemment aux procédés de tannage. On les travaille dans une foule de mégisseries dont quelques-unes très-importantes: ainsi la maison de M. Rivas (Logroño) qui fournit

chaque année au commerce 50,000 kilogrammes de toutes sortes de peaux, ainsi encore celle de M. Garcia Maceira et de madame veuve Echevarria (Pontevedra). Il faut voir les basanes blanches pour reliures de M. Lopez (Jaen), les sonats et peaux de chevreaux pour gants de MM. Pou et Aulestia (Teruel), les peaux de buffle, de castor et de chamois de M. Boixeva à Vich (Barcelone). Les graisses et cirages de M. Robira, de Mataro, ont un grand débit dans beaucoup de mégisseries du royaume et de l'étranger. Dans la même classe sont rangées un certain nombre de ces outres dont les gens du peuple se servent en Espagne pour emporter leurs vins.

GROUPE VI

Outillage et matériel des industries mécaniques.

Jusqu'ici l'obligation de faire venir de France et d'Angleterre même les moindres machines était un des caractères les plus frappants de l'industrie espagnole; aujourd'hui, bien que l'Espagne, avec ses gisements si riches de minéraux utiles, possède tous les éléments d'une fabrication perfectionnée, elle est encore sur ce point dans un état d'infériorité sensible vis-à-vis des grandes nations européennes. Néanmoins, quelques maisons, surtout en Catalogne, font preuve depuis quelques années d'une activité de bon augure : nous noterons les deux machines à vapeur de MM. Alexandre frères (Barcelone), la machine à vapeur horizontale, à haute et basse pression, de M. Portilla Withe (Séville), les hélices et le modérateur de M. Planas Junoy (Gerona). Signalons, dans un autre genre, les machines à coudre si remarquables de la maison Escuder (Barcelonnette), d'un mouvement si doux. Les Philippines envoient un modèle de moulin à sucre; MM. Marrodan, de Logroño, dont les

ateliers sont les plus considérables du pays, exposent, outre diverses machines pour presser le vin et l'huile et nettoyer le cacao, une *noria* perfectionnée pour irrigations. Introduite par les Maures, la noria s'est naturalisée en Espagne et y produit des merveilles; on la trouve partout, dans tous les jardins, dans tous les vergers; elle se compose d'une série de seaux ou de godets qui se remplissent et se déversent successivement au moyen d'un engrenage mû par un cheval; l'action d'un fouet artificiel, joint à la machine, maintient le cheval en activité sans qu'il ait besoin d'un conducteur. Quelques charrues, un soufflet pour soufrer les vignes, un scarificateur pour la destruction des sauterelles, de remarquables collections de cardes et peignes à tisser de MM. Alberich Carrera et Mirapein (Barcelone), complètent l'exposition espagnole dans ce qu'elle a de plus saillant.

Dans la classe affectée au matériel de la navigation, le modèle du débarcadère du port de Huelva, exposé par la compagnie des mines de Rio-Tinto et le magnifique plan en relief de la digue de carénage, exécutée par M. Lopez de Madrid dans le port de Cadiz, représentent un travail considérable; il faut voir aussi les modèles d'embarcation qu'ont envoyés les Baléares et les Philippines. La fabrication des câbles et agrès pour navires nous a paru assez active et assez avancée : les cordes de toutes grosseurs,

sèches ou goudronnées, notamment celles de la maison Garriga de Barcelonnette, sont d'une solidité à toute épreuve.

Dans la sellerie et la bourrellerie, l'Espagne est la seule qui dispute à la France le premier rang. Un fabricant de Madrid, M. Rodriguez Zurdo, a exposé un harnachement complet pour cheval, en cuir jaune, et une selle de femme, l'un et l'autre merveilleusement travaillés. La pureté du dessin, l'excellente confection des pièces, l'exécution très-habile du gaufrage sont de véritables tours de force qui, après avoir excité l'admiration chez les fabricants, éveilleront leur émulation et seront à coup sûr imités dans les autres pays. Quelques pièces de harnachement pour mules de M. Morales Ruiz (Jaen) sont bien confectionnées.

Les différents corps de l'armée espagnole sont représentés dans ce groupe; nous les passerons rapidement en revue, en donnant quelques indications sur leurs origines et leurs attributions.

Gardes-Hallebardiers. — Organisés pour la première fois en 1504, ils sont chargés de monter la garde à l'intérieur du Palais-Royal, tant sur l'escalier que dans l'antichambre de la demeure de S. M; ils accompagnent et escortent le roi en temps de paix comme en temps de guerre. Leurs armes sont la hallebarde, l'épée et la carabine Remington qu'ils

portent toujours, sauf pendant les services d'étiquette. Les places vacantes sont remplies par des individus des autres corps de l'armée, mais pour y être admis, il faut avoir donné des preuves irrécusables de bravoure.

Etat-Major. — Les examens d'entrée à l'école d'Etat-Major ont lieu tous les ans ; la durée de l'enseignement est de quatre ans pendant lesquels on passe de l'instruction théorique aux exercices pratiques, à l'équitation et à l'escrime; du reste, les élèves, avant d'être admis comme lieutenants au service du corps, doivent faire un stage préalable dans les rangs de l'armée. L'écharpe bleue est le signe distinctif des officiers du corps; on garde pieusement dans un modeste monument celles qui ont appartenu aux officiers tombés sur le champ de bataille.

La mission du Dépôt de la guerre est de rassembler, classifier et mettre en ordre les travaux géographiques, statistiques et historiques, ainsi que les documents d'art, de science et d'histoire militaire, tant espagnols qu'étrangers. Il se divise en section topographique et en section d'histoire; il a des ateliers de lithographie, une photographie et une imprimerie desservis par des individus de l'armée. Nous remarquons parmi ses travaux : les douze plans relatifs aux principales opérations de la dernière guerre civile, l'*Itinéraire* descriptif militaire de l'Espagne (8 volumes), récompensé à Vienne et à Philadelphie, et l'*Atlas de la guerre d'Afrique*, publié

par ordre royal. La collection des *Vues des Provinces Basques* par D. Juan Velasco, brigadier, pour servir à l'histoire de la dernière guerre civile, est faite avec un soin et une habileté qui méritent tous les éloges.

Artillerie. — L'inauguration du Royal Collége des Elèves (*Caballeros Cadetes*) eut lieu le 16 mai 1764 dans l'Alcazar historique de Ségovie. Ce collége a remplacé différentes écoles d'artillerie qui avaient été établies sur plusieurs points de la Péninsule et dont la plus ancienne que l'on connaisse est celle fondée à Séville en 1591. Après la destruction de l'Alcazar par un incendie, le 6 mars 1862, on établit le collége dans le couvent de San-Francisco où il est encore aujourd'hui. Le nombre des élèves est de deux cents; les études durent quatre ans, et les élèves sont nommés sous-lieutenants à la fin de la seconde année.

La Pyrotechnique militaire de Séville, créée en 1846 pour la fabrication des capsules à percussion, a aujourd'hui à sa disposition les éléments nécessaires pour la fabrication des cartouches métalliques, des fusées, des étoupilles et des feux artificiels de toutes sortes. Objets exposés : cartouches pour fusils Remington et Bardan, pour revolvers Smith et Lefaucheux, fusées à percussion, fusées à temps, étoupilles à friction et étoupilles électriques.

La fonderie de bronze de Séville, occupe, hors des murs de la ville, un grandiose et solide édifice dont la

construction fut commencée en 1757. C'est le seul établissement qui produise des pièces d'artillerie en bronze; en outre, il a un grand atelier pour la fabrication des munitions d'artillerie. Objets exposés : obus de différents calibres, un canon en bronze comprimé de 9 centimètres et se chargeant par la culasse.

Les ateliers d'artillerie de Séville ont été établis en 1587 dans une partie de l'édifice qu'ils occupent encore aujourd'hui. On y construit tout le matériel en bois de l'artillerie, et les harnachements d'attelage. Deux modèles de ces derniers ont été exposés : l'un de bataille et l'autre de siége.

Le fer et les lames d'Espagne étaient connus en France au moyen âge; nos anciens inventaires, nos livres en font mention. Les lames de Tolède étaient également très-estimées en Angleterre; c'était l'arme qu'Othello gardait dans sa chambre; l'infante Catherine d'Aragon, fille des Rois Catholiques, en envoya plusieurs en présent à son mari Henri VIII d'Angleterre.

Depuis l'année 1863, on a concentré à Oviedo la fabrication des armes à feu portatives dont une partie se faisait autrefois à Trubia. La fabrique d'Oviedo est admirablement outillée et s'occupe surtout de confectionner les diverses pièces de l'armement Remington, aujourd'hui réglementaire. En effet le fusil Remington a fait ses preuves pendant la dernière guerre carliste; il est solide et facile à

manier, il a l'avantage inappréciable de servir longtemps sans exiger de réparations, enfin il n'a pas besoin d'être démonté et il suffit de frotter extérieurement la culasse avec un linge graissé pour le tenir en état.

La fabrique de Trubia, qui fut, si l'on peut dire, le premier berceau de l'industrie métallurgique dans les Asturies, a dû beaucoup à l'activité et à la science de D. Antonio de Elorza, chargé dès 1844 de la direction, et mort, il y a peu d'années, avec le grade de général. Située sur les bords de la rivière Trubia, entourée d'arbres magnifiques, l'usine avec ses vastes proportions, offre un aspect vraiment saisissant. Là se trouvent d'immenses ateliers, des magasins, des bureaux, une caserne pour la troupe, des logements pour l'administration, des écoles élémentaires de géométrie, de mécanique et de dessin, une bibliothèque contenant 2,500 volumes d'ouvrages scientifiques; tout à côté une belle cité ouvrière de plus de 300 maisons, confortablement bâties, où logent avec leurs familles les mille ouvriers de la fabrique; et avec cela un marché, un lavoir, des bains, un hôpital, une église; rien n'a été négligé de ce qui pouvait assurer tout ensemble le bien-être matériel, moral et intellectuel de la population ouvrière.

A cet établissement appartiennent dans les districts de Riosa et de Morcin (Asturies) de nombreuses et abondantes mines de houille, comme aussi

une riche mine de fer dans le district de San-Adriano. Il dispose de tous les moyens mécaniques nécessaires pour la fabrication des canons en fer fondu fretté, des montages en tôle de toute espèce et des projectiles en acier et en fer fondu ; on y fabrique aussi des fers fondus et des aciers puddlés, cémentés et fondus, des limes et même des briques réfractaires. Des échantillons de tous ces produits ont été exposés et forment une collection des plus intéressantes, depuis les matières premières telles que l'argile, la houille et le minerai de fer, jusqu'à un beau canon de 15 centimètres en fonte, cerclé en acier puddlé et se chargeant par la culasse.

Les épées et les poignards espagnols étaient déjà très renommés dans l'antiquité ; Gratius Faliscus, ami d'Ovide, parle dans son livre sur la chasse du *cultrum toledanum* ou couteau tolédan que les chasseurs portaient à la ceinture. La fabrication des épées dut continuer à Tolède sous la domination des rois Goths : du moins était-elle en vigueur au XIe siècle sous Abder-Rhaman.

Cette industrie n'était pas autrefois centralisée dans une fabrique unique ; les *espaderos* travaillaient chez eux, mais comme la plupart des gens de métier des villes d'Espagne, ils étaient réunis en corporation. Plusieurs rois de Castille accordèrent à la corporation des *espaderos* de Tolède différents privilèges, tels que l'exemption de divers impôts et droits qu'entraînaient la vente des épées, l'achat du

fer, de l'acier et d'autres matières premières; ces priviléges furent même étendus à certains métiers qui se rattachaient à la fabrication des lames comme les fourbisseurs et les gaîniers.

L'acier employé par les espaderos de Tolède provenait d'une mine de fer spathique située à une lieue de Mondragon dans le Guipuzcoa. On n'est pas bien sûr qu'ils possédassent des secrets particuliers pour la trempe de leurs armes; quelques-uns pensent qu'ils se bornaient à employer l'eau du Tage ainsi que le sable blanc et fin que le fleuve roule dans son lit : quand le métal était rouge et commençait à jeter des étincelles, on le découvrait un instant et on l'arrosait avec le sable pour le refroidir; puis la lame formée, on la faisait à deux reprises chauffer jusqu'au rouge cerise et on la plongeait successivement dans l'eau froide et dans la graisse de mouton.

Les espaderos de Tolède avaient leurs marques de fabrique dont quelques-unes sont restées fameuses; plusieurs travaillèrent aussi dans différentes villes, comme Cordoue, Calatayud, Madrid, Badajoz, Valladolid, Bilbao... A Tolède, au milieu du XVIIe siècle, la fabrication des épées était encore florissante : celles dont on se servait à cette époque étaient appelées épées de *golilla* parce qu'elles accompagnaient l'énorme fraise, accessoire obligé du costume espagnol; la lame était d'une longueur démesurée et l'usage en était si général que jusqu'aux « hommes de boutique » la portaient.

L'introduction du costume français vers la fin du XVIIe siècle porta un coup fatal à l'industrie tolédane. Dès 1667 un voyageur affirme, qu'entre autres objets, l'Espagne recevait de Normandie et de Bretagne de la quincaillerie et des lames d'épée. Charles III, qui fit tant d'efforts pour encourager les manufactures espagnoles, résolut de relever l'ancienne industrie des espaderos et fit construire la fabrique encore existante. Sans doute la vieille réputation des armes de Tolède était bien tombée puisque le roi fut obligé de faire venir de Valence pour diriger les travaux un forgeur d'épées, nommé Luis Calesto, qui passait pour un habile homme.

La fabrique d'armes est située sur la rive droite du Tage, à deux kilomètres environ de Tolède; c'est un grand bâtiment très-simple de forme rectangulaire qui porte la date de 1780. Elle est ouverte aux étrangers, et l'on peut constater que les anciens procédés sont aujourd'hui abandonnés tant pour la forge que pour la trempe; ainsi le fer qu'on emploie vient en partie d'Allemagne; pour le reste, on ne se sert plus de sable et de suif de mouton, mais de savon et de cette espèce de boue que produisent les meules à aiguiser. D'ailleurs les armes sont toujours d'excellente qualité, comme l'attestent les fortes épreuves auxquelles on les soumet. Ces épreuves sont de trois sortes; la première est celle du « coussin » : on force la lame sur un coussin fixé à un support droit, la doublant depuis la garde par ses

deux côtés; la seconde, est celle du « plomb » : on prend l'épée par la garde avec la main droite, on appuie la pointe sur une planche en plomb fixée à terre et on la force à prendre une courbure très-approchée du demi-cercle, proportionnellement à ses différentes épaisseurs. Enfin la troisième, celle du « casque », consiste à donner trois forts coups d'épée sur une masse d'acier qui représente un casque placé au sommet d'un chapeau rempli de bourre et cousu à un coussin de laine, le tout fixé sur une table, à hauteur convenable pour que l'épée en frappant garde la ligne horizontale. Une autre épreuve consiste à enrouler la lame sur elle-même comme un serpent, au moyen de barres de fer, pour qu'elle reprenne ensuite sa forme droite. Nous avons assisté à plusieurs de ces expériences faites sur les armes exposées au Champ de Mars et l'on peut les dire concluantes.

L'établissement destiné aujourd'hui à la fabrication des armes blanches de l'armée dépend du corps d'artillerie depuis 1777, mais il fabrique aussi pour les particuliers. Son exposition fort curieuse contient, outre un trophée formé des modèles des différentes armes d'ordonnance pour généraux, officiers ou soldats, une double panoplie établie à droite et à gauche.

La première, portant au centre l'écusson de Tolède gravé sur planche d'acier, est composée d'armes précieuses, copiées sur les originaux de l'*Ar-*

meria real de Madrid. Elles valent la peine d'être énumérées. Ce sont : l'épée du roi Pélage, la *Colada*, épée du Cid, l'épée de Ferdinand III le Saint, presque large comme la main, la grande pertuisane de Pierre Ier de Castille, au manche en bois de grenadier, muni à l'extrémité d'une lame d'épée espagnole et de deux lames courbes, l'épée d'Isabelle la Catholique, l'épée du grand capitaine, Gonzalve de Cordoue, l'épée à deux mains de l'empereur Charles-Quint avec la fameuse devise : *Plus ultra*, l'épée de Philippe II, lame allemande damasquinée d'or, l'épée de Philippe IV, lame serpentée avec garniture à tasse travaillée à jour, la miséricorde de Diego Garcia de Paredes, le poignard de D. Juan d'Autriche, sorte de stylet florentin, le poignard et la masse d'armes de Charles-Quint, l'un avec la croix et le pommeau en fer doré, l'autre ornée au manche d'aigles impériaux, la poignée facettée en pointe de diamant et gravée.

La deuxième panoplie, portant au centre l'écusson royal d'Espagne ciselé sur planche d'acier, se compose d'une hallebarde italienne, d'épées, de sabres et de poignards de fantaisie, de couteaux de chasse, etc. Toutes ces armes sont magnifiquement ciselées, gravées, émaillées, damasquinées en or et en argent.

Créé en 1803, le musée d'artillerie contient aujourd'hui une nombreuse collection d'armes anciennes et modernes de toute espèce, beaucoup d'ob-

jets d'un grand mérite historique, plus une foule de modèles, sur petite échelle, parfaitement exécutés dans les ateliers de l'établissement. Le musée présente à l'exposition comme un résumé de l'histoire de l'industrie militaire espagnole depuis les temps les plus reculés jusqu'au siècle dernier, en même temps que divers échantillons des productions de ses ateliers. Nous avons remarqué surtout deux épées tolédanes du XVI[e] et du XVII[e] siècles, l'une avec la marque de Sébastian Hernandez el viejo, l'autre avec celle du fameux Toinas Ayala, un mousquet à mèche, une arquebuse à rouet, un tromblon mauresque, au bois orné d'incrustations de nacre, d'ivoire et de pierres fines, un fusil de chasse à canon rotatoire de 1708, une mitrailleuse à silex de 7 canons et de 224 coups du commencement de ce siècle; puis encore des pièces d'artillerie des types les plus caractéristiques : une bombarde en fer du XV[e] siècle, provenant de l'Alcazar de Ségovie, une couleuvrine en fer forgé de la même époque, un petit fauconnet du XVI[e] siècle ; comme modèles, un canon de 28 centimètres et un obusier de 21, tous deux sur leur affût de place, exécutés le premier à l'échelle d'un cinquième, le second d'un dixième pour cent.

Génie militaire. Ce corps entretient à Guadalajara une école spéciale où se forment les officiers, des ateliers qui sont comme une école d'application pour les ouvriers des régiments et servent

en même temps à la construction du matériel, une brigade de topographie pour le tracé de plans des places, frontières, côtes et autres points intéressants du territoire, enfin une direction générale, y compris quelques dépendances importantes comme le dépôt général topographique et le musée.

Créée elle aussi en 1803, placée d'abord à Alcala de Henarès, fermée, transférée, réformée à plusieurs reprises, l'Ecole du génie fut installée définitivement en 1833 à Guadalajara où elle est encore aujourd'hui; l'édifice récemment réédifié, répond, par son ampleur comme par sa distribution, à toutes les nécessités. Les élèves y sont au nombre d'environ 200 et l'enseignement comprend actuellement cinq cours, mais au bout des trois premiers, si l'élève en a bien profité, il est admis comme sous-lieutenant et jouit de la solde et des honneurs de cet emploi. Les objets envoyés par l'académie consistent en travaux exécutés par les élèves, plus un certain nombre des modèles contenus dans les cabinets et exécutés par des ouvriers du corps sous la direction des professeurs : deux modèles du front de fortification, l'un selon Prosperi (1744), l'autre d'après Arroquia (1867), un modèle de la casemate Bernaldez, d'une poutre composée d'un phare en fer très-curieux, etc.

La brigade topographique se compose en grande partie d'individus de la troupe appartenant au corps du génie; admis après examen, ils acquièrent suc-

cessivement, sous la direction d'officiers instructeurs, la pratique du dessin et du levé des plans; les classes durent du commencement du mois de novembre à la fin du mois de mars et n'occupent pas moins de huit heures et demie par jour. L'exposition de la brigade consiste en trois immenses plans, admirablement bien faits, de la place de Cadiz.

Les ateliers se partagent en plusieurs sections, pour les menuisiers, les charrons, les maréchaux-ferrants, les serruriers, outre un local spécialement réservé aux machines à vapeur. Pour donner une idée de leur importance, il suffit de dire que presque tous les objets qui forment les parcs de campagne, tout le matériel des ponts, celui qui a été détruit dans la dernière guerre, ont été fabriqués dans l'établissement même, sans autres ouvriers que les siens, avec une célérité qu'il eût été presque impossible d'obtenir de l'industrie privée; d'autre part, plusieurs sections d'ouvriers ont accompagné les armées d'opération en campagne pour faire les réparations nécessaires au matériel des parcs. Cet établissement expose, entre autres choses, un mantelet avec l'intérieur en bois, deux épaisseurs en drap et deux planches en acier, dont la pratique a constaté les bons effets.

Le musée du génie possède aujourd'hui 3,700 modèles en relief représentant des places fortes, des fronts de fortification, des constructions militaires et civiles, etc., ainsi qu'un cabinet technologique

avec des échantillons de tous les matériaux de construction employés dans les différentes provinces d'Espagne et d'outre-mer. Parmi les différents modèles construits dans les ateliers du musée, il faut citer celui de la caserne du Principe-Pio à Madrid, celui d'un blockaus fait avec des rails et imaginé dans la dernière campagne, ceux des fortifications de Bilbao et de Saint-Sébastien et enfin le projet grandiose de la conduite d'eaux des sources de Vento à la Havane.

Mentionnons parmi les publications des officiers de ce corps le *Mémorial du génie*, revue scientifique militaire (33 vol. in 4°, avec planches), la *Conduite des eaux de Vento à la Havane*, par D. Francisco Alvear, général de brigade, la *Carte murale d'Espagne et de Portugal*, par D. Francisco Coello, colonel, un des plus savants géographes de l'Europe entière; n'oublions pas non plus la *Collection de dessins à la plume* d'un sous-lieutenant élève de l'académie; ces types de l'armée espagnole sont enlevés avec beaucoup de vigueur et d'esprit.

Infanterie. L'académie d'infanterie, correspondant à notre école militaire de Saint-Cyr, occupe l'illustre Alcazar de Tolède réparé et approprié à sa nouvelle destination; le nombre des élèves est de 600; les enfants et les orphelins des militaires peuvent être admis dès quatorze ans; du même établissement dépendent une école centrale de tir, instituée en 1855, et un asile pour les orphelins de l'infanterie

ouvert en 1871 par souscription volontaire de toute l'armée.

Cavalerie. L'école est établie à Valladolid, l'ancienne capitale du royaume de Castille, dans un vaste édifice ; les élèves sont au nombre de 120.

Douaniers. Créé pour empêcher la contrebande sur les frontières et sur les côtes de la Péninsule, ce corps est sous les ordres du ministère de la guerre pour ce qui touche à son organisation, à sa discipline, et sous les ordres du ministère des finances, quant à son service spécial. Du reste, leur rude service, leur profonde connaissance des lieux, font de ces douaniers comme des nôtres, d'excellents soldats en temps de guerre ; ils prennent part aux hostilités organisés en bataillons quand le gouvernement le croit convenable.

Gendarmes. Ce corps qui date de l'an 1844 et dont la devise est *el honor*, « l'honneur, » passe à bon droit pour l'un des plus aimés de l'armée espagnole. Un collége établi à Valdemoro, à 27 kilomètres de Madrid, reçoit les enfants ou les orphelins des anciens gendarmes ; en dehors des connaissances obligatoires on leur donne la faculté d'apprendre la musique et même un métier. Ce corps dépend du ministère de la guerre pour tout ce qui concerne l'organisation, la discipline, le matériel et la solde, mais pour le service et le logement il obéit au ministère de l'intérieur.

Administration militaire. Cette institution,

qui sous différentes formes existe en Espagne depuis le XVIe siècle, a pour mission principale de pourvoir à tous les besoins de l'armée et du soldat pour tout ce qui est des vivres, des effets et de l'argent; elle est dépositaire du matériel de guerre et représente l'état dans la possession des édifices militaires ; enfin elle contrôle les comptes du budget de la guerre et les remet à la cour des comptes du royaume. Après bien des péripéties, l'Ecole d'administration a été transportée par ordre royal du 1er mai 1875 dans la ville d'Avila ; les cours durent deux ans et les élèves sont actuellement au nombre de 131 ; cette école présente certains modèles pour faciliter l'enseignement, comme séparateur pour le nettoyage des graines, pétrin mécanique, four provisoire de campagne, tente-abri, mulet de charge. Quelques intendances militaires exposent aussi des échantillons tirés de leurs magasins, tels que blé, farine, pain, maïs, riz, pois chiches, haricots, fèves, orge, caroubes, paille, huile d'olive pour l'éclairage, sparte pour les lits militaires, charbon de chêne et charbon végétal. Ouvrages dus aux officiers du corps : *Mémoire sur l'organisation de l'administration dans plusieurs armées de l'Europe*, par D. Augusto Muñoz y Madrid, commissaire de la guerre de deuxième classe ; *Collection législative militaire*, par D. Eduardo Reguera y Urrutia, officier en second.

Santé militaire. Les premières dispositions tendant à régulariser le service sanitaire de l'armée

espagnole remontent au 8 avril 1739; c'est l'époque où fut publié le règlement des hôpitaux militaires. Ce corps se divise aujourd'hui en deux sections, l'une de médecine et de chirurgie et l'autre de pharmacie, ayant sous leur direction et leur responsabilité immédiate les hôpitaux militaires et les ambulances. Indépendamment de la direction générale, existant chez lui comme dans les autres corps de l'armée, il comprend une école d'application de médecine militaire, un musée anatomique, un parc sanitaire central, les parcs des districts, un laboratoire central et une brigade sanitaire. Le parc sanitaire central a pour but d'étudier et d'élaborer toute espèce d'appareils, en vue des soins à donner aux blessés, comme aussi de construire le matériel sanitaire nécessaire à l'armée espagnole. Il expose, entre autres choses, une pharmacie portative et un magasin d'effets de chirurgie, un brancard-litière et un brancard de campagne.

Invalides. La première organisation de ce corps remonte à l'année 1717; plusieurs règlements se sont succédé jusqu'en 1838; à cette époque fut inauguré l'asile qu'il occupe encore aujourd'hui, et où tout individu peut se faire admettre, sans distinction de catégorie ni de nationalité, à la condition d'être devenu infirme au service de l'Espagne. C'est un ancien couvent de dominicains, construit au XVIe siècle, sur l'emplacement d'un sanctuaire du temps de la reconquête et qu'on a essayé d'approprier le mieux

possible à sa nouvelle destination ; néanmoins le besoin d'un édifice plus convenable se fait impérieusement sentir.

En terminant cette revue de l'exposition si complète du ministère de la guerre, disons quelques mots de ces mannequins fort soignés, qui représentent au naturel les soldats espagnols des diverses armes et auxquels les visiteurs semblent tout particulièrement s'intéresser. C'est d'abord un hallebardier royal que son arme aux découpures hétéroclites et son habit à parements rouges font ressembler étrangement à un suisse de nos églises ; après lui quatre cavaliers démontés : un soldat de l'escorte royale, avec casque, habit bleu foncé, culotte en tricot blanc et bottes à l'écuyère, un lancier portant la lance (les trois quarts de l'effectif seulement sont ainsi armés, le reste a la carabine), un chasseur et un hussard ; — deux fantassins : un soldat de ligne en grande tenue, pantalon garance et tunique bleue, tout à fait comme le soldat français, sauf que la coiffure en drap gris, un peu basse, tient le milieu entre le képi et le shako ; un chasseur en tenue de marche, les alpargatas aux pieds ; — puis viennent deux soldats des régiments d'artillerie, un conducteur du train des sapeurs-mineurs et un soldat des télégraphes, tous deux avec un mulet chargé ; on sait que le mulet est adopté de préférence au cheval pour le service de l'artillerie espagnole et, de fait, dans ce pays difficile, il rend de réels services par son agilité, sa force

de résistance, sa sobriété ; pour terminer, un garde civil, peu différent de nos gendarmes, un douanier, un soldat d'administration, un ambulancier et un invalide. Ces différents corps se distinguent les uns des autres par la coupe des vêtements, la couleur des passe-poils ou la disposition des galons.

GROUPE VII

Produits alimentaires.

Consultez livres et voyageurs, ils vous diront que l'agriculture est peu avancée en Espagne. Cette assertion est vraie, si l'on se place au point de vue des agricultures savantes qui font rendre à la terre tout ce qu'elle peut donner ; mais au point de vue de la beauté naturelle des espèces et des produits, — avouons, il est vrai, que la nature fait peut-être trop tous les frais du succès — l'Espagne ne le cède aucune autre contrée. Grâce à sa position exceptionnelle entre l'Europe et l'Afrique, à la fécondité de son sol, à la variété de son climat, toutes les productions des zones les plus diverses semblent s'y être donné rendez-vous. Nous allons pouvoir en juger par une revue rapide des richesses exposées au pavillon d'agriculture.

L'Espagne produit beaucoup de froment, ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas, vu les difficultés, la lenteur et la cherté des transports d'un endroit à l'autre du territoire, de recourir parfois à l'importation pour nourrir ses habitants. Toujours est-il que quarante-deux provinces, sur quarante-neuf dont

se compose la monarchie, ont pu présenter leurs produits : blés rouges, bleus, blancs, clairs, nains, forts, durs, tendres, blés de trois mois, de printemps, d'automne, blés d'irrigations et de terrains secs, blés ronds, blés catalans, valenciens, *pied-de-bœuf*, mille autres encore dont je serais fort embarrassé pour traduire les noms vulgaires. L'Aragon, l'Andalousie, surnommée autrefois le « grenier de l'Espagne », le Léon et les Castilles, la Vieille-Castille surtout, tiennent évidemment la tête dans la production.

Les blés espagnols sont de la meilleure qualité, pleins, bien nourris, savoureux, couverts d'une écorce fine et légère, donnant une farine fine et très-blanche et peu de son. Il y en a beaucoup auxquels la mouture ne fait pas perdre plus de 5 pour cent tandis que les blés du Nord de l'Europe perdent souvent plus de 15. Il en résulte une différence considérable dans la qualité, la quantité et la bonté du pain qu'on en tire. Les blés glacés, qui proviennent de certaines parties de l'Estremadure et des autres contrées du centre, sont très-beaux et rivalisent avec les froments de la Sicile; il est vrai que la panification en est un peu moins facile que celle des blés tendres.

La plupart des provinces produisent du seigle; la Catalogne, l'Estremadure, la Bizcaye sont celles qui en donnent le plus; on le cultive principalement sur les montagnes, dans quelques vallées et dans les

terrains maigres et arides des plaines. Il paraît aussi que la Manche, dont le sol est pauvre et sec, en produit beaucoup par rapport à son étendue, mais elle n'a présenté que de trop rares échantillons.

On cultive très-peu l'avoine en Espagne; elle n'y est presque point employée pour la nourriture des bestiaux, sans doute comme trop échauffante; on en trouve pourtant en certaine quantité dans la Catalogne, la Galice, les provinces de Logroño, de Salamanque et de Tolède.

La culture de l'orge, au contraire, est très-répandue sur tous les points du territoire, et la récolte de cette seule céréale s'élève chaque année à un chiffre considérable. Nous avons relevé sur le catalogue le nom de plus de trente provinces exposantes parmi lesquelles Cordoue, Murcie, Tolède, Teruel et Salamanque sont au premier rang. Almeria envoie un spécimen d'une espèce d'orge, nommée « *del Milagro*, » du Miracle, et qu'il est, paraît-il, très-facile de mélanger frauduleusement avec le blé; on la cultive seulement par curiosité.

Le maïs, cette plante dont la végétation superbe trahit une origine exotique et qui maintenant est si bien entrée dans l'alimentation du peuple espagnol, qu'on l'appelle parfois *blé d'Espagne*, fut introduit d'Amérique en Europe, il y a près de trois siècles. Depuis lors la culture s'en est établie dans tout le pays, notamment dans le royaume de Valence, en Catalogne et dans les provinces du nord. En Galice

et en Bizcaye, les paysans se nourrissent presque exclusivement d'une sorte de pain de maïs qu'ils nomment *borrona*; cuit au four et mangé tout chaud, ce pain, d'un jaune d'or, est vraiment délicieux.

Parmi les riz exposés, ceux de Valence sont au premier rang; du reste, cet article fait une des principales richesses de la province; tout le pays, au nord-ouest du lac d'Albufera, à une lieue de Valence, est couvert de rizières ou *tierras de arroz*. Dans cette partie de la Huerta, le nombre des canaux d'irrigation est tellement considérable qu'on n'est pas cinq minutes sans en traverser plusieurs; en effet, la culture du riz ne peut avoir lieu que dans des champs submergés et exige par conséquent une abondance d'eau extraordinaire. On élève autour de chaque rizière un rebord en terre assez élevé pour empêcher cette eau de s'échapper, et, au moyen d'une petite vanne, on peut à volonté en exhausser ou en abaisser le niveau. Ces rizières sont d'un rapport très-productif; malheureusement les exhalaisons marécageuses empestent la contrée et font chaque année de nombreuses victimes parmi les cultivateurs, forcés de travailler du matin au soir, les pieds dans l'eau et la tête exposée à un soleil brûlant; il n'en est pas un peut-être qui ne soit sujet aux fièvres intermittentes.

La commission provinciale de Gérone a fait entrer dans son envoi des grains de sorgho ou douro des

Arabes, plante originaire des hautes régions du Nil et dont les peuplades danubiennes se servent en guise de blé. Quant aux autres espèces qui complètent l'exposition des céréales, telles que sarrasin, millet, panic, chènevis, elles n'ont pas d'autre intérêt ; nous ne nous y arrêterons pas.

Parlons plutôt de la fabrication des farines qui se rattache si directement aux céréales et qui fut de tout temps une des branches les plus importantes de l'industrie espagnole : farines de première, de seconde et de troisième qualité, farines de froment, d'orge, de maïs, nous pouvons choisir. Il est plusieurs minoteries, comme celles de Clua y Sobrino (Lerida), d'Alzugaray (Pampelune), dont la production moyenne s'élève à un million et même 1,200,000 kilogrammes de farine par an; la maison Gil frères et Rico d'Aranda del Duero (Burgos), si connue dans le monde entier pour la supériorité de ses marques : *Dulce Maria* et *la Magdalena*, a atteint dans ses deux établissements similaires le chiffre énorme de 22 millions de kilogrammes! Au-dessous de ces grandes maisons, une foule d'autres minoteries moins importantes travaillent fort activement. Dans la seule province de Salamanque où les chutes d'eau font défaut, en moins de deux années trois fabriques viennent d'être établies avec des machines à vapeur pour faciliter la mouture.

La fabrication des pâtes pour potages, dites pâtes d'Italie, vermicelles, semoules, nouilles, macaronis, est partagée entre plusieurs provinces de l'Espagne; la seule maison Mezquita, de Valence, en fournit annuellement 730,000 kilogr. à la consommation; les îles Philippines ont tenu à nous faire connaître leurs fécules, telles que tapioca, sagou, gaogao, tigbi, qui sont en effet d'excellente qualité. L'amidon fait aussi l'objet d'un débit considérable; inscrivons en première ligne M. Mirat de Salamanque, M. Carnero de la même ville, dont les produits ont obtenu une distinction flatteuse à Philadelphie, et surtout la maison Pipo, de Cervara (Lerida), qui fabrique annuellement 100,000 kil. Plusieurs de ces amidons, parmi les plus fins, servent de poudres pour la toilette. Les échantillons de fécules de pommes de terre sont en très-petit nombre, comme aussi les produits de la pâtisserie. Palma expose quelques biscuits de bord, Bilbao, quelques biscuits de table, et c'est tout.

L'huile d'olive est une des principales denrées de l'Espagne; on trouve l'olivier dans presque toutes les parties du royaume, notamment dans les bassins de l'Ebre, de la Guadiana et du Guadalquivir, où il forme des forêts immenses. Arbre triste et gris, l'effet n'en est pas heureux dans le paysage; ce qui contribue surtout à rendre son aspect plus froid et plus monotone, c'est que les *olivares* sont toujours

p'anté, avec une régularité et une symétrie parfaites.

Les olives de Séville, très-recherchées aujourd'hui dans toute l'Espagne, étaient déjà célèbres chez les Romains. Cicéron, félicitant un de ses amis d'avoir été nommé gouverneur de la Bétique, le prie de lui envoyer des olives de ce pays. Ces olives sont de plusieurs sortes, les unes de forme ovale et dépassant parfois la grosseur d'un œuf de pigeon, les autres rondes et de la grosseur d'une cerise; celles-ci bonnes surtout pour faire de l'huile, celles-là meilleures à manger.

La récolte des olives se fait dans toute l'Andalousie en automne, comme dans nos provinces méridionales; les fruits recueillis dans de vastes couffins de jonc sont ensuite transportés à dos d'âne jusqu'au lieu d'exploitation. L'huile pourrait être très-douce en Espagne, mais elle y est généralement âcre, parfois puante. Cela vient de la mauvaise méthode qu'on suit pour sa fabrication; d'ordinaire, on ne cueille les olives que lorsqu'elles sont trop mûres, on ne fait pas de triage entre celles qui sont saines et celles qui sont pourries; avant de les presser, on les garde longtemps amoncelées, pour les faire fermenter, sous prétexte qu'alors elles rendront davantage. Aussi, bien que les Espagnols, par habitude, préfèrent leur huile à la nôtre et à celle d'Italie dont le goût leur paraît fade, sur les marchés européens elle n'obtient pas grand succès; la plupart des étrangers marquent pour elle une vive répu-

gnance. Pourtant plusieurs fabricants, Catalans surtout, sont entrés, depuis une quinzaine d'années déjà, dans une voie nouvelle et se présentent avec des produits tout à fait recommandables. Tel est, pour rendre justice au plus méritant, M. Porcar y Tio de Barcelone, le vrai roi du marché, dont la manipulation dépasse 356,000 kilogrammes par an et qui compte des clients jusqu'au bout du monde; derrière lui, mais à long intervalle, marchent les grandes maisons de Gerona, de Lerida, d'Almeria : M. Quintana avec 6,000 hectolitres, comme production moyenne, MM. Bertran, Valls, Güel et comte de Torregrosa avec 5,000 et 3,000, M. Linares Molina avec 3,500. Je ne parle que pour mémoire de quelques flacons d'huiles de coco, de noisettes et d'amandes, également exposés; on sait que l'amande ordinaire contient presque la moitié de son poids d'une huile excellente et douce.

La fabrication des fromages est encore fort arriérée en Espagne; la plupart sont faits avec du lait de brebis et se consomment sur place; Lerida est peut-être avec Lugo l'unique province qui en produit assez pour en fournir à ses voisines; trois grosses maisons du pays fabriquent ensemble 25,000 kilogrammes par an; même il y a un village, du nom de Gosul, depuis longtemps renommé pour cette industrie. Tout bien considéré, un seul fromage espagnol se rapprocherait des nôtres... et pour

cause, c'est celui qu'une nouvelle société s'est mise naguère à fabriquer à Valcarlos, dans la vallée du Roncal, avec du lait de vache et à l'imitation du fromage de gruyère.

Il se fait également très-peu de beurre, *manteca de vaca*, en Espagne, et non pas seulement à cause des vaches dont le lait, sur ces pâturages, est toujours rare et un peu fort, mais aussi, disons-le tout haut, par paresse innée, par mépris des soins de propreté les plus nécessaires ; on en mange pourtant d'assez bon à Barcelone et à Cadiz, mais l'un vient de la vallée d'Arau d'où l'on en envoie jusqu'à l'étranger; l'autre de la province de Lugo, où une seule maison, celle de M. Garcia, fabrique pour sa part 50,000 kilogrammes. Deux maisons d'Oviedo en salent aussi de fortes quantités, principalement pour l'étranger; M. Gutierrez : 100,000 kil. ; M. Dominguez Gil, 500,000.

Les Espagnols ont une autre manteca, la *manteca de cerdo*, littéralement beurre de porc, ainsi nommée pour la distinguer du beurre ordinaire et qui n'est autre que le saindoux. Malgré la terrible concurrence des huiles d'olive, il s'en fait encore pour la cuisine une certaine consommation.

De fait, le porc joue un grand rôle dans l'alimentation espagnole, tantôt sous forme de jambons, boudins, saucisses, saucissons, andouillettes et autres variétés dont la nomenclature nous entraîne-

rait trop loin, tantôt simplement sous forme de lard, *tocino*, pour compléter le pot-au-feu. L'Estremadure surtout est renommée pour sa charcuterie ; dans les immenses *dehesas*, comprises entre Trujillo et Mérida, paissent d'innombrables pourceaux noirs qui sont, avec les troupeaux de moutons, une des principales richesses du pays ; ces animaux qu'on désigne sous le nom de *ganado de cerda*, se nourrissent des *bellotas* ou glands doux du chêne encina.

Les jambons de Montanchez, glorieusement représentés à l'Exposition, passent pour les meilleurs de toute l'Espagne ; Saint-Simon en parle avec enthousiasme ; madame d'Aulnoy elle-même préférait les jambons d'Estremadure à ceux de Bayonne et de Mayence. Comme qualité, les saucissons ou *chorizos estremeños* sont aussi des premiers. Citons encore les jambons de Galice et les jambons *doux* de Camiar, dans les Alpujarras, ainsi nommés à cause de la couche de sucre dont ils sont revêtus et qui améliore leur goût tout en les conservant. Le salchichon qui se fait à Vich en Catalogne, très-répandu lui aussi, rappelle assez le saucisson d'Arles.

Arrivons aux conserves alimentaires ; sans être fort nombreuses, elles ne laissent pas que d'être variées. Pour commencer par les poissons, voici d'abord les anchois sans arêtes de Barcelone, les sardines à l'huile de Santander, les sardines salées et

pressées, l'anguille et le poulpe fumés de Lugo et de Pontevedra, l'*escabeche* de Bizcaye. C'est de ce nom qu'on désigne, dans la langue basque, le poisson mariné. Les espèces qui se pêchent le plus communément sur le littoral cantabrique sont la merluche, le thon et le rousseau, tous trois de forte taille; il arrive parfois, dans les jours heureux, que les pêcheurs en ramènent 12 ou 15,000 arrobes; — l'arrobe vaut 25 livres à peu près. Il faut que tout ce poisson soit expédié ou travaillé dans les vingt-quatre heures qui suivent l'arrivée, car sans compter qu'il pourrait se corrompre, la prochaine pêche causerait un encombrement. Une partie est immédiatement dirigée sur Madrid et les villes de l'intérieur; le reste se porte dans les fabriques d'*escabeche*. Là, chaque bête est découpée en larges tranches de près de trois doigts, qu'on plonge dans une énorme chaudière d'huile bouillante; quand elles y ont séjourné suffisamment jusqu'à prendre à la surface une belle teinte rousse, on les retire, on les porte au séchoir, et à peine refroidies on les encaque dans de petits barils contenant deux arrobes; on déverse par-dessus une sorte de saumure, mélange d'eau et de vinaigre, et le tout est expédié dans l'intérieur où les gens du peuple en font une grande consommation. Nous en avons goûté nous-mêmes, et le régal nous a paru assez fade; c'était peut-être faute d'habitude. Quant aux sardines à l'huile, on leur reproche de n'être pas prépa-

rées avec assez de soin ; les anchois vaudraient mieux.

Si maintenant nous passons aux conserves de viandes, nous voyons que les fabricants de la Corogne ont fait à eux seuls à peu près tous les frais de l'installation. Et quelle cuisine, grand Dieu, quels nombreux ragoûts! Perdrix farcies à l'étuvée, pigeons à la sauce, jambon aux petits pois, côte de porc sauce tomate, gibelotte de lapin! Rien qu'à déchiffrer l'étiquette, l'eau en vient à la bouche. Ce qui produit un effet tout différent, c'est l'exposition d'un fabricant de conserves, M. Rodrigo Trio et Cie, qui aurait enfin trouvé le moyen de garder les viandes fraîches indéfiniment et dont la vitrine occupe au Champ de Mars, juste au milieu de la cinquième salle, la place d'honneur. A Dieu ne plaise que nous voulions offenser le courageux inventeur! Mais sans préjuger en rien du succès de sa découverte, il a là cinq ou six bocaux tout remplis de morceaux de viande surnageant dans un liquide rougeâtre qui rappellent de trop près les préparations anatomiques et dont le spectacle, à coup sûr, n'a rien d'appétissant. Si nous étions M. Trio, nous les cacherions.

A tout seigneur, tout honneur. Quand on parle des légumes espagnols, c'est au *garbanzo* d'ouvrir la marche. N'est-ce pas lui, en effet, le légume national par excellence, le complément indispensable du

puchero ou pot-au-feu, le régal du pauvre comme du riche? Le goût pour ce légume est tel en Espagne que Charles IV, détrôné et exilé, ne cessait de regretter que Rome n'en produisît pas, et que la première chose demandée par le roi Ferdinand VII, en rentrant dans son royaume, fut un plat de garbanzos. On dit qu'il fut introduit en Espagne par les Phéniciens. Chez nous, il est surtout connu par la spirituelle définition de Théophile Gautier dans son « *Voyage en Espagne* » : « C'est un pois qui a l'ambition d'être un haricot et qui y réussit trop bien. » Le garbanzo est éminemment dur à cuire; si l'on n'a pas eu la précaution de le faire tremper dans l'eau froide vingt-quatre heures à l'avance, il reste dur dans l'eau bouillante. « Les meilleurs garbanzos, dit M. le baron Ch. Davillier, tendres, moelleux, savoureux, se récoltent dans les plaines fertiles de Fuente-Sauco, dans la province de Zamora; la plupart de ceux qu'on voit exposés chez les épiciers portent cette marque trop souvent fallacieuse : Fuente-Sauco est pour les garbanzos, ce que notre Soissons est pour les haricots. » Le garbanzo sert encore à l'engraissement des oiseaux de basse-cour.

Après lui vient, un peu honteux, le lupin que les Espagnols appellent *altramuz*. Il fut estimé des anciens; les philosophes grecs, particulièrement les Cyniques, l'avaient en prédilection; à Rome, il figurait, dit-on, sur les tables les plus recherchées; au théâtre, ainsi que nous l'apprend Horace, on se ser-

vait de lupins comme nous nous servons de jetons de cuivre, pour imiter le bruissement d'une bourse pleine. Maintenant le lupin est déchu de cette importance ; en Espagne comme en Italie, c'est le légume du pauvre; on le mange bouilli et aussi grillé ; dans les rues de Séville, à Malaga et dans d'autres villes de l'Andalousie où l'on en mange beaucoup, des marchands spéciaux le débitent sous cette dernière forme; il passe du reste pour un aliment fort sain.

Alors arrive en longue file l'innombrable armée des haricots, blancs, noirs, rouges, jaspés, les fèves petites et grosses, les pois et leurs mille variétés, pois blancs, pois carrés, les flageolets, les lentilles, et les vesces. L'arrière-garde est formée par les aulx, les oignons, les betteraves, les pommes de terre blanches ou rouges, les citrouilles au large abdomen. L'ail ordinaire, dont on fait ainsi que de l'oignon un grand usage en Espagne, produit à lui seul 65,000 kilog. et l'oignon près de 400,000. L'ail dit de Murcie est une espèce particulière, très-grosse : elle a l'odeur moins forte que l'ail ordinaire, mais elle est beaucoup moins répandue. La culture des pommes de terre donne un rendement de 500,000 kilog. environ. Nous n'avons pu découvrir, à notre grand regret, des patates roses de Malaga qui fournissent, dit-on, un tubercule très-féculent et très nutritif.

Bon nombre d'autres fruits et légumes attendent

leur tour d'être mangés dans des flacons de verre ou des boîtes de zinc. Nous reconnaissons les petits pois, les haricots verts, les olives, les câpres et les piments au vinaigre, les tomates en sauce. Tomates et piments, voilà vraiment la base de la cuisine espagnole! Les unes et les autres encombrent littéralement les marchés. Le piment varie à l'infini de forme, de grosseur, de couleur; celui-ci est d'un vert cru, celui-là d'un rouge pourpre comme du corail; il y en a de cylindriques, de globuleux, de quadrangulaires, de cordiformes, etc.; on en a vu qui pesaient plus de 500 grammes. On les distingue en piments doux et piquants : c'est avec les premiers, préalablement séchés au soleil, qu'on fait une sorte de ragoût dont les gens du peuple se montrent très-friands. Les plus beaux piments viennent de la Rioja. Quant à la tomate, elle aussi compte une foule de variétés, qui toutes trouvent des amateurs. Certaines grandes maisons, MM. Bravo et fils (Bilbao), Cuevas, Moreno Mugaburu, Salgado (Logroño), ont la spécialité des conserves de tomates, et en fabriquent chaque année par 30, 40, 50 et même 100,000 flacons.

Les fruits cultivés en Espagne sont très-variés et très-abondants. Comme en Algérie, on cultive dans les royaumes de Valence et de Murcie, le bananier, le dattier, l'oranger, le citronnier, le figuier de Barbarie, etc. Dans les autres provinces, ce sont les raisins, les figues, les olives, les pêches, les abricots,

les poires, les pommes, selon le climat et l'altitude. Nous n'avons pas à parler ici des fruits à l'état frais qui font l'objet d'une exposition toute particulière; il nous suffira de donner quelques détails sur les autres, comme les amandes, les noix, les châtaignes, les raisins secs...

L'amandier est principalement cultivé en Catalogne, à Valence, en Andalousie et aux îles Baléares; le royaume de Grenade, surtout dans les environs de Malaga, est la partie où il y en a le plus. Les amandes se divisent en plusieurs variétés tant amères que douces, et celles-ci en coques tendres et demi-tendres, dures et demi-dures. Les plus délicates de l'Espagne sont, dit-on, celles d'Ibi, à 6 lieues nord-est d'Alicante, dans le royaume de Valence : nous en trouvons un spécimen à l'Exposition. Leur supériorité serait due à un genre particulier de culture qui consiste à les enter sur des amandiers sauvages; elles ont la coque lisse et se conservent pendant plusieurs années tandis que les autres sont sujettes à rancir en peu de temps. Lumayor, dans l'île de Majorque, en produit aussi beaucoup, à ce point, dit le proverbe, que celui qui en prendrait une à chaque arbre serait assez riche pour vivre sans travailler. L'exportation pour toute l'Espagne s'élève à plus de 3 millions de francs.

Le noyer est un des arbres les plus communs de

l'Espagne ; mais les provinces du nord sont celles où il abonde le plus ; la Catalogne et la Bizcaye font avec les noix un commerce très-lucratif. Les noisettes d'Espagne sont également connues : c'est l'Angleterre qui à elle seule en reçoit la plus grande partie, soit plus de 5,000,000 de kilogrammes ; les principaux producteurs sont de Reus (Catalogne). Les provinces septentrionales produisent aussi beaucoup de châtaignes et de marrons dont une très-grande partie est exportée par la voie de Bilbao : celles de Lugo ont une réputation méritée.

Le caroubier est indigène du midi de l'Europe ; ses rameaux qui s'élèvent jusqu'à dix mètres sont disposés en tête arrondie comme ceux du pommier. Le fruit se compose d'une gousse longue, comprimée, coriace, renfermant des semences dures et lisses, nichées dans une matière pulpeuse. En Espagne et même en Provence, où le feuillage est rare, le caroubier est un arbre de grande ressource ; ses gousses douceâtres servent à la nourriture du bétail qui en est très-friand, ou même à celle des pauvres gens, dans les temps de disette ; elles sont l'objet d'une spéculation importante.

Les caroubiers se trouvent en Catalogne et surtout dans le royaume de Valence où ils couvrent presque tous les coteaux ; ils dépassent quelquefois la grosseur des plus gros chênes et on en a vu qui produisaient jusqu'à 1,200 kilogrammes de fruits ;

leur feuillage d'un beau vert foncé contraste d'une manière très-heureuse avec la teinte grisâtre et un peu triste des oliviers. Le bois, connu vulgairement sous le nom de *carouge*, est employé avec avantage dans les arts à cause de sa dureté.

Le pin pignon est facilement reconnaissable à son port qui affecte, lorsqu'il est parvenu à son entier développement, la forme d'un vaste parasol bombé. Originaire du bassin de la Méditerranée, on le trouve fréquemment en Espagne et surtout en Italie où il atteint plus de cent pieds de hauteur. Ce sont les fruits de cet arbre qui sont connus sous le nom de *pignons* doux; placés deux par deux à la base interne des écailles de la pigne, recouverts d'une enveloppe ligneuse, noirâtre, ils ne sont bien mûrs qu'après la troisième année. L'amande qu'ils renferment est blanche, pas très-grosse, charnue, d'une saveur agréable, fort analogue à celle de la noisette. Les habitants du midi en font une grande consommation. On les mange sans préparation comme les noisettes, ou l'on en fait des dragées et des pâtisseries. Le bois du pin pignon, comme celui des autres espèces, est employé, soit dans la charpente, soit dans la menuiserie.

L'espèce de chêne qui produit le gland doux, extrêmement voisine de l'yeuse ou chêne vert, est très-commune en Espagne et dans la région de l'Atlas

où le peuple se nourrit de ses fruits. Ce gland, que les Espagnols appellent *bellota*, est plus petit que ceux des chênes ordinaires ; on le mange cru ou rôti à la braise, comme les châtaignes ; par son goût délicat il rappelle les plus fines amandes ; on le sert du reste sur les meilleures tables du pays, et les dames s'en montrent très-friandes. Les armées françaises ont été plus d'une fois heureuses de trouver les *bellotas*, surtout dans les cantons déserts de la province de Salamanque où l'on parcourt de grandes forêts toutes formées du chêne qui les produit. Les animaux les recherchent également, et l'on attribue même la supériorité de la viande des porcs d'Estremadure à ce qu'ils trouvent à s'y nourrir presque exclusivement de glands doux.

Il n'est personne, ayant quelque peu visité l'Espagne, qui ne songe parfois avec un souvenir de reconnaissance et de regret à l'*orchata de chufas*. La chufa, tout à fait inconnue chez nous, est une petite amande de terre dont le goût et la couleur rappellent assez la noisette et avec laquelle on confectionne une sorte de sorbet, délicieusement parfumé. Cette amande qui croît dans les lieux humides est presque exclusivement cultivée aux environs de Valence. Dans la plupart des villes d'Espagne, on trouve des *orchaterias de chufas* tenues par des Valenciens, qui débitent leur marchandise avec leur

costume national; l'*orchata* se sert aussi dans tous les cafés.

Les palmiers naissent de noyaux de dattes ; à la troisième ou quatrième année, on transplante les jeunes arbres, de préférence dans des terres fortes où ils prospèrent davantage. Le sol, soigneusement irrigué, sert en même temps à la culture des légumes et des céréales qu'on sème dans l'intervalle des arbres, car les racines du palmier ne s'étendent pas beaucoup, et en raison de son élévation, sa tige et son feuillage n'interceptent point les rayons du soleil. Au bout de dix ans et parvenus à 30 ou 40 pieds de hauteur, les arbres commencent à porter des fruits; les palmiers femelles sont seuls à produire et chacun d'eux donne environ 4 arrobes de dattes, près de 50 kilogrammes. Le revenu annuel des 35,000 palmiers femelles d'Elche (Valence), l'unique endroit de l'Europe où le palmier forme une forêt, est de plus de 360,000 francs.

Le raisin sec est un produit important des vignes espagnoles; le royaume de Valence et encore plus celui de Grenade en font un objet de commerce considérable. Du reste, on observe dans les deux provinces deux méthodes différentes pour le préparer. A Malaga, on se contente de couper à moitié la queue du raisin encore sur pied, si bien que la grappe reste suspendue sans que la séve puisse y

arriver et se dessèche peu à peu. A Valence, on trempe les raisins dans l'eau bouillante aiguisée d'une certaine quantité de lessive de sarment, on les expose ensuite au soleil où on les laisse jusqu'à ce qu'ils soient secs. Les raisins ainsi préparés, sont appelés *lejias*, d'un mot espagnol qui veut dire lessive; laissant échapper leur suc qui se cristallise au dehors et leur fait un enduit sucré, ils sont moins estimés que les autres, appelés *passas del sol*, et qui ont un goût bien plus savoureux. Peut-être aussi la qualité particulière du raisin y est-elle pour quelque chose; les *malagueños*, — il y en a de monstrueux à l'Exposition, — sont naturellement plus gros et plus délicats que ceux de Valence; ces derniers s'emploient beaucoup dans la pâtisserie.

Les provinces d'Espagne où l'on cultive le plus en grand les figues sont les Baléares, Alicante, Castellon, Saragosse, Almeria, Huelva, Malaga, Cadiz. La production moyenne est de 125 millions de kil. dont Castellon fournit le plus grand nombre; l'exportation des figues sèches s'élève en moyenne à 600,000; comme on le voit par ces chiffres, la consommation intérieure absorbe de beaucoup la majeure partie de la production; il faut aussi remarquer que dans certaines provinces, comme dans les Baléares, on emploie une grande quantité de figues pour engraisser les porcs. Le prix des figues fraîches est en moyenne pour toute l'Espagne de 10 à 20

centimes le kilo, selon les qualités et la provenance; celles des environs de Malaga et de Jaen passent pour les plus délicates. Les figues sèches se font surtout en Andalousie et dans le royaume de Valence.

La province de Logroño produit des pêches et des abricots tapés; mais sa principale spécialité serait encore la fabrication des conserves de fruits au sirop ou à l'eau-de-vie qu'elle prépare d'une façon remarquable. La seule maison Armas, Trévijano et Cie en expédie par an 50,000 bocaux, et la fabrique du marquis de la Havane 4,000 caisses. Une autre maison de Logroño sèche annuellement 12,000 kil. de pruneaux.

Du reste, l'art des sucreries est plus avancé que bien d'autres au delà des monts. Sans parler des confitures et des gelées de fruits, voici les *turrones*, espèce de nougat au miel et aux amandes dont il se fait beaucoup à Alcoy, les *rosquillas* ou gimbelettes, les *peladillas*, dragées, les bonbons à la liqueur, etc. Toutes ces chatteries font les délices des Espagnoles, et, si nous en croyons madame d'Aulnoy, elles tiennent ce péché mignon de leurs aïeules. Une des particularités de Cadiz, c'est le grand nombre des *confiterias* qu'on rencontre dans les rues de la ville. Au théâtre surtout, les jeunes femmes passent leur temps à grignoter des bonbons sans interruption; et ce fut, il nous en souvient, un de nos étonnements à Madrid que de voir le nombre incalculable de

boîtes de fruits confits, d'oranges glacées, de bonbons, qui se consommaient dans une loge tout en babillant, pendant les actes et les entr'actes, jusqu'à la tombée du rideau.

Cuba, Puerto-Rico et, chose intéressante, la province de Castellon elle-même ont exposé des échantillons de cannes à sucre. En effet, l'Espagne fait chaque année avec les cannes récoltées sur son propre sol 5 à 6 millions de kilog. de sucre. Cette industrie remonterait aux Romains ; toujours est-il que sous les Maures elle fut florissante. Les nombreux moulins à sucre dont les vestiges se rencontrent sur toute l'étendue de la côte depuis Adra jusqu'à Marbella, témoignent de l'extension et de l'importance de la fabrication du temps des Arabes et même à l'époque de la découverte de l'Amérique. L'expulsion des Maures commença la décadence ; mais le plus grand coup porté aux plantations de cannes de l'Andalousie, fut l'importance considérable que prit la culture de cette plante dans les Grandes Antilles. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les premières cannes importées dans le Nouveau-Monde venaient d'Andalousie. Les premiers colons les y apportèrent au commencement du XVIe siècle, ainsi que le mentionne Oviedo, et c'est à un Catalan, Pedro Alienza, qu'on en devrait l'introduction à Saint-Domingue ; là se fit peu après, par les soins de Miguel Palestro, le premier essai de fabrication, deux ans avant que

le bachelier Gonzalo de Velosa, dont la mémoire a été fidèlement conservée, fît une nouvelle tentative avec plus de succès et sur une plus grande échelle, au moyen d'un moulin mû par des chevaux et d'ouvriers amenés des Canaries.

Les districts sucriers s'étendent sur la côte, entre les cimes de la Sierra Nevada et la mer, sur une largeur de 3 à 6 milles et une longueur de 80 environ. Les principales sucreries parmi lesquelles on compte de très-beaux établissements munis d'un outillage perfectionné, tel que celui de MM. Heredia frères, sont dans le voisinage de Malaga qu'on peut considérer comme le centre de la région sucrière ; la production est naturellement limitée par le peu d'étendue des terrains propres à la culture, bien que leur fertilité naturelle pût être considérablement augmentée par l'irrigation que les Maures pratiquaient avec tant de succès. Cuba exporte en moyenne 600 millions de kilog. de sucre ; Puerto-Rico 60 millions.

Le cacaoyer croît à l'état sauvage dans les forêts de l'Amérique centrale ; quand les Espagnols pénétrèrent au Mexique en 1521, il était déjà l'objet d'une culture très-soignée de la part des indigènes qui tiraient de ses fruits une boisson nommée *calahuatl.*

Le chocolat se répandit d'abord dans les diverses provinces d'Espagne qui l'adoptèrent comme

mets national, puis en France, où la présence d'Anne d'Autriche et de Marie-Thérèse, deux princesses espagnoles, contribua beaucoup à le faire connaître, et de là successivement dans tout le reste de l'Europe.

D'après quelques recettes du temps qui ont été conservées, nous voyons qu'il entrait dans le chocolat, outre le sucre et le cacao, toutes sortes d'épices telles que le poivre rouge, la vanille, la canelle, puis de l'anis, du sésame, même du musc et de l'ambre gris. Des chocolatiers ambulants venaient travailler à façon dans les familles : ils apportaient leur pierre, leur rouleau et on leur fournissait le sucre, le cacao, les épices; cet usage s'est conservé longtemps jusque dans le midi de la France. Aujourd'hui le chocolat qu'on prend en Espagne est généralement préparé à la canelle; les Espagnols ont pour cette épice une prédilection toute particulière, et même dans le peuple on se sert encore du mot *canela* pour désigner ce qu'il y a de meilleur.

En Espagne, l'usage du chocolat est très-répandu parmi toutes les classes de la société : on le regarde comme un aliment si bienfaisant qu'on le permet même aux malades. Il est du reste généralement bon; on le sert épais, accompagné d'un grand verre d'eau, et la cuillère est remplacée par un ou deux petit biscuits. Les tasses sont si petites que les voyageurs les ont souvent comparées à des dés à coudre;

ou les appelle *jicaras* d'un ancien mot mexicain.

La consommation espagnole, relativement fort considérable, prend en partie ses éléments dans la production de Cuba et de Puerto-Rico ; le reste est emprunté à la République de l'Equateur, au Mexique et à la Trinité dont le cacao, de qualité supérieure, est également très-recherché par les Anglais. Les Espagnols ont été considérés longtemps comme les fabricants du meilleur chocolat, et assurément les produits de MM. Fuentes Martinez et Baguer (Cuba), Lopez et Meric (Madrid), Tadeo Ortiz (Palencia) etc., ne sont pas au-dessous de cette vieille réputation ; il faut convenir pourtant qu'ils ont rencontré dans la fabrication française une concurrence redoutable.

Sur les cafés nous n'insisterons pas, puisque cet article est entré dans nos mœurs plus encore que dans celles de l'Espagne. Disons seulement que Puerto-Rico sous ce rapport est en voie de prospérité ; cette île fournit annuellement 8 millions de kilogrammes au commerce général. La Havane produit aussi d'assez fortes quantités qui sont absorbées par l'Espagne.

L'installation des vins espagnols au pavillon de l'agriculture a emporté tous les suffrages ; chaque jour la foule se presse devant ce fragile édifice, véritable palais de cristal, dont l'effet est aussi charmant qu'original. A la vérité, nous n'oserions affir-

mer que chaque flacon contienne bien réellement le liquide dont il est fait mention sur l'étiquette. Tout vin un peu délicat, placé dans des conditions aussi contraires à l'hygiène, est condamné fatalement à s'aigrir, à fermenter en très-peu de temps; aussi est-il d'usage aujourd'hui, dans toutes les expositions vinicoles, de remplir les bouteilles d'une eau colorée avec de la fuschine ou autrement; les véritables vins sont tenus en réserve, dans un endroit sain, frais et aéré. Voici par exemple le pavillon espagnol; un escalier réservé conduit au sous-sol, dans la salle de dégustation; cette salle est très-suffisamment vaste, pourvue à gauche d'une fontaine qui fournit l'eau nécessaire aux besoins du service, à droite d'un ascenseur qui sert à monter les vins sans secousse; plus bas, en effet, est la cave où, dans des cages de fer rangées au centre et tout autour de la pièce, sans autre place libre qu'un étroit couloir, se trouve la collection complète de tous les vins des Espagnes. Il y en a là plus de 25,000 espèces dont les bouteilles à peine entamées, après avoir servi à la dégustation du jury, sont distribuées successivement aux divers hôpitaux de Paris. Si ce que contient la cave ne suffit pas aux jurés pour asseoir leurs opinions, d'autres échantillons seront généreusement fournis par la commission espagnole.

Après la France, l'Espagne est le pays qui présente le contingent de vins le plus important à l'Ex-

position. La situation topographique de ce pays le rend éminemment propre à la culture de la vigne et de tout temps le vin a été un de ses produits principaux. Les vignes d'Espagne sont en général d'espèces beaucoup plus fortes, plus feuillues et plus vivaces que les nôtres : vers cent ans, elles sont en plein rapport, du moins dans les fonds argileux; nous en avons vu qui, suivant la tradition, avaient atteint déjà près de trois siècles et ne semblaient nullement affaiblies. On les plante très-profondément dans des fosses de 1 mètre et plus. Les grappes sont fort nombreuses à chaque pied et les grains de raisin si pressés qu'ils se chassent les uns les autres. Par malheur, les cultivateurs d'outre-monts emploient pour la fabrication du vin — nous parlons ici du vin rouge — les procédés les plus primitifs. A mesure qu'il arrive de la vigne, le raisin est déversé dans de vastes réservoirs carrés en maçonnerie; c'est là qu'on le foule aux pieds, qu'on le presse ; au bout d'un temps plus ou moins long, on soutire le moût que l'on transporte dans les cuves; il y séjourne jusqu'au milieu du mois de mars, époque où l'on s'occupe de le transvaser par crainte des chaleurs. A part cela, aucun souci de l'exposition des celliers, de la dimension des cuves, du degré de fermentation. Quant aux opérations multiples en usage chez nous : l'ouillage, le soufrage, le fouettage, nul n'y songe ni ne les connaît. Aussi ce vin n'est-il jamais dépouillé et garde-t-il un fort goût de terroir :

« épais, plat et violent » tel Saint-Simon le jugeait en trois mots et tel il est resté depuis. De plus, il s'aigrit très-facilement; il faut le consommer dans les deux ou trois ans qui suivent la récolte; on cite même certaines localités de l'Aragon où il ne se conserve guère plus de six mois. Ajoutez à cela l'odeur de l'outre en peau de bouc dans laquelle on l'enferme communément pour le vendre en détail, et vous comprendrez sans peine la répugnance qu'ont manifestée tous les voyageurs pour ce grossier breuvage empoisonné à plaisir. A la vérité on trouve quelques crûs qui ne manquent pas de réputation ni de valeur: ainsi les vins de Valdepeñas (Nouvelle-Castille), d'un beau rouge foncé, capiteux, qui auraient eu pour origine des plants apportés de Bourgogne et dont le nom sert à désigner aujourd'hui d'une façon générique presque tous les vins de la contrée ; plus de 120 producteurs ont exposé du Valdepeñas; ainsi encore les vins de Benicarlo (Catalogne) et de Priorato (Aragon), tous deux très-recherchés des Espagnols, ou bien ceux d'Arganda (Nouvelle-Castille) qui s'expédient en grande quantité pour la consommation de Madrid; cependant tous ces vins, même les meilleurs et sauf de très-rares exceptions, souffrent plus ou moins de la fabrication défectueuse que nous avons signalée.

Il y a en Espagne une région essentiellement vinicole ,et cela de toute antiquité, c'est la double Rioja, l'Alavaise et la Castillane. La superficie des

provinces d'Alava et de Logroño comprend en tout comme 815,000 hectares dont la plus grande partie est plantée en vignes. Par son climat moins ardent que celui des autres provinces, la Rioja se trouve admirablement favorisée pour produire les vins rouges légers, qui sont de plus en plus demandés par le commerce anglais; traversée, en outre, dans sa plus grande longueur, par le chemin de fer de Tudela à Bilbao, elle a de grandes facilités pour l'exportation.

Par malheur, là aussi, le vin se fait et se garde dans des conditions si défectueuses qu'il est condamné fatalement à s'aigrir au bout d'un temps plus ou moins long, et qu'il est, par conséquent, absolument impropre à la consommation étrangère, « Dès l'année 1862, la Députation forale d'Alava s'inquiéta de cet état de choses si préjudiciable aux intérêts du pays. Un de nos compatriotes, vigneron girondin, fut officiellement mandé par la province aux appointements annuels de 3,000 francs; il allait de village en village, donnant des leçons pratiques, enseignant aux cultivateurs la manière dont on fait et dont on soigne le vin; mais une industrie aussi perfectionnée ne s'établit pas de toutes pièces, surtout dans un pays arriéré. Aussi la plupart des propriétaires n'allèrent pas plus loin que les premiers essais. Quelqu'un pourtant devait se risquer, et cette fois encore ce fut M. le marquis de Riscal; il le fit du reste sans précipitation, selon sa méthode, n'avan-

çant que pas à pas, multipliant les expériences, cherchant sans cesse les améliorations, puis, la certitude faite, poussant dans cette voie hardiment. Il avait longtemps vécu à Bordeaux, le vrai pays des vins rouges et des fins connaisseurs; il avait pu suivre sur les lieux les meilleurs procédés de culture, de fabrication et d'installation; il a entrepris de doter l'Espagne d'un vin de table qui, sans être identique, pût rivaliser avec nos grands crûs. De tout temps, les vins des deux localités d'Elciego et de La Guardia, où il a ses terres, ont été précisément les plus estimés de la Rioja; il trouvait donc là déjà une base essentielle de supériorité, celle qui consiste dans le terrain et la supériorité du raisin. Non-seulement il a adopté pour son exploitation les appareils les plus nouveaux et les plus pratiques, non-seulement il a fait construire, suivant le système en usage dans le Bordelais, tous les bâtiments nécessaires, mais il a transporté là-bas 30,000 pieds des plus fins cépages du Médoc. A la vérité les vignes bordelaises produisent beaucoup moins que celles du pays, mais le fruit qu'on en tire est bien supérieur, et les raisins Malbec, Sauvignon, Sémillon, vendangés avec les autres, donnent à l'ensemble de la récolte une finesse et un parfum tout particuliers. »

Assurément, nous le répétons, il ne s'agit pas ici d'obtenir quelque contrefaçon plus ou moins réussie des vins du Médoc, comme quelques-uns y visaient

tout d'abord; il s'agit simplement de faire du vin du pays, mais le plus parfait possible, et pour cela il n'y a que les procédés légitimes, tels que les combinaisons différentes des meilleurs cépages. D'ailleurs, en un pays où s'employaient autrefois des méthodes défectueuses, on peut et on doit introduire les méthodes rationnelles, mais sans espérance de faire disparaître dans le produit certains caractères distinctifs, car cette espérance serait déçue; les expériences faites à Torrea ont confirmé cette loi universelle; malgré l'identité des établissements, du personnel, des procédés, des appareils, des cépages même, avec ce qui existe dans le Bordelais, on obtient toujours du vin de la Rioja.

Ce vin, du reste, est beaucoup plus franc de goût, quoique toujours un peu haut en couleur, ce qui ne nuit pas; en outre, il a l'avantage de pouvoir être mis en bouteilles et gardé indéfiniment. A l'Exposition, M. de Riscal présente des échantillons de ses vins portant la date successive des quinze dernières années; or on peut mettre en fait qu'en Espagne, il n'est pas peut-être un autre propriétaire de vins rouges qui de bonne foi pût en faire autant. A défaut d'un marché national, avec ses qualités agréables, son léger bouquet, son faible degré alcoolique, le vin de *Torrea* est assuré d'un débouché en Angleterre où la consommation du *claret* augmente de jour en jour; déjà même les envois ont commencé et ont été favorablement accueillis. Les autres

propriétaires voudront-ils enfin secouer leur torpeur et suivre l'exemple qui leur est donné? Ils ont tout à y gagner, mais si jamais, comme on peut le prévoir, la Rioja devient l'un des centres principaux de l'exportation des vins rouges légers de l'Espagne à l'étranger, c'est à M. de Riscal, à son initiative persévérante qu'elle le devra!

Tout compte fait, nous trouvons que M. le marquis de Riscal a exposé simultanément dans quatre classes différentes et toujours au premier rang; dans un pays tel que l'Espagne où, comme nous l'avons dit, les plus riches et les plus instruits se défient ou du moins se limitent quand il s'agit d'entreprises agricoles, nul ne peut lui être comparé tant pour l'extension que pour la variété des cultures. Espérons que le jury saura récompenser dignement le plus *initiateur* et le plus prudent à la fois des grands propriétaires espagnols[1].

Si les Espagnols ont encore tout à faire ou presque tout à l'égard des vins rouges, il n'en est plus de même à l'égard des vins blancs où ils sont passés maîtres. Le choix des cépages, de l'outillage, de l'exposition des caves, etc., tous ces procédés de la bonne fabrication, sont observés depuis des siècles

1. Ces pages étaient sous presse, quand nous avons appris la mort imprévue de M. le marquis de Riscal. Nous avons dit déjà tout ce qu'il avait fait pour son pays : l'Espagne perd en lui un homme utile et un homme de cœur.

aux environs de Jerez, de Malaga et d'Alicante avec une constance et un succès auxquels la présence des Anglais n'aura pas nui sans doute. On récolte là des vins exquis qu'on pourrait appeler des extraits de vins : ceux de liqueur surtout ont un moelleux et un plein que la chaleur du soleil peut seule achever. Les vignes de Jerez sont l'objet de soins minutieux comme celles qui chez nous produisent le vin de Champagne ; à l'époque des vendanges, les raisins sont littéralement cueillis grain à grain au fur et à mesure de leur maturité.

Les vignobles de Jerez occupent une superficie d'environ 6,000 hectares qui produisent bon an mal an 15,000 barriques, soit 2,500,000 litres de vin. La plus grande partie des vignobles appartient aux négociants en vins qui sont en même temps cultivateurs et fabricants, car ils ont des ateliers où de nombreux ouvriers travaillent à la confection des tonneaux nécessaires pour l'emmagasinage et l'expédition des vins. Tout à côté sont les *bodegas*, sortes d'immenses *chais* ou magasins, qui complètent les bâtiments d'exploitation et où l'on range méthodiquement les vins mis en tonneaux au sortir de la cuve.

Les vins de Jerez se divisent en *secos* et *dulces* ; parmi les premiers il faut distinguer le jerez *seco* proprement dit et le jerez *amontillado* ; tous deux proviennent du même raisin, mais les procédés de fabrication diffèrent. Le jerez seco se distingue par

un parfum aromatique tout particulier, plus prononcé que celui de l'amontillado; il y en a de trois sortes qu'on appelle jerez *paja*, *oro* et *oscuro*, c'est-à-dire paille, couleur d'or et foncé; le jerez oscuro est presque entièrement expédié en Angleterre après avoir subi une forte addition d'eau-de-vie; c'est ce qu'on boit à Londres sous le nom de *brown scherry*, jerez brun. Quant au jerez amontillado, il est d'une couleur de paille plus ou moins foncée : sa saveur est beaucoup plus riche et plus fine et le fait vendre plus cher; le nom d'amontillado vient d'une certaine analogie que ce vin présente avec celui qu'on récolte à Montilla dans la province de Cordoue.

Les vins doux de Jerez sont le *pajarete* dont le *Pedro Jimenez* est une variété, et le *moscatel* ou muscat. Le premier se fait avec un raisin doux qu'on appelle également pajarete et qu'on laisse exposé au soleil une douzaine de jours après la cueillette; quand on le porte au pressoir, il est presque arrivé à l'état de raisin sec et contient une grande quantité de sucre. Le moscatel se fait avec du raisin muscat plus sucré encore.

Le jerez est un des vins qui se conservent le plus longtemps; il y en a de 100 et même de 200 ans à l'Exposition. Que d'autres vins blancs délicieux devrions-nous citer encore, mais dont il serait trop long d'indiquer même les caractères? parmi les vins de liqueur, le Grenache, le Malvoisie, le Rancio, le Malaga, le Tintilla de Rota, le Manzanilla, le Fondel-

lon d'Alicante... parmi les vins secs, ceux de Saragosse, Barcelone, Gérone, Tarragone, Séville, Cordoue, Malaga. Tous ces vins sont représentés au pavillon de l'agriculture par de très-nombreux échantillons. Quant au chiffre exact de la production vinicole de l'Espagne, il varie selon les auteurs, de 15 à 25 millions d'hectolitres, y compris la part des colonies; — les Canaries ont envoyé des vins de Malvoisie excellents. — Le fait certain, c'est que l'exportation est déjà très-considérable et ne cesse de grandir, non-seulement avec l'Angleterre où l'Espagne expédie ses vins blancs alcoolisés, mais encore avec ses anciennes colonies de l'Amérique du sud.

Il nous reste quelques mots à dire des vinaigres, des alcools et des liqueurs qui complètent le groupe VII. Les vinaigres sont très-nombreux, eux aussi, et je ne m'en étonne pas trop, bien qu'au dire des mauvais plaisants, les Espagnols ne fassent tant de vinaigre que faute de savoir conserver leurs vins. Nous retrouvons dans les liqueurs de toutes sortes le même soin, la même supériorité de fabrication que nous avons signalée déjà dans les conserves de fruits : marasquin, anisette, curaçao, crème de cacao et autres ne seraient déplacés sur aucune table ; nous nous permettrons de recommander surtout certain vin d'orange, particulier au pays. Enfin plusieurs provinces ont fourni des échantillons d'eau-de-vie anisée dont quelques-uns ont été appréciés. Le rhum

de Cuba et de Puerto-Rico marche de pair avec les rhums anglais.

Nous voici arrivés au terme de notre tâche; en effet, pour ce qui touche aux groupes VIII, (agriculture et pisciculture) et IX (horticulture), vu les conditions mêmes du concours, l'Espagne n'y pouvait prendre qu'une part insignifiante. Nous ne parlerons pas non plus de l'Exposition rétrospective du Trocadéro, d'abord parce que la plupart des œuvres d'art exposées sont déjà connues par la gravure ou la photographie; en second lieu, parce que les renseignements historiques que nous avons donnés au cours de notre livre à propos des différentes industries : serrurerie, tapisserie, mobilier, céramique, peuvent être un guide suffisant.

Mais, après avoir étudié tour à tour les beaux-arts, l'enseignement et chacune des industries du royaume, nous croyons qu'il n'est pas inutile de compléter ce travail en y ajoutant un dernier chapitre [1] sur la législation qui régit en Espagne la propriété industrielle ainsi que la propriété littéraire et artistique.

1. Ce chapitre complémentaire a été rédigé pour nous par M. Ch. Fliniaux, avocat au conseil d'Etat et à la cour de cassation. M. Fliniaux en a écrit un semblable pour chacun des volumes de notre collection, et tous ces chapitres, précédés d'un travail particulier sur la législation française, ont été réunis en un volume intitulé : *La propriété industrielle et la propriété littéraire et artistique en France et à l'étranger.*

ESPAGNE

PROPRIÉTÉ INDUSTRIELLE

I. Brevets d'invention.

Législation. — La loi du 27 mars 1826 et les trois ordonnances des 14 juin 1829, 13 décembre 1829 et 11 janvier 1849 sont les documents législatifs sur cette matière.

Forme du brevet. — Le brevet est signé par le souverain, et il en est délivré expédition au déposant. Les concessions sont publiées dans la *Gazette officielle.*

Nature des brevets. — On distingue deux sortes de brevets : le brevet d'invention ou de perfectionnement, et le brevet d'importation ou introduction.

Le premier peut être accordé pour toute découverte ou tout perfectionnement qui n'ont encore été pratiqués ni en Espagne ni en aucun pays étranger.

Le second est accordé lorsque l'invention a été déjà pratiquée à l'étranger. Le droit exclusif de l'intérieur que confère ce dernier brevet n'empêche pas d'introduire en Espagne des produits semblables fabriqués à l'étranger, si l'entrée n'en est prohibée par disposition spéciale.

Les brevets peuvent être accordés aux nationaux et aux étrangers.

Garantie. — La concession des brevets n'a lieu qu'après examen préalable par une commission du conseil des finances qui vérifie si les formalités ont été remplies, mais sans garantie du gouvernement.

Durée. — Les brevets d'invention sont délivrés pour cinq, dix ou quinze ans, au choix du demandeur; si le brevet est délivré pour cinq ans, il peut être prolongé lorsqu'il y a des raisons valables; il ne peut être prolongé, s'il a été pris pour dix ans.

Les brevets d'importation ne sont délivrés que pour cinq ans et peuvent être prolongés pour dix ou quinze ans sur demande nouvelle.

Les délais courent à partir de la date de la signature royale.

Taxe. — La taxe pour l'Espagne ou les colonies (Cuba, Puerto-Rico, Iles Philippines) est : pour les brevets d'invention de cinq ans, 1,000 réaux (270 francs), de dix ans, 3,000 réaux (810 francs), de quinze ans, 6,000 réaux (1,620 francs). Il faut ajouter un droit fixe de 80 réaux (21 francs) pour frais d'expédition du brevet.

Si le brevet est demandé pour l'Espagne et les colonies, il faut payer autant de taxes qu'il y a de colonies faisant l'objet du brevet.

La taxe du brevet d'introduction de cinq ans est de 3,000 réaux (810 francs).

Formalités. — La demande doit être rédigée sur grand papier, timbré sous forme de pétition au souverain; elle doit être remise par l'inventeur ou son fondé de pouvoirs à l'intendance de Madrid sous enveloppe cachetée, indiquant le titre de l'invention, les nom, prénoms, qualités et domicile du pétitionnaire.

La pétition doit énoncer l'objet du brevet et le temps

pour lequel il est demandé; il faut y joindre un mémoire explicatif de l'invention et les dessins ou modèles nécessaires pour comprendre la description.

Lorsqu'après examen de la pétition par une commission du Conseil des finances, le brevet a été accordé, le déposant doit en retirer expédition et payer la taxe dans les trois mois à partir du dépôt.

Cession et mutation. — Tout transfert doit être opéré par acte authentique. Dans le délai de trente jours, à peine de nullité de la cession, une copie doit en être transmise à l'intendant qui a reçu la demande de brevet.

Nullité. — Le brevet d'invention est nul, lorsque l'objet breveté était antérieurement connu et exécuté en Espagne, ou à l'étranger, alors qu'il ne s'agit pas d'un brevet d'importation.

Déchéance. — Il y a déchéance : 1° à l'expiration du terme fixé; 2° si le demandeur n'a pas payé les taxes dans les trois mois du dépôt et retiré l'expédition du brevet; 3° s'il n'a pas dans le délai d'un an demandé au chef de la province de constater qu'il a exploité son invention.

Pénalités. — Le contrefacteur est condamné à la confiscation, au profit des brevetés, des machines, produits, appareils, et en outre à des dommages-intérêts équivalant à trois fois la valeur des objets d'après évaluation d'experts.

II. Dessins et modèles de fabrique.

La propriété des dessins et modèles n'est point réglementée.

III. Marques de fabrique.

Législation. — La loi fondamentale est celle du 20 no-

vembre 1850 à laquelle il faut joindre l'article 217 du Code pénal.

Nature de la marque. — Toute désignation peut servir de marque, à l'exception des armes royales, des insignes et décorations espagnoles qui ne peuvent être employées sans autorisation spéciale.

Durée. — Il n'y a aucune limite assignée au privilége.

Taxe. — La somme de 100 réaux (25 francs), doit être payée à l'Université de Madrid dans les trois mois à partir du jour du dépôt.

Garantie. — Le Conservatoire des arts recherche si la marque a déjà été employée pour un produit de la même classe.

Formalités. — La demande contenant le nom du propriétaire doit être remise au gouvernement de la province du domicile du requérant avec description de la marque et indication de la matière ou produit sur lequel elle doit être appliquée.

Dans le cas où l'impression de la marque constitue un secret que le demandeur désire conserver, l'indication du procédé est remise avec déclaration dans la demande, sous enveloppe cachetée, qui n'est ouverte qu'en cas de litige.

Les certificats de dépôt sont délivrés par les gouverneurs des provinces, et les pièces sont envoyées au ministre du commerce et des travaux publics avec les autres documents présentés.

Publicité. — Le *Journal officiel* publie les demandes, et dans le délai de 30 jours des réclamations peuvent être portées devant les tribunaux compétents. S'il n'y a pas de réclamation, un titre de propriété est envoyé au requérant.

Cession. — Les transferts d'une marque ne sont point valables sans un nouvel enregistrement.

Déchéances. — La délivrance du titre est non avenue si la taxe n'a pas été payée en temps utile.

Contrefaçon. — La contrefaçon ne peut être poursuivie si l'on n'a préalablement obtenu le titre de propriété. Si l'on n'a pas poursuivi la contrefaçon pendant dix ans, la péremption est présumée, mais susceptible de discussion ; s'il s'est écoulé vingt ans, elle est acquise complétement.

Pénalités. — La peine, indépendamment des dommages-intérêts, est l'emprisonnement et l'amende.

IV. Droit international.

Un arrêté ministériel du 14 août 1873 déclare : « Que les étrangers dont le pays n'a pas de traité de réciprocité, sont soumis néanmoins à la législation ordinaire. » Il faut donc, pour que les marques étrangères soient protégées en Espagne, y obtenir le titre de propriété sur demande adressée au ministère du commerce et des travaux publics.

PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

I. Œuvres littéraires.

Législation. — La loi du 10 juin 1847 qui formait un code sur la matière a été remplacée par une autre loi plus complète encore, votée par le con rès des députés le 7 juillet 1877.

Durée du droit. — L'auteur ou les propriétaires de l'œuvre jouissent du droit de propriété pendant leur vie. Ce droit passe à leurs héritiers légitimes ou testamentaires pendant quatre-vingts ans à partir de la mort du propriétaire.

Toutefois l'œuvre tombe dans le domaine public s'il se passe vingt ans sans que l'œuvre ait été réimprimée, à moins que l'auteur ou ses ayants cause ne prouvent que des exemplaires ont toujours été offerts à la vente pendant cette période.

Nature du droit. — Nul ne peut reproduire une œuvre d'un auteur sans sa permission ni la commenter, y faire des additions ou améliorations.

Le traducteur a le même droit que l'auteur sur sa traduction. De même le propriétaire d'œuvres posthumes lorsqu'il les publie ; l'éditeur est traité comme propriétaire des œuvres anonymes, à moins que postérieurement l'auteur ne se fasse connaître, à la condition qu'il n'ait pas aliéné ses droits.

Les discours parlementaires peuvent être reproduits dans les journaux, mais non sous une autre forme.

Les écrits et plaidoyers des avocats ne peuvent être réunis en collection sans la permission du tribunal et le consentement des parties qui en ont payé les frais. Il en est de même des différentes pièces d'un procès.

Cession. — L'impôt de transmission des droits de propriété est réglé par les lois de finances.

Dépôt. — Deux exemplaires signés de l'auteur, du traducteur, de l'éditeur ou de l'imprimeur doivent être déposés dans un bureau spécial de ce ministère.

Les œuvres sont inscrites par ordre de date sur un registre avec indication du lieu, de l'année et de la maison de vente; le relevé des inscriptions faites est envoyé tous les six mois pour être porté au registre général de la propriété intellectuelle.

Ce dépôt et ces inscriptions doivent être faits dans l'année de la publication; sinon l'œuvre tombe dans le domaine public; toutefois l'enregistrement peut encore avoir lieu en seconde année et en ce cas l'œuvre ne peut être publiée librement que pendant dix ans.

Contrefaçon. — Les délits sont imputés à l'auteur, à son défaut à l'éditeur, puis à l'imprimeur, sauf preuve contraire.

Pénalités. — Les usurpateurs de la propriété littéraire, outre les peines édictées au Code pénal, encourent la perte de tous les exemplaires illégalement publiés qui sont remis à l'auteur ou à ses ayants-droit.

II. Œuvres dramatiques et musicales.

Législation. — La loi est la même que pour les œuvres littéraires proprement dites.

Publication. — Les règles sont les mêmes que pour les autres œuvres.

La prohibition s'étend aux copies faites à la main, aux publications partielles d'œuvres musicales et aux arrangements pour instruments.

Représentation. Durée. — La durée est la même que pour la publication.

Nature du droit. — Le droit est dû par tout établissement ou société où l'on perçoit une contribution pécuniaire sous quelque dénomination que ce soit.

La rétribution est fixée de gré à gré, et dans le cas où elle ne l'a pas été, on applique le tarif fixé par le gouvernement.

Les droits de représentation d'une œuvre lyrico-dramatique sont partagés par égale portion entre l'auteur des paroles et l'auteur de la musique qui restent séparément maîtres de leur œuvre.

Dépôt. -- Lorsque l'œuvre est représentée avant d'être publiée, l'enregistrement n'en doit pas moins avoir lieu ainsi que le dépôt. Mais en ce cas on n'exige que le dépôt d'un seul exemplaire manuscrit.

Pénalités. — L'exécution frauduleuse d'une œuvre dramatique ou musicale dans un lieu public, indépendamment des peines édictées par le Code pénal, est frappée de la perte du produit total de la recette, lequel est remis à l'auteur de l'œuvre exécutée.

III. Œuvres d'art.

La loi est la même que pour les œuvres littéraires; mais l'enregistrement n'est pas accompagné du dépôt.

IV. Droit international et convention franco-espagnole concernant la protection littéraire et artistique.

Droit international.

Les sujets des Etats qui reconnaissent la propriété intellectuelle jouissent de protection en Espagne à la condition d'observer les règles de la loi espagnole.

La traduction est réglée d'une façon exceptionnelle. Le propriétaire d'une œuvre étrangère en exerce la propriété sous toutes ses formes selon les lois de son pays; il a droit à la propriété des traductions pour le temps pendant lequel il possède l'œuvre originale dans le pays où elle a été publiée pour la première fois et conformément aux lois de ce pays.

La traduction autorisée par le propriétaire et imprimée à l'étranger suit la loi étrangère; si elle est imprimée en Espagne, elle suit la loi espagnole.

Le traducteur d'une œuvre tombée dans le domaine public n'a de droit de propriété que sur sa traduction et ne peut empêcher que l'œuvre ne soit traduite en des termes différents par d'autres personnes.

Toutes les conventions internationales avec la France, l'Angleterre, la Belgique, la Sardaigne, le Portugal et la Hollande doivent être dénoncées pour être adaptées à la nouvelle loi et assurer aux sujets de l'un des États la protection dans l'autre, même sur les traductions, sans avoir à remplir d'autres formalités légales que celles du pays d'origine.

Convention internationale franco-espagnole.

La convention internationale suivante du 15 novembre 1853 n'avait été conclue que pour quatre ans; mais

elle se prolonge jusqu'à ce qu'elle ait été dénoncée un an à l'avance.

Droits des auteurs. — Les auteurs exercent simultanément, dans toute l'étendue des deux pays, leur droit de propriété sur les œuvres littéraires, scientifiques et artistiques, conformément aux lois, ordonnances et règlements qui le leur garantissent ou garantiront par la suite, dans chaque Etat, contre les contrefaçons.

Le droit de propriété littéraire des Espagnols en France et des Français en Espagne dure pour les auteurs toute leur vie, et se transmet, pour vingt ans, à leurs héritiers directs ou testamentaires, et pour dix ans à leurs héritiers collatéraux.

Les représentants légaux, les ayants-cause ou mandataires légitimes des auteurs d'œuvres littéraires, scientifiques et artistiques, seront à tous égards traités sur le même pied que les auteurs eux-mêmes. (Art. 1.)

Pénalités. — Pour que les auteurs et leurs ayants-droit puissent jouir de la protection qui leur est accordée par l'article premier, il est nécessaire qu'ils se conforment, au préalable, aux dispositions suivantes : ils font la déclaration de leur ouvrage et en déposent gratuitement deux exemplaires aux lieux ci-après désignés, savoir : 1° Si l'ouvrage a paru pour la première fois en France, à l'établissement public désigné à cet effet à Madrid; 2° Si l'ouvrage a paru pour la première fois en Espagne, au bureau de la librairie du ministère de l'intérieur à Paris.

Ce dépôt et l'enregistrement qui en sera fait sur les registres spéciaux ouverts, à cet effet, dans les deux établissements ne donnent lieu à aucuns frais autres que le prix du papier timbré du certificat. Ce certificat fait foi, tant en jugement que hors, dans toute l'étendue des territoires respectifs, et constate le droit exclusif de propriété, de publication ou de reproduction, aussi

longtemps que quelque autre personne n'a pas fait admettre en justice un droit mieux établi.

Ces formalités du dépôt et de l'enregistrement doivent être remplies dans les trois mois qui suivent la première publication de l'ouvrage dans le pays où il a été publié.

Ces formalités ne sont naturellement pas applicables aux ouvrages de peinture et de sculpture, qui sont l'objet d'un règlement spécial.

A l'égard des ouvrages publiés séparément par volumes ou par livraisons, chaque volume ou chaque livraison est considéré comme un ouvrage séparé. (Art. 78.)

Nature de l'œuvre. — Sont considérés comme œuvres littéraires, scientifiques et artistiques, les livres, les compositions dramatiques et musicales, les tableaux, les dessins, les gravures, les lithographies, les sculptures, les cartes géographiques et toutes autres productions analogues.

En attendant la concorde des législations respectives, un règlement spécial détermine l'exercice du droit de propriété artistique dans les deux pays.

Les objets d'art destinés à l'agriculture et à l'industrie manufacturière ne se trouvent pas compris dans le traité. (Art. 1.)

Articles de journaux. — La protection s'applique également aux ouvrages publiés pour la première fois dans un journal, ainsi qu'aux sermons, mémoires, leçons et autres discours prononcés en public et ne formant pas collection, à partir du moment où les lois des deux Etats garantiront protection à ces productions.

Dans aucun cas un ouvrage publié pour la première fois dans un journal ne peut être reproduit dans un autre, sans qu'il y soit fait mention du journal original et du nom de l'auteur de l'ouvrage, s'il s'y trouve indiqué. (Art. 6.)

Traduction. — La protection accordée aux œuvres originales s'étend aux traductions.

Toutefois, l'objet du présent article est simplement de protéger le traducteur, sous les conditions ci-après exprimées, par rapport à sa propre traduction, et non pas de conférer le droit exclusif de traduction au premier traducteur d'un ouvrage quelconque, hormis dans le cas et les limites prévus par les dispositions suivantes. (Art. 2.)

L'auteur de tout ouvrage publié dans l'un des deux pays, qui entend réserver son droit de traduction, jouit pendant cinq années, à partir du jour de la première publication de la traduction de son ouvrage autorisée par lui, du privilége de protection contre la publication dans l'autre pays, de toute traduction du même ouvrage non autorisée par lui, pourvu que la sienne soit publiée dans le délai de six mois, à partir de la publication de l'œuvre originale, et que l'auteur ait rempli toutes les formalités prescrites à cet effet. (Art. 3.)

Pour que ce droit sur les traductions puisse être exercé par l'auteur, il doit, lorsqu'il fait paraître l'ouvrage original, déclarer, en tête dudit ouvrage, qu'il se réserve le droit de traduction, et, la publier, si l'ouvrage ne se compose que d'un seul volume, dans les premiers six mois qui en suivent la publication.

Si l'auteur publie à la fois deux ou plusieurs volumes d'un même ouvrage, le délai est augmenté d'autant de fois six mois que l'ouvrage publié comprend de volumes, de telle sorte que le deuxième volume doit paraître dans les douze mois au moins qui suivent l'accomplissement desdites formalités de dépôt, et ainsi de suite. A l'égard des ouvrages qui paraissent par volumes séparés ou par livraisons, il suffit que cette déclaration soit faite en tête du premier volume ou de la première livraison.

Cependant, la traduction d'un ouvrage publié par livraisons doit paraître, au plus tard, dans les trois premiers mois qui suivront le dépôt de chacune d'elles. (Art. 8 et 10.)

La protection du droit de traduction n'a pas pour objet d'interdire les imitations et les appropriations faites de bonne foi des œuvres littéraires, scientifiques, dramatiques, de musique et d'art, en France et en Espagne, mais seulement d'en prévenir les contrefaçons, les réimpressions, les représentations et copies faites au préjudice des intérêts et des droits spécialement réservés aux auteurs et aux inventeurs. (Art. 5.)

Œuvres dramatiques. — La traduction des œuvres dramatiques confère ces mêmes droits à l'auteur de l'original, si toutefois la traduction faite pour son compte ou avec son consentement est publiée dans les trois premiers mois, et qu'il ait rempli les autres formalités.

Le droit de subvention des auteurs dramatiques sur les représentations, dans les pays où la traduction de leur ouvrage est mise en scène, est fixé au quart des droits que les lois du pays accordent au traducteur. Ce quart se trouve compris dans le montant total des droits que les entreprises théâtrales ont à payer aux traducteurs.

Les droits des compositeurs de musique sont assimilés à ceux des auteurs originaux, pourvu que le poëme soit écrit dans la langue originale. (Art. 4.)

La réserve du droit de traduction d'une œuvre dramatique, avec obligation de la faire paraître dans un temps déterminé, est fixée à une durée de trois mois à compter du jour du dépôt et de l'enregistrement, par assimilation sous ce rapport des œuvres aux livraisons des ouvrages dramatiques de toute autre nature. (Art. 9.)

Contrefaçon. — Les tribunaux compétents de l'un et de l'autre Etat, et conformément à la législation en vigueur dans chacun d'eux, sont compétents pour résoudre, dans tous les cas, les questions auxquelles donneraient lieu les contrefaçons, falsifications, imitations ou copies desdites œuvres et faire opérer la saisie. (Art. 5 et 15.)

Surveillance de l'Etat. — Chacun des deux Etats parties contractantes conserve expressément le droit de permettre, de surveiller ou d'interdire par des mesures législatives ou administratives, la circulation, la représentation ou l'exposition de tout ouvrage ou production, et aussi de prohiber la circulation et l'introduction dans ses propres Etats des livres qui, conformément à ses lois intérieures ou à des stipulations en vigueur avec d'autres puissances, sont ou seraient par la suite déclarés être des contrefaçons du droit d'auteur. (Art. 16.)

Douane et transit. — L'introduction, même en transit, la vente et l'exposition des ouvrages ou objets reproduits en contrefaçon, demeurent interdites dans chacun des deux pays, soit que ces reproductions viennent de l'un des deux pays, soit qu'elles viennent de quelque autre pays étranger.

Toute tentative pour introduire en fraude de semblables ouvrages ou objets est traitée et réprimée comme toute autre opération ordinaire quelconque de commerce interlope. (Art. 11.)

La reconnaissance et la vérification de nationalité desdits ouvrages se fait dans les bureaux désignés à cet effet avec le concours des agents particuliers chargés, dans les deux pays, de l'examen des livres arrivant de l'étranger ou destinés à l'exportation.

En cas d'infraction aux dispositions du traité, il en est dressé procès-verbal, lequel, dûment légalisé, est adressé, dans le plus bref délai possible, aux agents

diplomatiques ou consulaires respectifs et aux parties intéressées, par l'entremise des autorités compétentes de l'État sur le territoire duquel la contravention aura été commise. (Art. 12.)

Pour faciliter l'exacte exécution des dispositions relatives à l'entrée et au transit, il est convenu que tous les ouvrages expédiés, même en transit, à destination de l'un des deux Etats ou de tout autre Etat quelconque, d'ailleurs que de l'autre Etat, doivent, lorsqu'ils sont rédigés dans la langue de l'un de ces deux Etats, être accompagnés de certificats délivrés par les autorités supérieures compétentes du pays de leur provenance. Ce certificat énonce, d'une part, le titre, la liste complète et le nombre d'exemplaires des ouvrages auxquels il s'applique, et constate que ces mêmes ouvrages sont tous publications originales et propriété légale des pays de provenance, ou qu'ils y ont été naturalisés par le payement des droits d'entrée.

Toute œuvre littéraire, scientifique ou artistique qui, dans les cas prévus par le présent article, n'est pas accompagnée de certificats en due forme, est par cela seul et conformément aux prescriptions de l'article précédent, réputée contrefaite, et l'importation ou l'exportation en est rigoureusement interdite aux frontières ou ports respectifs. (Art. 13.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

L'ESPAGNE A L'EXPOSITION DE 1878.

FIN DE LA TABLE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT




3 2044 010 102 03

